SOUVENIR DE SYRIE 1860-1861 PAR FRANÇOIS VERASIS

Francois Verasis, Gino Doria



SOUVENIR DE SYRIE

SOUVENIR DE SYRIE

1860-1861

PAR

FRANÇOIS VERASIS



MILAN
IMPRIMERIE DE JOSEPH BERNARDONI
1861.



DÉDICACE

A MON FRÈRE

Tu es pour moi, cher Clément, un frère dévoué dont l'affection ne s'est jamais démentie un seul instant, et c'est à toi que je dois principalement d'avoir pu supporter avec un peu plus de résignation les dures épreuves qu'un malheureux sort m'a réservées.

De près, comme de loin, ma pensée te suit; toutefois pour t'en donner une nou-

velle preuve, j'ai écrit ces pages, dont je t'offre la dédicace; et tous mes voeux seront exaucés si tu les reçois comme un nouveau gage de mon attachement.

Milan, le 1er Août 1861.

Ton affectionné frère

FRANÇOIS VERASIS.

CHAPITRE I.

Je n'ai pas entendu, sous les cèdres antiques
Les cris des nations monter et retentir,
Ni vu du noir Liban les aigles prophétiques
Descendre au doigt de Dieu sur les palais de Tyr.

LAMARTINE, *Voyage en Orient.*

Le 25 août 1860 je recevais à Milan, où j'occupe la place d'Inspecteur des Écuries Royales en même temps que je reste attaché à l'État Major de la Division, une dépèche télégraphique qui m'enjoignait, de la part du Roi, de partir immédiatement pour Turin; j'y arrivais le 26 au matin et je me rendis aussitôt au Palais pour recevoir les ordres de Sa Majesté. Elle venait de partir pour sa résidence de La Mandria et ce fut par le Général

de Cigala, que j'appris, que j'étais chargé par le Roi d'aller, avec le chevalier de Castellengo, porter en Syrie, à l'Émir Abd-el-Kader, le Grand Cordon de SS. Maurice et Lazare comme témoignage des sentiments que sa généreuse conduite envers les Chrétiens avait inspirés à S. M. Nous devions en même temps acheter une trentaine de chevaux arabes de la plus pure race. Deux jours m'étaient accordés pour faire mes préparatifs; je me rendis de nouveau à Milan pour mettre ordre à quelques affaires, et le 1er septembre j'étais de retour à Turin, prêt à partir. Toutefois le Major de Castellengo, aujourd'hui Lieutenant Colonel, ayant encore quelques affaires à régler, ce ne fut que le 8 que nous pûmes nous mettre en route. Cinq palefreniers des Écuries du Roi, dont un était Maître des chevaux de selle, avaient reçu l'ordre de nous accompagner. Trois d'entre eux sous la conduite du Maître, nommé Bollarino, prirent la route de Gênes, où ils devaient s'embarquer pour aller nous attendre à Marseille; tandis que nous arriverions dans cette ville par la voie de terre en traversant le Mont-Cenis. Le cinquième, choisi pour nous servir pendant le voyage, partit avec nous.

Nous prîmes le Convoi express du chemin de fer qui part pour Suse à dix heures du soir, et, nos places ayant été retenues à l'avance au courrier, nous traversâmes par une belle nuit étoilée le Mont-Cenis. Le 9, à dix heures du matin, nous arrivâmes à Saint-Jean de Maurienne, le cœur un peu serré d'avoir vu la forteresse d'Exilles, naguère encore appartenant au Roi, maintenant occupée par des soldats aux pantalons garances, qui nous rappelèrent, hélas! que cette noble Savoie, dont les enfants furent pendant des siècles la gloire de notre armée, était désormais un fleuron de moins dans la couronne de notre souverain bien aimé, qui l'avait héroïquement sacrifiée à la grande cause italienne. Bon gré, mal gré, il nous fallut tuer à Saint-Jean trois mortelles heures, que nous employâmes à déjeuner et à lorgner une jolie Miss anglaise; enfin à une heure nous quittâmes ce triste séjour et en deux heures de temps nous atteignîmes Chambéry, où une charmante voyageuse monta dans notre compartiment. Elle était accompagnée d'une vieille bonne qui se mit à lire je ne sais quel livre de pieuses méditations, tandis que les miennes en contemplant sa maîtresse prenaient une direction de plus en plus mondaine; la

dame en question avait une toilette légère et pimpante, sa robe largement étoffée couvrait toute une banquette, et grâce à l'inséparable crinoline, aux baguettes d'acier, je pus admirer un joli petit pied parfaitement chaussé qui m'intéressa, je l'avouerai, beaucoup plus que la beauté du paysage que nous parcourions, en côtoyant le charmant lac du Bourget. Malheureusement, à Aix, la jolie voyageuse nous quitta, et fut remplacée par deux femmes qui n'eurent rien de plus pressé que d'entamer un pâté et de vider une bouteille de Bordeaux. Leur appétit vorace me rappela à la prosaïque réalité, et je reportai mes regards vers Hautecombe, où dorment du sommeil éternel les anciens Ducs de Savoie et vers le romantique château de Châtillon. Après avoir traversé la marécageuse Sotagne et le beau pont américain construit sur le Rhône, nous arrivâmes à Culoz, l'ancienne frontière française. Il nous fallut essuyer là un nouveau temps d'arrêt pour attendre le convoi venant de Genève, dont nous prîmes les voyageurs dirigés sur Paris et Lyon. Par ce train arriva le Prince Antoine Bonaparte avec sa femme. Je les avais connus dans ces derniers temps à Milan, et j'eus le loisir de leur souhaiter un heureux voyage avant qu'ils

eussent pris place dans le convoi qui allait à Turin. Nous parcourûmes moitié dormant, moitié rêvant le monotone département de l'Ain, et à six heures nous étions à Ambérieux. On y fit une troisième pause pour se séparer des vagons allant à Mâcon et Paris; enfin, à sept heures et demie du soir, nous entrâmes dans la gare de Vaise, à Lyon. Nous en repartîmes le soir même pour Marseille, où nous arrivâmes le 10, à sept heures du matin.

La ville était toute pavoisée et en tenue de fête: l'Empereur et l'Impératrice s'y trouvaient depuis deux jours, et allaient en repartir pour l'Algérie. Nous pûmes jouir du dernier jour des fêtes qui leur furent offertes, et assister à leur embarquement.

Nous passâmes encore une journée à Marseille et le 12 à sept heures du matin nous montâmes, avec nos cinq hommes, à bord de l'*Euxine*, grand bateau à vapeur de la Compagnie Péninsulaire. A huit heures et demie on leva l'ancre et nous sortîmes par un temps magnifique du port de Marseille.

Les passagers étaient assez nombreux à bord de l'*Euxine*: en y remarquait plusieurs officiers qui fesaient partie de l'armée anglaise dans l'Inde et qui se rendaient à Calcutta; quelques-

uns avaient même leurs femmes avec eux. J'admirai en cette circonstance le courage d'une jeune dame qui se rendait seule à Bombay, avec trois enfants en bas âge. Nous voguâmes toute la journée sans accident, et le 13 au matin nous traversâmes le détroit de Bonifacio par un calme plat; le 14 à sept heures du matin nous étions en vue de Marsala, ou débarqua d'une façon si héroïque le général Garibaldi, et le soir à onze heures nous entrions dans le port de Malte. Quoique j'eusse déjà visité cette île, mon intention était de descendre à terre, espérant que l'*Euxine* s'y arrêterait au moins dix à douze heures; mais le Capitaine nous ayant avertis qu'il partirait à la pointe du jour et que les portes de la ville se fermaient à miuuit, je renonçai à mon projet, me bornant à acheter un panier de beaux fruits que l'on me fit payer fort cher. A quatre heures du matin le bateau à vapeur se remit en marche. A partir de Malte, la chaleur commença à être excessive, au point que nous avions très-souvent de 26 à 27 degrés Réaumur sur le pont, et que les cabines étaient de véritables étuves. Ne pouvant dormir dans mon étroite couchette, je passais une grande partie des nuits sur le pont, causant le soir avec une petite dame anglaise très-ori-

ginale, qui se nommait Madame C***. Elle venait directement de Southampton, avec son mari, auquel les médecins anglais avaient conseillé un long voyage sur mer pour se rétablir entièrement d'une douloureuse sciatique. Cette jeune femme était l'objet des attentions assidues des officiers du bord, en commençant par le capitaine lui-même, qui avait mis à sa disposition la meilleure des cabines. Elle tenait tête à tout le monde, et recevait d'une façon très-convenable et, sans se déconcerter, les brûlots que l'on envoyait à son adresse, pour lesquels, je dois l'avouer, j'apportais aussi, en pure perte, ma part de poix et de résine.

Parmi les autres passagers se trouvaient deux Français, Messieurs Goutière et Lamouroux, dont le premier est établi depuis de longues années dans l'Inde, où il s'occupe, dans le Punjab, de la culture et de l'exportation de l'indigo; et l'autre, représente à Calcutta la Maison Gamin et Lamouroux de Marseille. Ce dernier était un homme d'une trentaine d'années, de très-bonnes manières, quoique avec un léger vernis de prétention, comme tous les Européens qui ont vécu quelques années aux Indes; mais au demeurant un charmant compagnon de route. Nous causâmes beaucoup

en fumant nos cigares, et M. Lamouroux, tout en me racontant plusieurs anecdotes sur la dernière guerre, dont l'Inde venait d'être le théâtre, me convainquit une fois de plus de l'immense tort qu'eurent le Gouvernement anglais et la Compagnie des Indes de vouloir trop anéantir l'élément indien pour y substituer le leur d'une manière despostique et sans transition. M. Lamouroux voyageait comme un colimaçon, ayant sans cesse à ses trousses un immense fauteuil, qu'un domestique indien lui transportait tour à tour de babord à tribord. Lorsque je pris congé de lui, à Alexandrie, il me remit fort obligeamment des lettres de recommandation pour Bombay, dans le cas où il nous faudrait y aller pour acheter des chevaux. Il me fit en outre promettre de lui faire dans deux ans une visite à Paris, rue Tronchet, où il espérait être définitivement établi.

On nous servait à bord une cuisine anglaise très-épicée : elle déplaisait souverainement au chevalier de Castellengo, qui prétendait que les potages étaient au cognac et le reste au rhum ; quant à moi j'amortissais ce système échauffant en me plongeant tous les matins dans une baignoire d'eau froide, qui se trouvait fort heureusement dans une cabine destinée à cet effet sur le pont.

Je trouvai à bord le capitaine Princeps que j'avais autrefois connu chez Lord Holland en Angleterre. Il allait commander un escadron de cavalerie indienne, à Calcutta, en attendant qu'il pût être nommé aide de camp du gouverneur de Ceyland, place qui lui était promise depuis longtemps.

On navigua toute la journée du 16, en pleine mer, par un temps superbe, mais avec une chaleur toujours croissante. C'était jour de fête, et deux *clergymen* que nous avions à bord, lurent toute la journée des prières protestantes que les Anglais écoutèrent avec un pieux recueillement. Le 17 à midi nous entrions dans le port d'Alexandrie, guidés par un pilote égyptien à travers les passes difficiles de cette rade, qui parait assez dangereuse.

Je saluais pour la première fois le sol de l'Afrique, on ne peut plus satisfait de voir une nouvelle partie du monde qui m'était parfaitement inconnue. Afin d'éviter les désagréments causés par une horde de portefaix indigènes qui se tiennent au lieu du débarquement et font le désespoir des malheureux voyageurs par leur ténacité à vouloir s'emparer de leurs effets, le Colonel envoya chercher au consulat de Sardaigne un *cavass*, espèce de gardes que

tous les consuls ont le droit d'avoir en Orient pour leur sureté personnelle.

Protégé à son tour par un de ces satellites de l'ordre, le vice-consul M. Berio vint à notre rencontre et nous accueillit avec la plus parfaite amabilité. Nous montâmes dans une voiture conduite par un arabe, et nous arrivâmes bientôt à l'*Hôtel d'Abbas* situé sur une grande place dans le quartier Européen. On nous donna deux chambres passables, où nous fîmes un peu de toilette pour recevoir le chevalier Gobbi, consul Sarde, qui fut charmé de revoir le chevalier de Castellengo, qu'il avait connu lors de son dernier voyage en Egypte, et qui lui remit, de la part du Roi, la croix d'officier de SS. Maurice et Lazare ; M. Gobbi avait déjà celle de chevalier. Nous fîmes ensuite une petite promenade à pied, et nous allâmes achever notre soirée au consulat, où je fus présenté à la femme du consul. Le chevalier Gobbi nous apprit qu'il était destiné au consulat de Lyon, et nous exprima les regrets qu'il éprouvait d'être obligé de quitter Alexandrie. Je voulus le consoler en tâchant de lui prouver qu'il trouverait à ce changement un grand avantage, mais il n'en crut rien; je n'en croyais rien non plus moi-même. Le

lendemain nous étant mis en campagne de bonne heure, nous visitâmes un grand nombre d'écuries pour y voir des chevaux, mais sans rien découvrir de bien remarquable. Dans l'après-midi le chevalier Lattis, seigneur vénitien, établi depuis longtemps à Alexandrie, nous ayant proposé une promenade, nous nous laissâmes piloter par lui. Confortablement assis dans une bonne calèche, nous parcourûmes d'abord l'intérieur de la ville; je pus de la sorte en voir les trois quartiers principaux, c'est-à-dire le Turc, l'Arabe et l'Européen, chacun d'un genre différent, mais par cela même très-intéressant. Du temps des Romains la ville d'Alexandrie, qu'en arabe on appelle *Iskanderieh*, se composait de deux quartiers célèbres, le *Rakotis* ou quartier du peuple, et le *Bruchium* ou quartier des palais. A l'époque de sa plus grande splendeur, elle eut jusqu'à 900 mille habitants. Aujourd'hui elle en compte tout au plus 120 mille. Sa célèbre bibliothèque, qui possédait environ 700 mille rouleaux ou volumes, fut consumée en grande partie, lorsque Jules César eut à y réprimer une insurrection terrible, l'an 47 avant Jésus-Christ. En 641, les Arabes conduits par Amrou, lieutenant d'Omar, prirent Alexandrie et

détruisirent entièrement cette bibliothèque, ainsi qu'une grande quantité de monuments, ce qui fait qu'actuellement on y découvre très-peu de vestiges de l'antique cité. Les Français s'emparèrent de cette ville en 1798 et la gardèrent jusqu'en 1801; les Anglais l'occupèrent de 1801 à 1803, après quoi elle retourna aux Turcs. Alexandrie s'est relevée sensiblement sous le gouvernement de Méhémet-Ali. Parmi les constructions modernes, je visitai le nouveau palais, la grande mosquée, les fortifications et l'arsenal de la marine. En sortant de ce dernier établissement, notre aimable Cicerone nous fit suivre le grand canal qui met en communication Alexandrie avec le Caire, en débouchant dans la branche la plus occidentale du Nil. Sur les bords de ce canal se trouvent, aux environs d'Alexandrie, une infinité de riantes *villas* qui appartiennent, pour la plupart, à des Pachas. Nous nous arretâmes quelques instants dans un joli jardin du Vice-Roi qui veut bien en ouvrir les portes au public. Quand nous en sortîmes, un jardinier remit à chacun de nous quelques fleurs, et nous l'en remerciâmes en lui donnant un *baxis* (pourboire en arabe) qui le rendit fort satisfait. Le soir nous soupâmes chez le comte Scopoli, gentilhomme véro-

nais établi aussi depuis un certain temps en Egypte. Il nous présenta à sa femme et à sa belle-sœur, toutes deux filles de l'ancien médecin du Vice-Roi, qui porte le titre de Bey et est d'origine grecque. La comtesse Scopoli fut très-aimable à notre égard. Elevées dans un couvent de Sienne, ces dames y ont reçu une éducation et puisé des manières complètement européennes. Après le souper elles eurent la complaisance de nous accompagner avec le comte et le chevalier Lattis à bord du *Stamboul*, bateau à vapeur de la Compagnie du Lloyd Autrichien, sur lequel nous avions pris notre passage pour Beyrouth.

Nous couchâmes à bord dans une cabine fort étroite, et à l'aube du jour le *Stamboul* quitta le port d'Alexandrie. Toute la journée du 19 se passa en pleine mer par un temps assez favorable; et le 20, à huit heures du matin, le vapeur relâchait dans la rade de Jaffa, l'ancienne *Joppé* des Juifs. Comme nous avions quatre heures à passer en vue de cette ville, l'espoir d'y trouver un bon déjeûner nous fit descendre à terre; mais quelle fut notre déception en entrant dans un misérable taudis, sur lequel on lisait en gros caractères *Hôtel d'Angleterre*, de n'y trouver que des œufs très-

équivoques et du pain qui ressemblait aux restes d'une momie. Nous reprîmes donc le chemin du *Stamboul* tout en traversant une bonne partie de la ville, que je trouvai très-sale et mal bâtie, l'ancienne ville ayant été en grande partie détruite par un tremblement de terre en 1837. Jaffa était par excellence le port des Juifs: il consistait en une grande jetée, qui est actuellement à peu près ruinée. C'est là qu'abordèrent les navires chargés des troncs de cèdre qu'Hiram, roi de Syrie, envoyait à Salomon pour la construction du Temple de Jérusalem; c'est là aussi que s'embarqua Jonas pour aller servir de pâture à une baleine; c'est encore aux environs de Jaffa que Richard Cœur de Lion et Napoléon Bonaparte livrèrent des batailles que l'histoire a enregistrées parmi leurs plus glorieux exploits; enfin c'est dans ces parages que quelques mythographes ont placé le théâtre de la fable d'Andromède exposée au monstre marin. Strabon, auteur grec, bien connu, rapporte qu'on pouvait, de cette ville, apercevoir Jérusalem. On sait qu'en effet, dans le livre des Machabées, il est dit que, quand Judas pour se venger de la perfidie des habitants de *Jamnia*, petite ville autrefois située à une très-faible distance de *Joppé*, incendia

leur port et leur flotte, la flamme fut aperçue de Jérusalem. Sur les bords du quai où l'on s'embarque, se trouve un couvent des moines de Terre Sainte qui est, d'après ce que j'ai pu en juger par le dehors, le plus vaste édifice actuel de la ville. Jaffa a environ six mille habitants: c'est là que l'on descend toujours pour aller à Jérusalem, qui n'en est qu'à dix heures de distance. Un officier russe et sa femme, qui étaient venus d'Alexandrie sur le *Stamboul*, nous quittèrent, en effet, pour aller visiter la Terre Sainte, et je regrettai beaucoup de ne pouvoir en faire autant.

A midi passé on leva l'ancre et à huit heures du soir nous étions à Caïfa, autre petite ville du littoral Syrien bâtie aux pieds du Mont Carmel, sur lequel s'élève une petite chapelle dédiée au Prophète Elie. A six lieues au-dessus de Caïfa, en s'avançant dans l'intérieur vers l'est, on trouve le village de Nazareth (en Arabe *Nasra*) si célèbre dans l'histoire du Christianisme. Pendant la traversée, entre Jaffa et Caïfa, ce qui m'intéressa le plus ce fut l'étude des différents types que nous avions à bord. Jamais je n'ai vu une semblable Babylone; l'Univers entier semblait s'être donné rendez-vous sur le *Stamboul:* y avait des Arabes, des Arméniens, des Turcs,

des Grecs, des Anglais, des Français; et au point de vue de la religion, des Prêtres latins, des Moines, des Derviches, des Rabbins, des Prêtres schismatiques, en un mot dix ou douze specimen de croyances diverses, et tout cela fesait matin et soir ses prières selon son rite: les Turcs et les Arabes, tournés vers la Mecque, saluaient le Prophète; les moines lisaient leur bréviaire, tandis que certains juifs, professant encore la Religion de Moïse dans toute sa pureté, après s'être coiffés d'un petit carré en bois qui était retenu sur leur tête au moyen d'une courroie et qui renferme un des passages importants de la Bible, s'en appliquaient un second sur le cœur, qu'ils fixaient de même à l'aide d'une autre courroie roulée autour du bras gauche, pour lire ensuite, avec ferveur, leurs grandes Bibles écrites en hébreu. Je dois avouer que les moins pieux étaient les Catholiques séculiers, qui, s'ils priaient, le fesaient du moins avec si peu d'ostentation, que l'on ne s'en serait jamais douté. On m'apprit que plusieurs de ces juifs venaient exprès d'une certaine partie de la Pologne russe avec leurs familles, pour aller mourir non loin de Caïfa, où se trouve un endroit qui est leur Terre Sainte, convaincus qu'ils gagneront le Paradis en y terminant leurs

jours. Une espèce de Grand Prêtre juif est, à ce qu'il paraît, le chef de cette population composée pour la plus grande partie de vieillards. Les nouveaux arrivants lui remettent le pécule qu'ils ont apporté, et moyennant cette offrande, le rabbin les nourrit, sans crainte d'indigestion, jusqu'à ce que la mort les débarasse d'une existence qui n'est plus pour eux qu'un pesant fardeau. Ce fut un curieux spectacle que de voir débarquer ces malheureux enfants d'Israël. Comme la mer était très-houleuse, les vagues soulevaient démesurément le grand bateau qui était venu de terre pour les chercher. Les matelots Arabes, pour avoir plus tôt fait, imaginèrent de se placer à quelque intervalle les uns des autres sur l'échelle du navire; et distribués de la sorte, ils se firent passer de l'un à l'autre les effets des voyageurs. Quand vint le tour de ceux-ci, ce fut le même système: hommes, femmes et enfants furent ainsi lancés comme des balots de marchandises les uns après les autres sur le grand bateau, où ces pauvres créatures furent obligées de rester entassées pêle mêle et rudement secouées par la mer, jusqu'à ce qu'elles eussent trouvé merci en touchant la terre.

Nous avions à bord une charmante personne,

Madame Béclard, femme du Consul Général de France à Alexandrie, qui allait rejoindre son mari à Beyrouth; et Monsieur Repfus, envoyé par la Prusse, comme Commissaire, pour traiter des affaires de Syrie.

Après avoir quitté Caïfa à onze heures, nous longeâmes toute la nuit, par un magnifique clair de lune, la côte de Syrie. Nous passâmes en vue d'*Akka,* S.-Jean d'Acre, la Ptolémaïs de Strabon. Au dire de cet écrivain, c'est non loin de cette ville que se trouvait l'ancienne rivière *Belus*, surnommée aussi *Pagida*, qui a joué un si grand rôle dans la découverte du verre. Cette rivière étroite mais profonde charriait un sable très-fin, dont Pline fait mention. L'espace où se recueillait ce sable n'avait pas plus de cinq cents pas, et il a servi pendant des siècles à la production du verre. On raconte qu'un navire chargé de nitre ayant relâché sur cette côte, les marins, qui manquaient de bois pour préparer leur repas sur le rivage, y suppléèrent avec des morceaux de nitre tirés de leur navire. Par l'action du feu, la fusion de ce sel, mêlé au sable du rivage, donna des coulées si liquides et si transparentes que les marins en furent surpris; ils repétèrent plusieurs fois l'expérience, et ce fut là l'origine du verre. Le

Belus parait avoir été comblé peu à peu par les alluvions sablonneuses de la mer, car les voyageurs modernes n'en ont plus trouvé de trace. S.-Jean d'Acre si importante dans l'histoire des Croisés et dans celle du Général Bonaparte, fut soumise jusqu'en 1804 au cruel Pacha Ahmed-Djezzar, qui, ayant réussi à se rendre tout à fait indépendant de la Porte, la gouverna pendant quelques années par le système de la terreur. La curiosité me tenant éveillé sur le pont, je vis avec plaisir, sur la côte que nous parcourions, le petit village de *Sour*, où se trouvait autrefois la ville de Tyr, la rivale de Rome, si célèbre sous le règne des Séleucides, des Rois de Syrie, des Empereurs de Constantinople et des Croisés. De cette superbe cité, il ne reste plus que quelques colonnes de granit que l'on peut apercevoir de la haute mer lorsque le temps est clair, et un reste du môle qui a dû être une partie de la grande chaussée bâtie par Alexandre. Ce môle miné et détruit de jour en jour par la mer, ne peut même plus, à cette heure, faire l'office de *break water*, ou brise-lame, ainsi qu'il le fesait encore en 1702 d'après le rapport de plusieurs navigateurs qui trouvèrent un abri au sud de la presqu'île qu'il formait à cette époque. La

petite ville de Sayda m'apparut ensuite dans cet intéressant panorama, et je reportais un instant ma pensée sur l'ancienne Sidon, à laquelle elle a succédé, sans en hériter la grandeur ni en conserver du moins les ruines historiques.

Le 21 à sept heures nous entrâmes dans la rade de Beyrouth. Nous laissâmes descendre à terre les passagers plus pressés que nous, et ayant ensuite fait avancer une barque assez vaste, nous y primes place avec tout notre monde; quelques instants après nous débarquions. Nous nous rendîmes d'abord chez M. Villanis, Consul de Sardaigne, qui habite une maison d'une très-chétive apparence, dans le centre de Beyrouth; mais cet honorable fonctionnaire ne possède qu'une fortune très-modeste; et comme le Gouvernement, selon son ancien système, qu'il changera, j'espère, un jour, donne un traitement très-exigu à tous ses représentants et employés à l'Étranger, M. Villanis se voit forcé de vivre avec une extrême économie. Après des recherches infinies nous réussimes à nous loger en ville dans une bicoque, que l'on appelle l'Hôtel Bellevue, et nous primes avec le Chevalier de Castellengo possession d'une chambre à deux lits, où l'on étouffait pendant le jour, tandis que la nuit j'étais, pour ma

part, dévoré par des myriades d'insectes, surtout de moustiques, qui en Syrie n'ont point le bourdonnement de ceux d'Europe, mais n'en sont pas pour cela moins voraces; aussi les Arabes, dans leur langage métaphorique, les appellent-ils les mangeurs silencieux, *iacoul ouscout:* jamais nom ne me parut plus approprié. Le lendemain de notre arrivée nous allâmes visiter le Général Beaufort d'Hautepoul, qui commandait en chef le Corps expéditionnaire Français, composé d'environ six mille cinq cents hommes, dont quatre régiments d'infanterie, deux bataillons, de mille hommes chacun, de Zouaves et de Chasseurs de Vincennes, quatre escadrons de cavalerie, un du 1.er Hussards, l'autre Spahis et deux des Chasseurs d'Afrique; enfin deux batteries d'artillerie, la première de campagne et la seconde de montagne, dont les canons sont portés par des mulets; plus, le service des ambulances et de l'Intendance militaire. Le Général nous reçut fort bien et nous invita pour le lendemain à déjeûner. Il nous fit part des immenses difficultés qu'il prévoyait avoir à surmonter pour arriver au résultat que le Gouvernement Français s'était proposé en envoyant des troupes en Syrie; d'abord parce qu'il avait ordre de n'agir que

de concert avec les Turcs, et en second lieu, parce que les Druzes s'étant retirés dans les montagnes de l'Hauran, il jugeait très-sagement qu'ils ne quitteraient point leur retraite, au-delà de Damas, pour venir livrer bataille aux soldats français dans le Liban. Plusieurs bateaux à vapeur et même des frégates qui appartenaient à différentes Puissances Européennes, notamment à la France, se trouvaient ancrés dans la rade de Beyrouth. Nous fîmes la connaissance chez M. Villanis, de M. le chevalier Giraud, qui commandait le *Malfatano*, petit bateau de notre marine royale envoyé dans cette station. L'*Euridice*, frégate plus importante, commandée par le capitaine Boyl, et qui avait à bord les élèves du collége de marine, venait de quitter ces parages pour se rendre en Egypte. Aussitôt arrivé, le Colonel avait remis à M. Villanis la croix de SS. Maurice et Lazare que Sa Majesté lui avait envoyée, et le Consul Sarde l'étrenna le jour suivant pour venir avec nous déjeûner chez le Général de Beaufort. Le Général nous apprit, tout en déjeùnant, qu'il allait partir pour *Deïr-el-Kamar*, le couvent de la lune, avec deux mille cinq cents hommes pour voir s'il pourrait y trouver les Druzes et leur donner

une bonne leçon. Le Général habitait une assez jolie maison située à l'une des extrémités de Beyrouth, non loin d'un endroit que l'on nomme les Pins, où campait dans ce moment l'armée française. Nous visitâmes ensuite Ahmed Pacha, gouverneur civil de Beyrouth, qui nous reçut également avec beaucoup de courtoisie.

Le lendemain, le comte Stanislas Bentivoglio, Consul Général de France à Beyrouth, avec lequel je suis intimement lié depuis plusieurs années, voulut nous recevoir à dîner. J'admirai pour la première fois la charmante villa qu'il a su s'arranger, en vue de la mer, sur un des riants côteaux qui avoisinent la ville. Dans le but de nous faire passer quelques instants agréables, il nous proposa, après le diner, de finir la soirée chez M. Piciotto, industriel Marseillais qui, de concert avec le comte de Perthuis, ancien officier sous Louis-Philippe, dirige la Société qui a entrepris la nouvelle route destinée à relier Beyrouth à Damas. Madame Piciotto est une très-jolie personne, d'origine Génoise et professant, ainsi que son mari, le culte judaïque; elle chante à ravir et reçoit on ne peut mieux les étrangers qui fréquentent sa maison.



CHAPITRE II.

Per me si va nella città dolente,
Per me si va nell' eterno dolore,
Per me si va tra la perduta gente.

DANTE. *Inferno*, Canto III.

Ce fut le 27 septembre à cinq heures du matin, que nous partîmes pour Damas. Notre caravane se composait du colonel, de l'humble narrateur, d'un interprète, des cinq hommes que nous avions à notre suite et d'un jeune Anglais dont nous avions fait la connaissance en dînant dans un second hôtel que l'on nomme aussi de Bellevue, mais sur mer, et où logent d'ordinaire les Anglais. M. Edwin Corbett est un aimable compagnon, dont je parlerai

plus tard; nous avions en outre deux *mekari* ou conducteurs de mulets pour porter nos bagages, plus quatre *bachi-bouzouks*, espèce de troupes irregulières, qui ne servent pas à grand' chose si non à vous demander des pourboire. En sortant de Beyrouth on suit pendant l'espace de trois heures la nouvelle route, qui, assure-t-on, doit être entièrement terminée pour l'année 1862. Bientôt nous n'en trouvâmes plus que, cà et là, des tronçons en voie de construction, et peu à peu elle finit par se perdre entièrement. Nous traversâmes plusieurs chaînes de petites montagnes entrecoupées par des vallons assez fertiles, où notre regard erra douloureusement sur l'immense quantité de villages chrétiens détruits par les Druzes, et dont il ne restait plus que de tristes ruines. A force de monter nous atteignîmes la dernière chaîne du Liban: là cesse toute végétation et l'on n'aperçoit plus que des rochers. Le temps, depuis une bonne heure, s'était obscurci, et soudain un violent orage nous surprit avant que nous eussions pu atteindre un *Khan* pour y chercher un abri. Nous fûmes de la sorte forcés de nous adosser à des rochers pour ne pas être emportés avec nos montures,.par la tourmente qui sévit pendant quelques instants

avec une violence extrême, ce qui me rappela la mémorable bataille de Solferino, où un ouragan à peu près pareil suspendit pendant une heure le combat. Enfin quelques rayons de soleil percèrent les nuages et nous pûmes nous remettre en route, trempés comme des canards et laissant à l'astre brûlant le soin de nous sécher. De l'autre côté du Liban, une large plaine, que l'on nomme la *Bekaa*, s'offrit à notre vue, et au centre nous vîmes poindre le petit village de *Merg.* Nous y arrivâmes à neuf heures du soir pour y passer la nuit dans un misérable *Khan.* Le colonel et M. Corbett eurent le courage de se coucher dans une salle basse qui ressemblait assez à une tanière, sans crainte des puces et des punaises qui y fourmillaient; quant à moi je préférai aller m'étendre sur un tas de pierres, dans la cour, où je passai une bonne partie de la nuit à contempler le disque argenté de la lune qui était dans toute sa splendeur. A quatre heures du matin nous prîmes une tasse de café et nous rejoignîmes la route de Damas. Il nous fallut traverser deux gorges étroites resserrées entre des montagnes assez élevées, très-dangereuses dans ces moments-là par le voisinage des Druzes. Quelques pauvres arbrisseaux rudement secoués par la

bise et des herbes parasites, qui poussent parmi les rochers, sont les seules traces de végétation que l'on remarque dans ces lieux, où je vis pourtant, en fait de règne minéral, une certaine quantité de minerais de fer. Une petite plaine remplie de troupeaux appartenant aux Druzes, sépare ces deux vallées, dont la première peut être traversée en deux heures de temps, et la seconde en cinq quarts d'heure. En sortant de celle-ci, nous fîmes une petite halte pour reposer nos montures, ce qui nous donna le temps d'attaquer avec enthousiasme une volaille froide et quelques œufs durs, qui accompagnés d'une bonne bière anglaise, nous semblèrent un déjeûner succulent, grâce à la fringale qui nous tourmentait. Nos mulets se remirent bientôt en marche, nous les suivîmes; et, tantôt descendant, tantôt montant, par des chemins plus faits pour les chamois que pour les chrétiens, nous atteignîmes, après deux heures de pénible voyage, un petit amas de misérables huttes couvertes de terre, que l'on baptise pompeusement du nom de village d'*Adimas*. Nous ne fîmes que traverser cette souricière, et le coucher du soleil nous surprit sur une vaste plaine que l'on traverse dans toute sa largeur avant d'atteindre la der-

nière chaîne de l'Anti-Liban qui domine la ville de Damas. Je n'oublierai de ma vie l'effet que produisit sur moi cette plaine entourée de hautes montagnes, qui ont déjà par elles-mêmes une teinte rougeâtre et qui paraissaient dans ce moment enflammées en recevant les derniers rayons du soleil : c'est en vain que je cherchais le moindre vestige de végétation; je ne vis rien que des rochers, et dans la plaine, le sable brûlant du désert. Neuf encore à ces panoramas asiatiques, je sentis en moi une émotion toute nouvelle, et je tombai peu après dans une profonde rêverie, dont je fus tiré par une secousse que m'imprima mon cheval en s'écartant brusquement du chemin que nous parcourions, pour laisser passer une longue caravane de chameaux. Attachés les uns à la queue des autres, ils avançaient de ce pas grave et solennel, particulier à cette sorte d'animaux, sous la conduite d'un bédouin, du désert, qui, vêtu d'une longue tunique à larges raies noires et blanches, les pieds nus et la tête couverte d'une sorte d'écharpe aux couleurs variées, que serrait au front un gros cordon noir, aidait encore, par sa belle figure, à la majesté de ce tableau, où la nature se révélait dans toute son imposante aridité. Il nous

fallut deux heures pour gagner le bout de la plaine. Là, quoique le jour fût bien près de son déclin, j'eus la plus agréable des surprises en me trouvant dans une délicieuse petite vallée remplie de beaux arbres fruitiers, parmi lesquels serpentait un ruisseau qui répandait une fraîcheur remarquable sur cette verdure, dont mes yeux ne pouvaient se rassassier. A la vue de se riant Eden, l'envie nous prit de manger du raisin, et nous envoyâmes muletiers et palefreniers dans toutes les directions, pour se procurer le fruit qui excellait dans la terre de Chanaan. Malheureusement on n'en put avoir, et après une bonne demi-heure d'attente il fallut se contenter de trois mauvaises pommes de coing, qui auraient suffi pour lier la langue à tout un régiment de cuirassiers.

Nous suivîmes le cours de la petite rivière qui coule le long de cette oasis et nous atteignîmes bientôt un *Khan* turc. Le colonel désira prendre du café et on put le satisfaire; on nous donna toutefois ce brûlant *moka* sans sucre et dans toute son amertume native. J'eus alors un reflet des temps heureux de mon enfance, où pour le moindre petit *bobo*, on me faisait avaler souvent de l'huile de ricin dans du café à la turque. En sortant du *Khan* nous

recommencâmes à gravir une montagne rocheuse. La lune reflétait sa pâle lumière, et après la chaleur accablante que nous avions soufferte durant tout le jour, on se sentait renaître en humant cette douce brise du soir. Le trajet dura encore deux heures. Enfin nous sortîmes d'un petit défilé formé par quatre ou cinq blocs gigantesques de granit, et tout à coup, comme dans une scène féerique des mille et une nuits, apparut à notre regard la plaine enchantée de Damas; et un peu sur la droite, adossée, pour ainsi dire, à la montagne, la vaste capitale de la Syrie, entourée d'un véritable bouquet de verdure. En moins d'une demi-heure nous en franchissions les portes pour nous engager dans un sombre dédale de rues désertes et de bazars couverts, où régnait la plus complète obscurité, et où nous étions poursuivis par les aboiments frénétiques d'une quantité de chiens errants, une des plaies de l'Asie, comme celle des sauterelles d'Egypte, dont il est fait mention dans les Saintes Écritures. Pour surcroît d'agrément chaque quartier de la ville ayant des portes qui se ferment à la nuit tombante, il nous fallut éprouver plusieurs temps d'arrêt pour attendre que, moyennant une infinité de *baxis*, on vînt nous ouvrir ces *Sésames* de

nouvelle espèce, qui, au lieu du trésor promis à l'entrépide voyageur des contes orientaux, nous laissaient entrevoir l'espérance d'un gîte et d'un lit pour reposer nos membres endoloris. Neuf heures et demie sonnaient lorsque nous mîmes pied à terre devant l'Hôtel d'Angleterre tenu par un grec nommé Dimitri Kara. Nous avions donc passé deux journées de dix-sept heures chacune à cheval, par une chaleur tropicale, et franchi dans l'espace de quarante heures environ soixante-dix milles qui séparent Beyrouth de Damas, sans jamais changer de montures.

Dimitri réussit à nous caser tous passablement et nous pûmes jouir des bienfaits d'un repos salutaire. Le lendemain de notre arrivée nous allâmes de bonne heure au Consulat de France, où nous fûmes parfaitement reçus par M. Outrey, Consul de l'Empereur Napoléon. Comme il était en même temps chargé de représenter, par interim, la Sardaigne à Damas, nous eûmes recours à son obligeance pour obtenir une audience de l'Émir *Abd-el-Kader*. M. Outrey envoya aussitôt M. Siouffi, son premier drogman, chez l'Émir; et tout en fumant et prenant du café nous attendîmes au Consulat sa réponse. Elle ne tarda pas à nous arri-

ver. M. Siouffi nous ayant annoncé qu'*Abd-el-Kader* nous recevrait à deux heures de l'après-midi, c'est-à-dire à sept heures, en comptant à la manière des Arabes, nous prîmes congé de M. Outrey pour aller endosser nos uniformes, et à l'heure indiquée nous étions de retour au Consulat, d'où le cortége se mit en marche dans l'ordre suivant: Trois bédouins algériens avec leurs longs burnous blancs et le cimeterre au côté; six *cavass* en grand costume arabe, tenant à la main leurs cannes de tambour-major dont ils frappaient sourdement le sol; deux des palefreniers du Roi en culottes courtes, bottes à l'écuyère, veste de livrée, casquette galonnée avec l'écusson de Savoie, et le sabre à la ceinture; puis le Chevalier de Castellengo ayant à son côté le Consul de France; je suivais le Colonel avec M. Lanus Vice-Consul. Derrière nous, venaient les deux interprètes Siouffi et Fabri, ensuite le maître des palefreniers portant l'étui où se trouvait renfermé l'ordre de SS. Maurice et Lazare et le Diplome Royal; il était accompagné des deux autres palefreniers; enfin un peloton de soldats turcs formait en même temps la haie à droite et à gauche du cortége et fermait la marche. Nous traversâmes de la sorte plusieurs

rues de Damas au milieu des flots de la population qui accourait pour nous voir passer, et qui nous regardait toute ébahie, croyant que nous étions des officiers français. Arrivés à la demeure de l'Émir, nous le trouvâmes sur le seuil de la porte entouré de tous ses fidèles Algériens et ayant à ses côtés ses deux fils aînés. *Abd-el-Kader* portait une longue tunique en laine blanche, très-fine, serrée à la taille, et en guise de pardessus un large manteau de la même étoffe ouvert aux manches pour laisser passer les bras; sa tête était enveloppée d'un turban d'un tissu blanc avec quelques dessins jaunâtres, enfin ses pieds nus étaient chaussés de grandes babouches jaunes. Nous sûmes plus tard que ce costume, adopté depuis quelque temps par l'Émir, est celui des hommes de lettres en Orient, son intention étant sans doute de prouver par là qu'il a entièrement renoncé à son ancien caractère de guerrier. Après les compliments ordinaires de présentation, on nous fit traverser une jolie petite cour entièrement construite dans le style arabe et nous entrâmes dans un salon entouré de divans, où se trouvait au centre un bassin d'eau avec un jet continu. Là l'ex-guerrier africain, après nous avoir invités à nous asseoir, reçut des mains du chevalier

de Castelleugo la lettre que S. M. le Roi nous avait remise pour lui. Il la décacheta lui-même, puis la remit à M. Siouffi, qui en fit tout haut la traduction, en langue arabe. La lettre était ainsi conçue:

« *Cher Émir*,

« Votre noble conduite envers les chrétiens » pendant les derniers troubles qui eurent lieu » en Syrie, a prouvé en Europe que vous savez » allier aux talents d'illustre guerrier ces vertus » qui sont l'heureux partage d'une âme géné- » reuse et prédestinée.

» Entre vous et moi, cher Émir, il existe un » contact que je me plais à rappeler ici. Comme » moi Vous chérissez ces principes d'indépen- » dance qui prennent leur source dans la véri- » table justice, et si, dans certaines circonstan- » ces, Vous n'avez pas entièrement réussi à » votre gré, Vous n'en avez pas moins acquis » par votre bravoure extrême l'estime des guer- » riers contemporains.

» Comme témoignage de cette estime parti- » culière, je Vous envoie le Grand Cordon de » SS. Maurice et Lazare qui est le plus ancien » de mes ordres chevaleresques. Il Vous sera

» remis par deux de mes officiers d'ordonnance,
» le Chevalier de Castellengo et le Comte de
» Castiglione, qui se rendent à cet effet auprès
» de Vous et que je recommande à vos bons
» soins.

» Puissiez-Vous, cher Émir, comme la rosée
» venant du Ciel, qui fertilise tout sur la terre,
» rencontrer le bonheur sous vos pas, et, en
» acceptant ce vœu que je forme pour Vous
» dans l'avenir, croire en même temps à toute
» mon amitié.

» *Votre dévoué*

» Victor Emmanuel. »

Pendant la lecture de cette lettre, l'ancien chef des tribus algériennes donna plusieurs signes d'attendrissement, et, quand elle fut achevée, il dit au Chevalier de Castellengo:

« Déjà, depuis longtemps, j'avais la plus
» grande vénération pour le brave Roi que l'I-
» talie vénère; maintenant tous mes vœux à
» l'avenir seront pour lui et pour l'Empereur
» Napoléon, auquel je dois la plus vive recon-
» naissance. »

Le Colonel remercia l'Émir par l'entremise de M. Siouffi et lui présenta alors l'étui con-

tenant le Grand Cordon de SS. Maurice et Lazare ainsi que le Diplome Royal de cet ordre. *Abd-el-Kader* voulut aussitôt se parer de ces insignes pour faire honneur au Roi, et je lui passai au cou la grand ruban vert; puis je lui attachai au côté gauche la plaque de l'ordre. Il se passa alors une scène tout à fait bédouine. Les fils de l'Émir d'abord, ensuite un bon nombre de ses intimes vinrent tour à tour lui baiser la main, après s'être prosternés, pour le féliciter de la distinction dont il venait d'être l'objet. Peu après, on servit des limonades, puis le café dans des tasses mycroscopiques aux supports en filigrane d'argent; enfin arrivèrent les pipes qui sont la base de toute réception turque ou arabe. Le Colonel n'est pas un grand fumeur, toutefois il accepta aussi sa part de *Chibouc* et nous commençâmes à envoyer au plafond de larges bouffées de fumée qui, en se développant en spirales, allaient se perdre dans un joli médaillon à moulures et orné de miroirs qui rehaussait la voute de la salle où nous nous trouvions. L'Émir nous ayant appris qu'il avait meublé lui-même sa maison, nous lui fîmes compliment sur son bon goût; à vrai dire, sauf quelques moulures dorées et des fresques d'un dessin entièrement arabe, mais assez soigné, le reste

n'offrait rien de bien extraordinaire, surtout les meubles qui étaient couverts d'un lampas à grands ramages et consistaient, pour la plupart, en de larges divans. Quant aux rideaux des fenêtres, c'était tout simplement des morceaux de toile sans valeur. La richesse principale des maisons Orientales se remarque dans les marbres dont toutes les cours intérieures, ainsi que le sol des appartements, sont recouverts: ces marbres venant en grande partie d'Italie ont exigé des frais énormes de transport. J'admirai l'habileté avec laquelle on les réunit ensemble pour en faire des dessins variés où la nacre est souvent employée pour leur donner plus d'éclat. Après avoir passé environ une bonne heure chez *Abd-el-Kader* causant tantôt des tristes scènes qui avaient eu lieu à Damas, tantôt des événements dont l'Italie venait d'être le théâtre, nous prîmes congé de l'Émir qui nous reconduisit avec le même cérémonial qu'à notre arrivée.

Nous profitâmes de ce que nous étions en uniforme pour aller faire une visite à Mohamer Pacha, gouverneur civil de Damas, qui nous reçut avec cette politesse Orientale qui rappelle la flatterie du renard de la fable. Nous regagnâmes ensuite l'hôtel Dimitri où le Chevalier

de Castellengo remit à M. Siouffi une tabatière d'or à l'écusson de Savoie comme souvenir de notre mission, et ce d'après les ordres de S. M.

Dans l'hôtel où nous demeurions logeait aussi M. Makeeff Consul de Russie. Nous fîmes sa connaissance à table; il nous apprit que, s'étant trouvé à Damas pendant les derniers massacres, il n'avait dû son salut qu'à une visite qu'il fesait par hasard, au moment même où l'émeute commença, à M. Lanus, qui gérait à cette époque le Consulat de France, et qui informé que la maison du Consul de Russie venait d'être pillée et son drogman assassiné, l'empêcha de rentrer chez lui où il aurait trouvé une mort certaine. MM. Lanus et Makeeff se rendirent alors chez *Abd-el-Kader*. Arrivé depuis peu d'une de ses maisons de campagne, l'Émir était loin de s'attendre à de tels désordres d'autant plus que, la veille encore, les Imans et les grands du pays, qu'il avait interrogés sur la situation réelle des esprits, lui avaient juré à la mosquée que rien n'aurait lieu. Furieux de voir qu'on eût trompé de la sorte un musulman, un descendant du Prophète, l'Émir avait donné aussitôt à ces messieurs l'assurance qu'il allait faire tous ses efforts pour protéger les Chrétiens. En effet, il réunit à l'instant trois

cents Algériens qu'il envoya dans plusieurs quartiers de la ville pour porter secours aux victimes et le troisième jour il réussit à en réunir chez lui douze cents qu'il armait au fur et à mesure qu'ils arrivaient. M. Mackeeff ayant pris une escorte de ces bédouins, se dirigea vers le Sérail d'Achmet Pacha, qui commandait alors à Damas. Ce haut fonctionnaire turc venait traitreusement d'inviter tous les consuls à se rendre auprès de lui dans le but de se défaire d'eux d'un seul coup en les livrant à la populace, ce qui serait infailliblement arrivé, si l'Émir n'avait montré autant de fermeté et d'énergie. On reconnut bientôt que tout espoir de répression des massacres de la part des autorités ottomanes était vain et que, soit par ruse, soit par une apparente faiblesse, le Pacha n'entendait en aucune manière intervenir avec ses troupes pour y mettre un terme. Forcé, en dernier lieu, de recevoir dans le Serail environ dix mille Chrétiens qui lui furent envoyés par M. Lanus et par *Abd-el-Kader*, qui agissaient de concert, il dut bon gré mal gré se résigner à leur accorder une espèce de protection que rendait plus sure encore la présence d'un certain nombre de braves Algériens. La révolte augmentait à chaque instant,

le feu était aux quatre coins du quartier chrétien, l'on n'entendait que les cris des malheureux égorgés et des femmes chrétiennes publiquement violées, la fureur musulmane était à son comble et c'eût été une imprudence sans nom que de se risquer en un pareil moment dans les rues de Damas : aussi M. Makeeff finit par se décider à rester au Sérail, tout en ayant soin de se tenir en communication avec l'Émir qui ne cessait d'accueillir chez lui les nombreux Chrétiens que ses courageux Africains, dispersés dans tous les quartiers pouvaient soustraire à la rage du peuple. *Abd-el-Kader* en outre, d'accord avec M. Lanus, qui ne l'avait plus quitté, se résolut à un parti extrême : ce fut de mettre le feu à la ville entière, dans le cas où sa demeure serait envahie par les révoltés, ainsi qu'ils essayèrent vainement de le faire dans la journée du 12. Les massacres durèrent sept jours, c'est-à-dire du 9 juillet à deux heures de l'après-midi jusqu'au 16 du même mois. Pendant ce temps, le Pacha et les autres autorités civiles et militaires se tinrent dans une complète indifférence assistant avec la plus profonde impassibilité à toutes ces horribles scènes où plusieurs soldats turcs prirent eux-mêmes part et déployèrent une férocité inouïe.

Les résultats en furent épouvantables; deux mille maisons saccagées et détruites, plus de six mille Chrétiens lâchement égorgés! Et cela, quelques années seulement après que plusieurs milliers de soldats chrétiens avaient si généreusement et si héroïquement répandu leur sang pour défendre la cause des musulmans. M. Makeeff me raconta qu'il avait vu sous les murs du sérail violer une pauvre enfant de douze ans qui avait espéré en vain y trouver un refuge, et qui mourut de terreur quelques instants après.

Enfin on vit arriver à Damas de nouvelles troupes régulières avec Mohamed Pacha, précurseur de Fuad Pacha, que le Gouvernement Ottoman venait de charger de la tâche difficile de pacifier cette malheureuse contrée. La présence de ces forces fit cesser aussitôt les massacres et le calme se rétablit un peu.

Toutes les cruautés dont M. Makeeff avait été témoin lui avaient laissé une agitation nerveuse et une palpitation de cœur dont il se ressentait souvent et qu'on lisait aisément sur ses traits amaigris. Il fut très-aimable envers nous et mit à notre disposition sa garde, composée de quarante soldats réguliers commandés par un officier, et qui stationnaient

dans un corps de garde à l'entrée de l'hôtel. Tous les autres consuls avaient de même, lorsque nous étions à Damas, des gardes plus ou moins fortes pour leur sûreté personnelle, car les esprits continuaient à être très-excités. Nous causâmes longuement à table de tout ce qui s'était passé et l'on nous apprit des atrocités qui nous glacèrent le sang dans les veines. A ce repas assistait aussi M. Marcopoli ex-Agent consulaire Sarde à Damas et un M. Rannuzzi, d'origine italienne, attaché en qualité de médecin à un régiment turc. Peu à peu, tous les convives s'en allèrent, et nous restâmes seuls, M. Corbett et moi: nous fîmes apporter de la bonne bière anglaise et, aidés de ce puissant auxiliaire, nous continuâmes notre conversation jusqu'à onze heures. Ce jeune fils d'Albion m'apprit qu'ayant servi quelques années aux Indes dans un régiment anglais, il s'était trouvé dans ce pays pendant la grande révolte; qu'il avait ensuite quitté le service pour motif de santé et que, dans le but de se rétablir, il habitait depuis un certain temps les côtes de l'Asie où les médecins lui avaient assuré qu'il retrouverait la santé. Je pus apprécier dans ce jeune Anglais ce que j'ai maintes fois rencontré dans ses compatrio-

tes, c'est-à-dire une raideur très-apparente au premier abord, mais qui se résout bientôt comme la glace au soleil, à mesure que l'intimité fait des progrès, et qui finit par se changer en une cordialité très-franche et voisine du dévoûment que vous chercheriez en vain chez toute autre nation.

Le 30 au matin tout en déjeûnant, M. Makeeff nous dit que le Commandant militaire, qu'il connaissait beaucoup et qui se nommait Khaled Pacha, lui avait fait demander quels étaient les officiers arrivés l'avant-veille, ajoutant qu'il désirait vivement nous connaître. Nous saisîmes parfaitement l'allusion et nous répondîmes au consul de Russie que nous serions enchantés d'être présentés à cette autorité militaire. Nous concertâmes en conséquence d'y aller ensemble à une heure. M. Makeeff nous ayant procuré deux jolis chevaux richement harnachés, nous endossâmes de nouveau nos uniformes, pour faire les choses selon toutes les règles. Le Pacha nous reçut à merveille et voulut même faire venir la musique turque pour jouer en notre honneur dans la cour du Sérail, mais le chevalier de Castellengo le remercia en lui disant que notre temps était limité et qu'il le priait de l'excuser si nous ne pouvions prolonger davantage notre visite.

Khaled Pacha est d'origine égyptienne; son grade est celui de Général de division. Il commandait alors la place de Damas sous les ordres de Halim Pacha, Général en chef des troupes de l'Arabistan, et qui était placé lui-même, en cette circonstance extraordinaire, sous la dépendance du Généralissime Fuad Pacha. Khaled Pacha a la réputation d'un homme très-énergique. Dans la conversation que nous eûmes avec lui il me fit aussi cet effet. D'ailleurs MM. Outrey et Makeeff nous avouèrent que toute leur confiance reposait sur ce général et qu'ils espéraient, grâce à sa fermeté, ne plus voir se reproduire les fatales boucheries précédentes.

Nous avions encore des lettres de recommandation pour les Pachas Fuad et Halim, mais le premier se trouvait à *Mukhtara*, qui passe pour être le centre principal des Druzes, et le second était à la tête d'une partie de ses troupes, dans la direction de *Deïr-el-Kamar*: nous fûmes de la sorte forcés de remettre à une occasion plus propice le plaisir de faire leur connaissance.

Dans l'après-midi du même jour, nous visitâmes le Quartier chrétien: cette triste promenade sera sans cesse présente à ma pensée.

Pas une maison qui ne fût renversée; partout des monceaux de ruines, et le sol transformé en un vaste cimetière; ici, une porte enfoncée retombait sur ses gonds massifs à moitié arrachés, là, un toit qui en s'affaissant avait entraîné à sa suite les planchers de la maison pour ne s'arrêter qu'aux caves, rappelait le dernier jour de Pompeï; plus loin, des solives, des débris de meubles, ou des sculptures autrefois dorées se rencontraient à chaque pas; des arbres calcinés par la flamme se dressaient lugubrement comme les anciens gibets de Montfaucon, attestant par leur présence que là se trouvaient naguère de riants jardins témoins peut-être des plus ravissants transports de l'amour conjugal ou maternel, brusquement interrompus par les plus horribles scènes de désolation et de carnage dont l'histoire fasse mention. Nous suivîmes lentement et dans le plus profond silence plusieurs rues de ce vaste charnier, traversant souvent de petits monticules qui trahissaient encore la forme des cadavres sur lesquels on avait jeté quelques misérables pelletées de terre, et nous arrivâmes ainsi à l'ancienne Eglise Grecque, dont une partie seulement de l'élégant portail avait résisté à l'incendie. Là, plus de cinq cent victimes

furent égorgées au pied des autels et nous vîmes avec horreur les ossements de ces malheureux, dont les chairs avaient été dévorées par des multitudes de chiens affamés. Dans un coin de l'église, je remarquai un grand trou qui ressemblait à un puits: quelques larges pierres en couvraient l'orifice. J'eus la stupide curiorisité d'en remuer une; aussitôt s'échappèrent de ce trou des centaines d'insectes et je dus me rejeter brusquement en arrière pour ne pas être suffoqué par des miasmes affreux. C'est que dans ce souterrain gisaient des masses de cadavres jetés les uns sur les autres et en pleine putréfaction. Je remis aussitôt la fatale pierre à sa place, et je fus obligé de tenir mon bras tendu et ma main aussi éloignée que possible jusqu'à mon retour à l'hôtel, où je me lavai maintes fois avec de l'eau de cologne avant de pouvoir dissiper entièrement cette odeur repoussante.

Dans l'église latine nous vîmes une infinité de livres en grande partie brûlés, tristes vestiges d'une bibliothèque assez importante qui se trouvait dans le couvent des religieux de Terre Sainte. Les moines étaient au nombre de huit. Se croyant assez en sureté chez eux, ils ne voulurent point se rendre chez *Abd-el-*

Kader qui les avait fait prier de quitter leur demeure; et ils se contentèrent de bien barricader leur porte, doublée en fortes lames de fer. Mais les révoltés ayant imaginé d'introduire des charbons ardents dans le trou de la serrure, détruisirent lentement le bois à l'intérieur, et après avoir enfoncé les plaques de fer, ils purent pénétrer, le troisième jour, dans le couvent où ils massacrèrent cruellement tous les religieux, en jouant l'affreuse comédie de se parer des ornements sacerdotaux et de sonner la cloche à chaque moine qu'ils égorgeaient, en disant qu'ils sonnaient la messe du Consul. Plusieurs têtes à l'état de squelettes n'avaient pas été enterrées et servaient de retraite à une infinité de souris qui les fesaient rouler d'un mur à l'autre. Sur une de ces têtes, je vis encore quelques mèches de longs cheveux noirs, qui avaient dû appartenir à une malheureuse chrétienne, violée peut-être et massacrée ensuite.

Nous étions rentrés depuis quelques instants lorsque l'Émir vint nous rendre notre visite. Nous le reçumes dans un petit salon assez coquet que Dimitri avait su arranger dans le vrai goût arabe, et nous offrîmes à notre illustre visiteur le café, les pipes et la limonade, nous

conformant entièrement à l'usage du pays. *Abd-el-Kader* était ce jour là fort gai; il causa longuement des victoires que l'armée Sarde venait de remporter sur les troupes du Général Lamoricière, et je crus deviner sa satisfaction de voir vaincu le général qu'il avait si souvent combattu en Afrique.

M. Outrey, dont l'amabilité à notre égard contribua à nous rendre très-agréable le séjour de Damas, nous invita un jour à dîner. Parmi les conviés se trouvait M. Schefer, premier Secrétaire interprète de S. M. l'Empereur Napoléon, qui l'avait envoyé en Syrie pour porter à l'Émir le grand Cordon de la Légion d'Honneur, avec la plaque en diamants. M. Schefer a passé plusieurs années à Constantinople en qualité de premier interprète de l'Ambassade française. Il a fait des études sérieuses sur l'histoire des peuples de l'Orient et personne plus que lui ne connait les moindres détails qui les concernent. Il parle avec une extrême facilité le Turc, l'Arabe et le Persan, et je crois que M. de Thouvenel appréciant à sa juste valeur ses talents, lui avait aussi confié, en dehors de la mission qui j'ai signalée, le soin d'aider à la meilleure solution des affaires de Syrie.

Tandis que la France et la Sardaigne donnaient presque simultanément à l'Émir algérien une marque aussi évidente de leur estime, la Grèce lui envoyait l'ordre du Sauveur, l'Amérique une boite de pistolets et le Sultan lui faisait remettre le medjidié de première classe.

Nous nous arrêtâmes en tout douze jours à Damas, cherchant partout de beaux chevaux, soit en ville, soit dans les environs; mais ce ne fut qu'au dernier instant que le chevalier de Castellengo put faire enfin quelques acquisitions satisfaisantes, parmi lesquelles se trouvaiént deux juments poulinières appartenant à une tribu que l'on nomme des *Rovalla.* Nous leur donnâmes les noms de *Kadischa* et de *Zahlé;* ce dernier en souvenir du premier endroit où les Chrétiens furent persécutés. L'avant-veille de notre départ, nous reçûmes la visite d'un riche seigneur turc, connu sous le nom de *Said Nourri Aga*, qui avait sauvé des massacres environ quatre cents chrétiens; il était accompagné d'un moine Grec catholique, qui nous pria d'intervenir en faveur du musulman en question que le Gouvernement ottoman venait de taxer injustement pour une forte somme, comme s'il eût été aussi coupable que ses corréligionnaires. Trouvant la réclamation

fondée, nous promîmes au religieux grec de nous intéresser à son protégé. Celui-ci nous invita à dîner pour le lendemain; et quoique sur le point de quitter Damas, nous ne crûmes pas devoir refuser cette politesse dans le but, surtout, de marquer à *Said Nourri Aga* toute notre estime pour sa belle conduite. En conséquence le jour suivant, le Colonel ayant fait venir deux chevaux, nous partîmes pour le Quartier du *Midan*, qui est un des faubourgs de la ville où se trouve la demeure de *l'effendi* que nous devions visiter. Il nous fallut environ une heure pour y arriver par une chaleur excessive. Enfin, à deux heures de l'après-midi, nous atteignîmes le but de notre course et nous trouvâmes notre amphytrion entouré d'une quantité de chrétiens qu'il avait convoqués exprès en notre honneur. On nous introduisit d'abord, en traversant la cour de rigueur, dans un joli salon mauresque. Là nous prîmes le café et fumâmes un narguillé. Pendant ce temps, le maître de la maison fesait étaler à nos yeux plusieurs belles écharpes en cachemir et des armes d'une certaine valeur, qui depuis une longue série d'années appartenaient à sa famille, où elles avaient passé de père en fils. Après une petite pause dans ce salon, on alla dans un

autre, décoré avec beaucoup plus de richesse, où je jetai un coup d'œil d'envie sur de magnifiques porcelaines de Chine et du Japon entassées pêle mêle dans les nombreuses niches qu'on remarquait de chaque côté de cette pièce. Enfin on nous fit encore passer dans un boudoir qui, avec ses lambris en bois sculpté et doré, avait quelque chose du style bombonnière de Louis XV. Chemin faisant nous avions épuisé toutes les ressources de notre imagination pour soutenir une conversation déjà insignifiante par elle-même et qui passée au crible d'un interprête, menaçait de finir comme certain conte de Pérault, lorsque par bonheur on vint annoncer que le dîner était servi. Précédés par *Said Nourri Aga*, nous nous rendîmes dans la cour et là commença pour nous une pénitence de nouvelle espèce, à laquelle nous dûmes nous sacrifier tout en maudissant les usages orientaux et ceux qui les ont inventés. Sur un grand plateau en cuivre, que soutenait une petite table ronde en fer, était placé au centre un immense gigot de mouton bouilli qui nageait dans une sauce huileuse; tout autour de ce mêts de résistance et comme pour lui fair cortége, figuraient dix ou douze petits plats bédouins, arabes ou mahométans, je ne

sais trop, dont la définition m'est impossible. Jamais l'illustre Carême ni son poétique interprète Brillat Savarin n'ont rien imaginé de pareil: c'étaient des courges farcies avec je ne sais quels ingrédients et plongées dans une mer de lait aigre; des rognons sautés dans de la graisse noire comme du charbon; enfin il y avait du pilau en quantité avec une sauce verdâtre qui était la seule chose passable. Il fallut à tout prix nous asseoir autour de cette table et subir tout juste le contraire du supplice de Tantale, c'est-à-dire de manger sans avoir faim, et ce qui est pire, de manger d'une cuisine dont la vue seule donnait le mal de mer. En revanche on nous offrit deux belles serviettes brodées en or et pour couvert une petite cuillère en bois, dont je me servis pour prendre un peu de riz, espérant que l'on ne m'en demanderait pas davantage. Mais! hélas j'étais bien loin de compte: mon voisin de gauche, parent de notre amphytrion, qui, pour nous faire plus d'honneur, ne dinait point et se contentait de nous regarder, les jambes croisées sur un divan, mon voisin, dis-je, après avoir pris une tranche du pain arabe qui ressemblait exactement à une feuille de parchemin jaunâtre, et me l'avoir présentée, plongea la main dans la sauce qui

entourait le mouton pour en retirer un gros morceau qu'il déposa triomphalement sur le parchemin en question, que je tenais d'un air hébété, ne sachant à quel saint me vouer pour parer le coup; bref je fermai les yeux, j'ouvris la bouche et je commençai à avaler lentement ma poire d'angoisse tout en jetant un regard à la dérobée sur le Colonel qui, de son côté, avait la mine d'un conscrit que l'on mesure. Mais prétextant une indisposition, il réussit peu après à quitter la table; quant à moi, grâce à une répétition forcée de riz et au mouton que je mangeais lentement, je parvins à esquiver le reste, tandis que les autres convives, pour la plupart des chrétiens indigènes très-sales et presque en guenilles, se pressaient autour de la table comme des vautours affamés, et, se cédant mutuellement leurs places, après avoir plongé leurs larges mains dans tous les plats, mangeaient, comme si le grand Vatel lui-même eût préparé cette affreuse cuisine. Ils firent tant et si bien qu'il ne resta bientôt plus que des plats tellement nets que l'on aurait juré que trois servantes hollandaises, bien stylées, avaient passé vingt-quatre heures à les laver. Ayant quitté cette première table, j'allai, suivant l'usage arabe, faire mes ablu-

tions à la fontaine qui se trouvait au centre de la cour; il fallut ensuite m'approcher d'un second plateau établi auprès d'un large divan. Ce plateau était couvert d'excellentes pastèques, de beaux raisins, de compotes au musc et à la rose, et portait au centre une large jatte remplie d'une crême très-épaisse dans laquelle figuraient agréablement des cornichons coupés en tranches. Je me contentai de manger des fruits, qui étaient excellents et qui me remirent un peu de la secousse que je venais d'éprouver. On servit enfin le café et je fumai un nouveau narguillé, peut-être le dixième. Pendant ce temps on amena deux chevaux très-ordinaires pour nous les faire voir; nous les examinâmes par pure complaisance, puis nous prîmes congé de *Said Nourri Aga* en lui fesant force saluts arabes, c'est-à-dire en portant sans cesse notre main droite de la poitrine à la tête. Ainsi finit cette corvée que nous avions acceptée en l'honneur des chrétiens de Damas, et dont je garderai longtemps le souvenir gastronomique.

J'ai oublié de mentionner une seconde visite que nous fîmes à l'Émir: c'était le soir, il nous reçut dans un salon éclairé par trois immenses chandeliers en airain sur lesquels brûlait une cire rougeâtre qui répandait une forte sen-

teur d'ambre et de rose. Je crus un instant assister aux mystères d'Éleusis; je racontai à *Abd-el-Kader* quelques anecdotes sur le Général Garibaldi, et je lui fis en même temps passer en revue les personnages les plus remarquables de l'Italie, entre autres le Comte de Cavour et le général La Marmora; ce qui me parut l'intéresser beaucoup.

Non loin de la demeure de l'Émir habite, à Damas, la célèbre Lady Digby dont la vie a été plus ou moins romanesque. Après avoir passé par bien des phases extraordinaires, elle divorça d'avec Lord Ellenbourough et finit par épouser un cheik arabe du nom de *Midguel*, avec lequel elle vit actuellement, dans le plus parfait accord. Lord Ellenbourough lui fait une pension de deux mille livres sterling, ce qui permet à la ci-devant lady anglaise de vivre assez confortablement. Lorsqu'elle habite Damas il paraît que son existence se ressent beaucoup de ses anciennes habitudes européennes; mais lorsqu'elle accompagne son mari dans le désert on m'a assuré qu'elle accepte avec une résignation stoïque cette position de demi-esclave que les mœurs orientales font aux femmes.

Le soir de notre fameux dîner, *Abd-el-Kader* vint encore nous souhaiter un heureux voyage;

sa visite fut courte. En nous quittant, il remit au Chevalier de Castellengo la lettre que l'on va lire en réponse à celle du Roi; et il nous fit en même temps cadeau de deux sabres turcs, dont les lames sont d'une très-ancienne fabrique persane; quant aux fourreaux, ils n'offrent rien de bien extraordinaire; l'un est garni en vermeil, l'autre en argent. Nous témoignâmes à l'Émir toute notre gratitude pour ce souvenir, et après lui avoir exprimé notre vif désir de le revoir un jour en Italie, comme il nous l'avait fait espérer, nous l'accompagnâmes jusqu'à la porte de l'hôtel, où nous prîmes congé de lui.

RÉPONSE D'ABD-EL-KADER À S. M.

« Louange à Dieu!

» C'est ainsi que l'on connaît la valeur des
» hommes illustres qui sont appelés à gouver-
» ner les peuples et dont le rang est au ni-
» veau du ciel.

» Ceux qui répandent leurs faveurs et leurs
» bienfaits avec une rapidité que l'on ne peut
» comparer qu'au souffle des vents et aux pluies
» torrentielles.

» Qui par l'élévation de leur âme confon-
» dent les méchants et qui par leur générosité
» savent commander aux hommes généreux.

» Que Dieu Vous continue ses faveurs, ô
» Souverain, qui possédez toutes ces qualités.

» Vous qui m'avez accordé une distinction
» pour laquelle les hommes sacrifient leur exi-
» stence.

» Quel langage pourrait suffire pour Vous re-
» mercier autant que je devrai le faire? »

En vers arabes.

« Sire,

» Les plus nobles choses sont celles qui sont
» arrivées à leur plus haut degré de perfection.
» Les plus nobles des hommes sont les rois, et
» les plus nobles des rois sont ceux, qui, tout
» en sachant faire le bien à tout le monde, y
» mettent un plus grand zèle et dont la renom-
» mée est par cela même plus éclatante.

» Oui, Sire, que Votre Majesté puisse tou-
» jours se trouver dans la félicité et jouir d'un
» suprême contentement; que Dieu lui accorde
» toutes les satisfactions, qu'il la conduise par

» la main et qu'il lui donne cette sagesse né-
» cessaire pour gouverner la Sardaigne *, en
» élevant son royaume au plus haut degré de
» perfection ; déjà sa présence y a développé les
» lumières du progrès et de même que ses ha-
» bitants prient pour la conservation de leur
» Souverain, les oiseaux y chantent avec allé-
» gresse après avoir répandu dans l'univers la
» renommée de sa grandeur.

» Moi que Votre Majesté vient de placer au
» nombre de ses amis et qu'elle a comblé de
» ses faveurs par l'envoi de la décoration et
» par la lettre qu'elle a daigné m'adresser, j'y
» ai trouvé de nouveaux titres de noblesse et
» de bonheur.

» Ma langue est devenue muette et mon cœur
» s'est confondu quand j'ai pris connaissance
» de ce précieux écrit, car je n'ai fait autre
» chose que ce que la Loi Mahométane me pre-
» scrivait et ce que la loyauté et l'humanité
» m'obligeaient de faire.

» Je me reconnais indigne de tant de faveurs
» et de magnanimité de la part de Votre Maje-
» sté, mais ses généreuses dispositions envers

* Lorsque Abd-el-Kader écrivit cette lettre, le nouveau Royaume d'Italie n'avait pas encore été proclamé.

» moi et son grand cœur ont voulu, quoique je
» ne l'aie point mérité, éterniser mon nom
» parmi les hommes.

» A Votre Majesté il appartient de donner
» des faveurs inestimables et grâces infinies
» doivent lui en être rendues. Puisse-t-elle être
» sans cesse accompagnée par les regards divins
» et avoir une part infinie au bonheur. »

Le 15 Rabi-el-Ewel 1277.

Signé ABD-EL-KADER
fils de MUHI EDDIN-EL-HUSSNI.

Prose arabe.

J'ajouterai encore ici une correspondance qui eut lieu entre *Schamyl* et *Abd-el-Kader* quelque temps après les tristes évènements de Damas. Quoique plusieurs journaux l'aient déjà rapportée, toutefois elle servira de complément à ce que j'ai tracé sur l'ancien guerrier Africain et elle prouvera en même temps aussi que, semblable à ce dernier, le chef courageux du Caucase a aussi appris à connaître les Chrétiens et à les apprécier tout en les combattant.

LETTRE DE SCHAMYL À L'ÉMIR ABD-EL-KADER.

Salut à celui qui s'est illustré entre tous, à celui qui a éteint le feu de la discorde, à celui qui a déraciné l'arbre de l'inimitié au visage semblable à la tête de Satan! Gloire soit rendue à Dieu qui a accordé à son serviteur sa propre garde et la garde de la foi! Salut à l'ami intime au juste Abd-el-Kader.

Que le palmier de la gloire et de l'honneur fleurisse sur ton trône! J'ai entendu des choses que les oreilles voudraient vomir et que les entrailles voudraient rejeter. Il est arrivé entre les musulmans et les chrétiens qui autrefois avaient signé un traité de paix avec les califes, des choses horribles.

Mes cheveux se sont hérissés sur ma tête et la peau de mon visage auparavant unie, a été ridée aux récits des lamentables évènements de Damas. J'ai dit alors « le mal s'est emparé de la mer et du continent. » Non ce n'est pas pour l'intérêt de Dieu, mais bien pour leur propre intérêt que les musulmans de Damas ont fait ces choses. Quel bandeau les gouverneurs avaient-ils donc sur les yeux? Pourquoi ont-ils nagé dans les forfaits?

Pourquoi ont-ils oublié ces paroles du Prophète: « celui qui commettra l'injustice envers le *moueïd;* celui qui lui refusera son droit, celui qui l'obligera à faire ce qui est au-dessus de ses forces, celui qui lui volera son bien » dit le Prophète: « je serai son accusateur au jour de la résurrection! »

Que ce discours est beau! Quand j'ai appris que tu avais étendu les ailes de la miséricorde et de la bonté pour en couvrir les chrétiens; quand j'ai entendu dire que tu avais arrêté ceux qui violaient les lois divines, je n'ai pas été étonné que tu aies remporté la victoire dans l'arène des louanges! J'ai été content de toi!

Puisse Dieu l'être aussi au jour suprême où ni l'argent ni les enfants ne te serviront de rien. Tu as fait revivre les paroles du prophète « envoyé aux humains par la miséricorde de Dieu »; et tu as mis le frein à ceux qui violent ses décrets. Que Dieu nous garde de celui qui franchit les limites qu'il a tracées.

C'est pourquoi je t'exprime ma joie et mon contentement dans cette lettre, bouquet de fleurs pris dans le jardin du pauvre prisonnier chez les infidèles par le décret du Dieu fort.

SCHAMYL

au pouvoir des infidèles.

RÉPONSE D'ABD-EL-KADER À SCHAMYL.

Gloire à Dieu!

Louange et salut au prophète Mahomet et à tous les prophètes!

Le pauvre devant le riche, Abd-el-Kader fils de Muhi-Eddin-El-Hussni au frère en Dieu et cher uléma Schamyl. Que Dieu nous protège, lui et moi au temps du repos et au temps du départ! que la paix et la miséricorde divine nous soient données!

J'ai reçu ta lettre et tes aimables louanges. Ce que nous avons fait pour les chrétiens a été un devoir religieux et un devoir d'humanité. Notre loi est la perfection des bonnes qualités. Elle renferme tout ce qui doit être loué et tout ce qui doit être fait. Toutes ces bonnes choses doivent être avec nous comme un collier au cou. L'injustice est blâmée chez toutes les nations et sa demeure est souillée.

Le Poète a dit: « Quand vient le jour de la tentation, l'homme perd tellement la tête qu'il trouve beau ce qui est laid. »

Nous venons de Dieu et nous retournerons à Dieu. Nous vivons dans un temps où peu de

fidèles font triompher chez eux la justice. Alors les simples ont cru que la grossièreté, l'injustice, l'exclusion étaient dans l'islamisme. Que le Dieu que nous invoquons nous accorde assez de patience!

Nous savions que tu étais chez l'empereur de Russie et qu'il t'a fait un accueil digne de lui.

Nous savons que tu lui as demandé la permission de faire le pèlerinage de la Mecque. Prions Dieu qu'il te l'accorde. L'empereur de Russie est un grand roi, il mérite les louanges que ceux qui écrivent disent de lui. J'espère que le sultan de Russie te comblera de ses bienfaits come le sultan de France m'a comblé des siens.

Espérons en Dieu seul adoré

ABD-EL-KADER
fils de MUHI-EDDIN.

L'ancien adversaire des Français est un homme d'une cinquantaine d'années; il porte une barbe un peu pointue, du plus beau noir de jais, mais qui, dit-on, est teinte; ses yeux ont beaucoup d'éclat et sont très-perçants; son sourire est très-fin, ses mains petites et soignées

comme celles d'une femme; il a une taille moyenne et la démarche lente et grave; au total c'est un bel homme, mais on ne croirait jamais en le voyant qu'il y ait en lui cette grande puissance fascinatrice qu'il a exercée sur tant de milliers d'individus. L'Émir comprend quelques mots de Français, mais il ne parle que l'Arabe. La maison qu'il habite à Damas est très-vaste; son harem et celui de ses fils s'y trouvent réunis. Madame Béclard, qui les a visités, m'a dit y avoir vu quelques Circassiennes fort belles. Le Gouvernement Français lui a alloué une pension viagère de cent mille francs par an. Avec ce revenu *Abd-el-Kader* vit d'une manière très-convenable dans la capitale de la Syrie, où il paraît avoir fixé sa résidence d'une manière définitive.

La ville de Damas compte environ cent cinquante mille habitants, les rues en sont étroites, tortueuses et pavées d'une manière infernale. On y trouve une infinité de longs bazars couverts, garnis des deux côtés d'étroites échoppes où se tiennent des marchands assis à l'orientale et attendant les acheteurs. Chaque genre d'industrie est, pour ainsi dire, séparé des autres et groupé à part. Ici une partie du bazar est affectée aux selliers et aux cordonniers; là, ce sont des mar-

chands de narguillés et de tabac; plus loin, des vendeurs d'étoffes ou de tapis; il n'y a que les cafés et les bains, très-nombreux, que l'on rencontre disséminés dans différents quartiers. Les bazars sont couverts de mauvais toits en chaume qui, en beaucoup d'endroits, tombent de vétusté. Les maisons sont construites avec une espèce de chaux mêlée à de la paille et à de la terre glaise; le tout maintenu par des charpentes. Ce genre de construction leur donne à l'extérieur un air de misère qui contraste singulièrement avec l'intérieur où l'on remarque souvent un certain degré de luxe et d'habileté industrielle. Les toits sont pour la plupart en terrasses, et les habitants y montent souvent le soir pour humer l'air frais. Recouvertes seulement d'une couche de bitume, ces terrasses résistent tant bien que mal aux intempéries des saisons. Argus paraît avoir été l'architecte des maisons orientales; grandes et petites, les fenêtres y sont à l'infini; la curiosité étant l'une des grandes passions des Levantins, ils ne se font point faute de s'espionner les uns les autres à travers leurs épais grillages, les femmes surtout.

D'excellents fruits se récoltent dans la plaine de Damas, des raisins entre autres de deux ou

trois espèces; on y excelle dans l'art de faire des confitures, et tout y est mis en conserve depuis l'humble cornichon jusqu'au succulent cantaloup; je crois, que si les femmes arabes pouvaient se confire elles-mêmes, elles se laisseraient ensuite manger avec plaisir.

Pendant mon séjour à Damas je visitai extérieurement la grande mosquée; elle fut autrefois l'église de Saint-Jean Damascène. Quoique bâtie par les Grecs, je la trouvai d'une architecture lourde et écrasée, n'ayant rien de la grâce et de la richesse byzantine. Ce qui au contraire attira toute mon attention ce fut une œuvre moderne, le Khan d'Hassan Pacha, qui sert de bourse au commerce de Damas. Cette ville si puissante et si guerrière sous les Ommiades, fut par la suite renommée, sous les Abbassides, pour ses manufactures de premier ordre en soie et en acier. Ruinée plus tard par Tamerlan, qui en pilla les palais et massacra la population, on la vit renaître sous les Osmanlis, tant sa position est importante comme centre principal du commerce entre l'Europe et les Indes. Aujourd'hui ses grandes industries sont déchues; elle n'est plus qu'un entrepôt et ne se distingue que par sa superstition et sa perfidie. Elle a beau entasser les riches-

ses dans ses bazars, elles n'y font que passer: Ispahan sait mieux qu'elle aujourd'hui tremper les aciers, Brousse teindre les laines et Constantinople façonner les étoffes; toutes ses gloires se sont éclipsées à la fois; c'est en vain qu'à chaque retour du *Rhamadan*, on voit son enceinte remplie d'un peuple de pèlerins ; ces pèlerins grossiers pour la plupart s'excitent dans leur intolérance au lieu d'acquérir par le contact et le frottement l'esprit d'association et de progrès. Damas a beau être une foire perpétuelle où se rencontrent toutes les nations asiatiques: la mauvaise foi immémoriale de ses indigènes n'en laisse pas moins toute sa force à ce jeu de mots si injurieux pour elle: *Chami, Choumi*, ce qui veut dire: « les habitants de *Cham*, (nom arabe donné à Damas) sont des perfides; » et dans ces derniers temps surtout, ils ont bien justifié cette outrageante épithète. Cette ville étant la première étape des pèlerins qui se rendent à la Mecque, les Turcs lui ont attribué, par cela même, le caractère de Ville sainte, et c'est à cette particularité qu'elle doit de ne pas avoir été occupée par les troupes françaises. Le Gouvernement impérial a voulu, avec sa loyauté ordinaire, éviter tout ce qui aurait pu, en excitant davantage le fanatisme musulman, amener de nouvelles complications.

Puisque je viens d'aborder le terrain de la politique, quelques réflexions sur la situation actuelle de la Syrie et du Liban trouveront peut-être leur place ici.

La question du Liban n'a jamais été résolue d'une façon définitive: des termes moyens, des palliatifs, tels ont été jusqu'ici les remèdes apportés à un mal généralement reconnu.

En 1840, le Pacha d'Egypte, qui avait conquis la Palestine, la Syrie et la Cilicie sur les troupes du Sultan, et dont le pouvoir avait été accepté par la Porte Ottomane et par les Puissances Européennes, dominait ces belles provinces où il était représenté par Ibrahim Pacha, son fils, qui commandait la force armée, et par le Gouverneur Général Shériff Pacha qui avait établi sa résidence à Damas. Ce Gouvernement commettait des fautes sans doute, mais il valait cent fois mieux que celui auquel il avait succédé; et les affreux malheurs qui ont affligé la Syrie et le Liban, depuis sa chûte, ont assez démontré combien avaient raison les hommes d'État français qui voulaient le maintien du Gouvernement de Méhémet Ali Pacha dans l'intérêt même des populations et de la Porte. La France avait prouvé sa perspicacité diplomatique lorsqu'elle conseillait la patience et la soumission aux

Maronites qui s'étaient soulevés contre le Gouvernement d'Egypte. Certains motifs de mécontentement existaient, on ne saurait le contester; des ordres mal interprétés avaient amené un commencement de désarmement des montagnards, et ce désarmement avait provoqué une explosion, encouragée par quelques agents des puissances intéressées à renverser la domination du Pacha d'Egypte en Syrie. L'insurrection des Chrétiens devait bientôt fournir un prétexte à la signature du traité du 15 juillet 1840. Aussi à cette époque, M. Thiers Ministre des Affaires Étrangères en France et M. Cochelet Consul Général à Alexandrie firent-ils entendre les plus sages conseils aux Chrétiens. M. Thiers, traversé dans sa politique par la conduite insensée des Maronites, ne cessa cependant d'intercéder pour eux auprès du Pacha d'Egypte, mais sa voix ne fut point écoutée des catholiques, et les Maronites, chose inconcevable, furent ceux qui accueillirent avec le plus d'empressement l'expéditon Anglo-Turque, qui devait renverser l'autorité egyptienne en Syrie. Ils devaient payer bien cher et bien longtemps ce funeste moment d'égarement.

Quoique les conseils de la France n'eussent pas été écoutés, à peine l'autorité du Sultan

fut-elle rétablie dans le Liban, que le Gouvernement Français y reprit aussitôt son rôle de Protecteur. Il l'a toujours loyalement rempli depuis, malgré les différents Gouvernements qui se sont succédé en France. Ainsi, c'était la France, dont les Maronites avaient méconnu les conseils éclairés, qui les protégeait et les secourait au besoin, suivant de la sorte les traditions séculaires de sa politique, traditions auxquelles l'Empereur Napoléon III s'est encore montré fidèle dans ces derniers temps, quand il a envoyé en Syrie un corps expéditionnaire pour protéger les Chrétiens. Mais tandis que la France suivait sa politique généreuse en se portant au secours des Maronites, qui avaient aidé les Anglo-Turcs à ébranler son influence en Syrie, et à y détruire la domination egyptienne, par une regrettable contradiction de principes politiques, l'Angleterre ne se fesait point scrupule de prêter son appui aux Druzes qui, cependant, étaient restés dévoués jusqu'au bout à la fortune du célèbre Emir Béchir.

On sembla un instant d'acord pour donner aux montagnards un chef unique de la famille Chéab, qui était en possession du pouvoir depuis de longues années; mais cette combinaison échoua parce qu'au fond la France seule la

souhaitait sérieusement, tandis que les autres puissances, y compris la Porte, s'y opposaient. On se décida donc malheureusement pour la séparation du gouvernement des deux races; les Maronites durent être gouvernés par un Maronite, le Druzes par un Druze; cela s'appela le régime des caïmacans. Si les Maronites et les Druzes, en l'absence d'une main ferme pour les contenir, étaient laissés entièrement libres de vider leurs querelles entre eux, ce serait sans doute ouvrir la porte à toutes les horreurs d'une lutte sanglante entre les deux races; mais la partialité des Turcs en faveur des Druzes aggrave malheureusement dans le Liban et presque dans toute la Syrie ce triste état de choses; et lorsque la lutte éclate entre ses habitants, elle dépasse toutes les limites des guerres civiles les plus acharnées, parce que les autorités Ottomanes au lieu d'intervenir loyalement pour la faire cesser, sympathisent plus ou moins ostensiblement avec les Druzes, et que leurs soldats prennent parti pour ces derniers, soit en paralysant les mouvements des Chrétiens, soit en les pillant, soit même en se joignant ouvertement à leurs ennemis. Par une coupable indifférence, que l'on a de la peine à s'expliquer, le Gouvernement Turc n'a jamais

cherché a remédier à ces excès qui pourtant sont de nature à lui porter le plus grand préjudice. Mais, dira-t-on, pourquoi cette partialité des Turcs en faveur des Druzes, pourquoi cette animosité contre les Chrétiens et notamment contre les Maronites? L'explication en est facile, comme le dit fort bien M. Poujade, ex Consul Général de France à Beyrouth, dans son estimable ouvrage sur le Liban et la Syrie. Les Musulmans voient avec un mécontentement prononcé l'intérêt qu'on porte aux Chrétiens en général, et surtout aux Maronites; les évènements qui se sont passés en Orient, depuis quelques années, ont encore contribué à surexciter l'animosité des Musulmans contre les Chrétiens. On se souvient de toutes les discussions qui ont précédé la guerre d'Orient et des opinions exprimées avec tant de vivacité par presque toute la presse européenne. On était d'accord pour arrêter et affaiblir la puissance menaçante de la Russie; mais la question du maintien de l'intégrité de l'empire Ottoman n'était envisagée qu'au point de vue de l'intérêt Européen, qui dominait lui seul toute la situation, et l'on eut le grand tort de ne point s'occuper en même temps sérieusement des Turcs surtout en Syrie. Si l'Occident leur avait

prouvé que non seulement il voulait respecter leur croyance religieuse, mais qu'il désirait aussi leur bien être futur, si l'on avait surtout évité de jeter entre les deux religions, comme une nouvelle pomme de discorde, ce fameux Hatti-Houmayoum, qui sans assurer aucunement les franchises des Chrétiens en Orient n'a servi qu'à aiguiser le fanatisme religieux des Musulmans, on aurait peut-être obtenu, par des sentiments bienveillants exprimés aux populations turques et par un langage énergique tenu au divan, un résultat beaucoup plus satisfaisant, et en même temps, on aurait réussi à atténuer la haine des Turcs contre les Maronites.

Les premiers troubles eurent lieu en Syrie, dans le Liban, dès le mois de mai 1860. Des assassinats isolés, que le Gouvernement Ottoman ne songea nullement à punir, précédèrent, comme au début de toutes les guerres intestines, l'explosion des massacres qui ont fait couler tant de flots de sang. Dès le début, le Gouverneur Général de la Province accusa les Chrétiens d'être les auteurs des premiers meurtres et dénonça à M. Moor, Consul Général d'Angleterre, un prétendu comité de Chrétiens révolutionnaires siégeant à Beyrouth. Cette accusation complètement fausse était portée par

Kourchid Pacha; mais les faits ont assez prouvé que les provocations ne sont jamais venues des chrétiens. Les Maronites sont laborieux, adonnés aux travaux de la terre, paisibles par instinct, et j'ajouterai même, d'un caractère pusillanime, prêt à s'effrayer aisément. De nombreux missionnaires catholiques français ou italiens sont établis au milieu d'eux; ils y ont des colléges et ne leur prêchent que la résignation et la confiance en Dieu. D'ailleurs il est utile d'observer que les assassinats n'eurent jamais lieu que dans les districts mixtes ou les Chefs nommés en arabe *Mokatagis*, sont Druzes. Dans toutes les occasions, les Maronites ont fait la cruelle expérience de la partialité des autorités ottomanes en faveur des Druzes; comment donc auraient-ils osé, quand ils voyaient monter tout autour d'eux le flot de la haine et du fanatisme des Musulmans, provoquer contre eux le déchaînement des plus effroyables passions?

Les massacres ensanglantèrent d'abord Zahlé, petite ville florissante, toute peuplée de chrétiens et située au pied du versant du Liban qui descend dans la plaine de la Bekaa que j'ai déjà nommée. En même temps des scènes de meurtre et de pillage se passaient à Hasbeya et à Racheya, deux districts situés dans l'Anti-Liban

où gouvernent encore héréditairement des Princes de la famille Chéab, restés fidèles à l'islamisme. Comme des loups affamés, les égorgeurs s'abattaient ensuite sur la malheureuse ville de Deïr-el-Kamar où les massacres ont rappelé ceux de Cawnpore, dans l'Inde, avec cette circonstance odieuse qu'ici les chrétiens, après s'être rachetés par une rançon, s'étaient confiés à l'autorité militaire turque qui les a impitoyablement livrés sans défense aux Druzes. Cheick Hamoud-Abou-Nached, déjà impliqué autrefois dans le meurtre d'un prêtre catholique et les cheiks de la famille Amat et cheikh Sayd-Djomblat dirigeaient ces tueries avec une cruauté sans pareille. D'un sommet à l'autre du Liban, les villages s'écroulaient dans les flammes, des torrents de sang coulaient le long des rochers. A Damas devait enfin se dénouer ce drame affreux qui a coûté la vie à environ dix mille chrétiens!

Je suis loin de croire que le Sultan ait pu un seul instant approuver ces abominables scènes de meurtres, de dévastation et de pillage. Les actes de toute sa vie ont assez prouvé que c'est un souverain éclairé, ami du progrès et animé des meilleures intentions envers ses sujets de toutes les croyances; mais sa faiblesse

est généralement reconnue et les principes politiques qu'il professe ne sont malheureusement pas toujours ceux de son conseil qui obéit trop souvent, soit à la fougue des passions religieuses, soit à des circonstances exceptionnelles inhérentes à la situation politique de la Turquie. Une sorte de *Camarilla*, s'est formée à Constantinople: elle compte parmi ses adeptes l'ancien parti Turc, les véritables croyants, qui attribuent aux chrétiens tous les malheurs de la Turquie et voudraient à tout prix s'en débarrasser. A cette camarilla puissante, il faut joindre le cheick-ul-islam, résidant aussi à Stamboul et qui est en quelque sorte, à l'égard du Sultan, ce qu'était autrefois en Espagne, sous Philippe II, le Grand Inquisiteur. Cette autorité religieuse exerce une influence immense sur les masses, et il n'y aurait rien d'impossible à ce que ces deux forces combinées ensemble eussent pu dans un moment donné, agir d'une manière directe sur l'esprit des autorités civiles et militaires, dans un sens non seulement contraire aux ordres que ces autorités pouvaient avoir reçus, mais encore entièrement opposé à l'intérêt vital du Gouvernement. En supposant même que ce dernier fût complice des premiers actes d'agression contre les chré-

tiens, il faudrait même en ce cas admettre toujours qu'il a dû être ensuite débordé et entraîné beaucoup plus loin qu'il ne l'aurait voulu. Mais, pour en revenir à la situation du Liban, et à ce qui se passait à Constantinople, j'ajouterai qu'à mon avis cet état de choses, joint à l'espèce de Protectorat que le Gouvernement Anglais accorde tacitement aux Druzes, non à coup sûr pour les encourager dans leurs haines contre les Maronites, mais dans l'unique but de contrebalancer un peu l'influence française dans le Liban, cet état de choses, dis-je, a pu contribuer aux derniers massacres que l'on déplore aujourd'hui.

Maintenant venons à la répression. Le Sultan ne fut pas plus tôt informé de ce qui s'était passé en Syrie qu'il s'en montra douloureusement affecté et écrivit à l'Empereur des Français pour lui exprimer le chagrin que lui causaient les scènes atroces qui avaient eu lieu; et pourtant il était encore loin d'en connaître toute l'étendue. Fuad Pacha qui occupait à Constantinople la place de Ministre des Affaires Etrangères et qui avait déjà été envoyé à Paris, en 1858, à l'occasion du différend Moldo-Valaque, fut choisi pour rétablir l'ordre en Syrie. Placé à la tête de 18 ou 20 mille

hommes, il commença son rôle de pacificateur; mais, en passant, je citerai un fait qui tend à prouver un vice de l'administration Turque que ce gouvernement devrait avoir à cœur de corriger. Lorsque nous étions à Damas, il y avait vingt-deux mois que les soldats n'avaient reçu leur solde; aussi ces malheureux, qui avaient été forcés par leur dénument de vendre leurs souliers et leurs nouveaux uniformes, pour se procurer les objets les plus indispensables à l'existence, se promenaient dans les rues, en savates et couverts de misérables haillons. Ne faut-il point la foi robuste dans la fatalité qui anime le soldat Turc pour résister à de telles épreuves.

Tandis que Fuad Pacha entrait en Syrie, les représentants des cinq grandes puissances Européennes et l'Ambassadeur de la Porte près la Cour des Tuileries, ratifiaient à Paris, le 5 septembre, la convention qui établissait que douze mille hommes de troupes Européennes, dont six mille appartenant à la France et les autres six mille aux puissances signataires pourraient débarquer en Syrie pour y servir d'auxiliaires à l'armée d'Abdul Medjid. L'Angleterre, la Prusse et la Russie promettaient en outre d'entretenir des forces navales nécessaires pour

concourir au succès de l'entreprise. Par cette même convention, on fixait à six mois la durée du séjour des troupes Européennes en Asie, les Hautes Parties contractantes étant convaincues que ce délai serait suffisant pour atteindre le but de pacification qu'elles avaient en vue.

La France seule envoya son contingent sous la conduite du Général Beaufort d'Hautepoul, qui, ayant accompagné autrefois les troupes d'Ibrahim Pacha en Syrie, avait acquis par ce fait une connaissance pratique de cette partie de l'Asie. Maintenant, si l'on veut examiner, exclusivement sous le point de vue stratégique la présence des troupes Françaises en Syrie, il est clair que ces vaillants soldats, dont la bravoure a maintes fois étonné l'Univers, n'ont pas eu dans le Liban l'occasion d'ajouter de nouveaux lauriers à ceux qu'ils venaient de cueillir à Magenta et à Solferino; mais à ce propos, il est bon de faire observer que la ligne de conduite tracée au Commandant du Corps Expéditionnaire fut précisément ce qui l'empêcha de prendre contre les Druzes les mesures énergiques que, sans aucun doute, il eût adoptés si au lieu d'être forcé de s'en tenir à un programme politique qui le plaçait dans la situation de Commandant d'un corps d'occupation, il eût été

libre de suivre ses propres inspirations. Toutefois on devra toujours reconnaître que la présence du Général de Beaufort avec ses troupes, en Syrie, a rendu un service signalé à la cause de l'humanité, puisque non seulement elle a empêché de nouveaux massacres, qui incontestablement auraient eu lieu, mais elle a mis encore l'Europe et la Porte elle-même, en mesure d'étudier dans une attitude plus calme la meilleure solution possible de cette question si ardue.

Fuad Pacha, quoiqu'à regret, fit d'abord fusiller Ahmed Pacha qui commandait à Damas. Ce dernier subit sa peine avec une fermeté stoïque, dans la cour du sérail de cette même ville qu'il avait ensanglantée. Comme on a pu du reste le juger, il méritait bien cette punition exemplaire. Avec cet officier supérieur furent aussi passés par les armes deux ou trois officiers, d'un grade moins élevé, qui commandaient des troupes Turques soit à Hasbeya, soit à Racheya pendant ces massacres. Quinze cents individus furent envoyés à Constantinople pour y être mis aux galères ou enrégimentés dans l'armée Ottomane. Kourchid Pacha et quelques chefs Druzes furent arrêtés et traduits en jugement; enfin, toujours d'après les ordres du

Commissaire Général on pendit à Damas 150 ou 200 individus pris au hasard dans la canaille de la ville. Mais toutes ces exécutions, sans être suffisantes pour prévenir à tout jamais le retour des boucheries précédentes ne servirent qu'à aigrir les esprits et à augmenter le fanatisme musulman. En attendant, Fuad Pacha, jugeant qu'il avait déjà donné un commencement de satisfaction à l'Europe, établit sa demeure à Beyrouth afin d'entrer en lutte de finesse avec les commissaires des cinq grandes Puissances envoyés en Syrie pour faire une sorte d'enquête sur le passé, le présent et l'avenir de cette malheureuse contrée. Au moment où j'écris ces lignes la commission continue ses travaux, mais je doute fort qu'elle puisse arriver à un résultat satisfaisant, en premier lieu, parce qu'à l'heure qu'il est les esprits se sont démoralisés à un tel point qu'au premier symptôme d'évacuation de la Syrie par les troupes Françaises il est à craindre qu'on ne voie une panique générale s'emparer des Chrétiens, et les Turcs et les Druzes, dans ce cas, pourraient bien en profiter pour les persécuter de nouveau; en second lieu parce qu'il faut reconnaître qu'à la suite de toutes ces terribles secousses plusieurs chrétiens ayant perdu les sentiments

de loyauté et de respect à l'autorité qui forment la base de l'ordre social, il faudrait, pour les contenir dans le devoir, un nouvel Émir Béchir qui eût l'autorité et l'énergie nécessaire pour les maîtriser; en troisième et dernier lieu, parce que je doute fort qu'au point où en est réduit actuellement le Gouvernement Turc il puisse, quand même il en aurait la meilleure volonté du monde, disposer des moyens nécessaires pour rétablir un ordre de choses durable en Syrie et dans le Liban. De nouvelles exécutions auront peut-être encore lieu; elles seront suivies même de fortes impositions sur la propriété Druze; on essayera de nouveau de réunir les deux Caïmacans, le Druze et le Maronite sous l'autorité d'un seul Chef chrétien, comme au temps du Gouvernement Egyptien; enfin on tâchera, en laissant une sorte d'indépendance aux Pachaliks de Sayda et de Damas, de confier ces fonctions importantes à des Turcs intègres et courageux, mais toutes ces mesures ne seront que des palliatifs qui n'assureront, en tous cas, la tranquillité que d'une manière temporaire. Pour arriver à la solution de ce problème d'une manière définitive, il faudrait peut-être couper le mal à sa racine, et l'on n'obtiendra ce résultat qu'en séparant

la Palestine, la Syrie et la Cilicie de l'Empire Ottoman et en plaçant ces belles Provinces sous la dépendance d'un nouveau souverain choisi par les Principales Puissances Européennes, et qui, tout tributaire qu'il serait de la Porte, pourrait du moins, sous la protection momentanée d'un Corps d'occupation Européen, donner à ce pays l'impulsion progressive et l'équitable organisation administrative dont il a un si grand besoin.

Le 5 octobre nous quittâmes Damas à sept heures du matin, ayant de nouveau cinq Bachi-bouzouks pour nous escorter et emmenant à notre suite les chevaux que nous avions achetées; quant au reste de notre caravane, il se composait des mêmes individus que nous avions avec nous lors de notre premier voyage, à l'exception de M. Corbett qui avait quitté Damas quelques jours avant nous. On fit la première étape à Adimas et le second jour on alla coucher dans la plaine de la Bekaa. En traversant la deuxième vallée de l'Anti-Liban, nous fûmes attaqués par une dizaine de Druzes qui firent d'abord feu sur les Bachi-bouzouks qui nous précédaient; ceux-ci ripostèrent aussitôt; le chevalier de Castellengo ayant fait arrêter la caravane nous mîmes pied à terre

et dégainâmes en tenant le sabre d'une main et nos révolvers de l'autre. Pendant ce temps Paul Fabri, notre interprète, envoyait de son côté les deux balles de son fusil dans la direction des Druzes qui avaient sur nous l'avantage d'occuper le haut de la montagne. Bientôt cependant il nous sembla qu'ils se consultaient entre eux; après quoi ils nous envoyèrent une seconde décharge qui par bonheur ne blessa personne des nôtres et ils commencèrent à se replier. Quelques coups de révolvers réunis achevèrent de les décider à lever le pied et ils disparurent en courant derrière les rochers, nous laissant libres de continuer notre chemin. A 5 heures du soir, nous étions au Khan de Merg. A une très-petite distance se trouve, au pied du Liban, le village de *Kabb-Elias* où campait une partie de l'Armée Française, condamnée à la plus malheureuse inaction. Les feux du bivouac qui se détachaient sur le fond noir de la montagne offraient un aspect très-pittoresque que rendait plus imposant encore le silence et l'obscurité profonde qui régnaient partout dans l'immense plaine. Le mot *Kabb-Elias* veut dire en arabe tombeau d'Élie: la légende du pays veut en effet que le Prophète ait été déposé dans ce lieu avant d'être enlevé au ciel par les anges.

Partis de Merg le 7 à quatre heures du matin, nous arrivâmes à Beyrouth à cinq heures du soir et nous allâmes cette fois loger à l'*Hôtel Bellevue*, sur mer.

Deux jours après notre retour, j'allai seul faire une longue promenade à cheval dans les environs de Beyrouth et j'en profitai pour compléter mes recherches sur l'origine et la situation de la ville. L'ancienne Berytus est située à cinq ou six heures au nord de l'ancienne Sidon de laquelle elle fut probablement une colonie. Les Grecs en firent remonter la fondation à Kronos. Pendant les guerres de la Syrie, la ville de Berytus fut détruite par Tryphon, mais au dire de Strabon, les Romains la firent reconstruire par deux légions qu'Agrippa y avait envoyées. Plus tard elle obtint les droits de cité Romaine avec le nom de *Felix Julia*. Dans les premiers siècles du christianisme, il y eut à Beyrouth une école célèbre où l'on enseignait la jurisprudence et les belles lettres; depuis cette époque elle est complètement déchue, et je ne sais trop ce que l'on pourrait y enseigner aujourd'hui. L'emplacement de la ville actuelle est une plaine qui du pied du Liban, fait une pointe d'environ deux lieues en mer. L'angle rentrant qui en résulte au nord, forme

une assez grande rade où débouche la rivière de *Nahr el-Salib*, que l'on nomme plus communément *Nahr Bairouth*. Le fond de la rade est un roc qui coupe les cables des ancres et rend cette station peu sure. Beyrouth a été longtemps l'entrepôt commercial des Maronites et des Druzes: c'est par là qu'ils fesaient sortir leurs soies et leurs cotons destinés presque tous pour le Caire; ils recevaient en retour du riz, du tabac, du café et de l'argent qu'ils échangeaient contre les blés récoltés dans la plaine de la Bekaa et dans l'Hauran. Le dialecte des habitants passe pour être le plus mauvais de tous ceux de la langue arabe; car, à ce que l'on m'a dit, il réunit à lui seul tous les défauts d'élocution dont parlent les grammairiens. Le port de Beyrouth formé comme tous ceux de la côte par une jetée, est comme eux comblé de sables et de ruines. La ville est entourée d'un mur de pierre molle et argileuse que le boulet de canon pénètre sans la briser, ce qui contraria beaucoup les Anglais quand ils attaquèrent Beyrouth. D'ailleurs ce mur et ces vieilles tours sont sans défense. A cet inconvénient s'en joignent deux autres qui condamnent Beyrouth à n'être jamais qu'une très-mauvaise place de guerre: d'une part, elle est dominée

par un cordon de collines qui courent au sud-est; de l'autre, elle manque d'eau à l'intérieur, et les femmes sont obligées de l'aller puiser assez loin à des sources où elle n'est pas des meilleures, ce qui fesait le désespoir du Colonel qui est un grand hydrophile; quant à moi je m'en consolais aisément avec du petit Bordeaux passable à l'hôtel où nous logions.

On trouve hors des murs de l'antique Berytus à l'ouest des futs de colonnes et quelques autres ruines qui indiquent que la ville actuelle a été autrefois beaucoup plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui. La plaine qui en forme le territoire est toute plantée de palmiers et de mûriers blancs. C'est un coup d'œil vraiment agréable, lorsqu'on vient des montagnes, d'apercevoir de leurs sommets ou de leurs pentes le riche tapis de verdure que déploie, au fond lointain de la vallée, cette espèce de forêt d'arbres utiles.

Dans l'été le séjour de Beyrouth est très-incommode à cause de sa chaleur excessive et de son eau tiède, quoiqu'il ne passe pas pour malsain. Toutefois, les fièvres intermittentes s'y manifestent de temps à autre, et pendant que nous y étions elles fesaient bien des victimes dans l'armée française, où elles étaient souvent

accompagnées de la dyssenterie. Il paraît qu'autrefois c'était pis encore, mais que ce qui a contribué à rassainir le climat dans cette localité, fut l'heureuse idée qu'eut l'Émir Fakr-el-Din de planter le bois de sapins qui s'élève à une petite lieue de la ville et au milieu duquel campèrent d'abord les Français, ainsi que je l'ai dit. Les Religieux de *Mar-Hanna*, couvent Grec catholique situé près du village de Bekfaya, à sept heures de distance de Beyrouth en allant vers l'est et où se trouve une imprimerie arabe de livres de dévotion assez importante, ont fait la même observation par rapport à l'influence du boisement des montagnes et ils assurent que, depuis que les sommets se sont couverts de sapins, les eaux de diverses sources sont devenues plus saines et plus abondantes. Au reste je livre l'observation pour ce qu'elle vaut et sans rien garantir.

Beyrouth compte environ 70 mille habitants, en y comprenant les nombreuses villas qui se trouvent *extra muros*. L'intérieur de la ville est sale triste et nauséabond; les rues en sont étroites, tortueuses et mal tenues. On n'y voit qu'une population couverte pour la majeure partie de misérables haillons. Quelques bazars où l'on vend les principaux produits du Le-

vant lui donnent seuls un aspect un peu varié. Depuis quelques années le commerce va très-mal dans ce port de la Syrie: aussi plusieurs maisons Levantines assez importantes ont-elles été forcées de déposer leur bilan; c'est sur tout avec les places de Livourne et de Marseille que Beyrouth fait le plus de commerce.

Le lendemain de ma promenade solitaire, le Comte Bentivoglio nous ayant invités à un dîner officiel nous y allâmes en tenue de rigueur, frac noir et cravate blanche. Les convives étaient au nombre de trente; les commissaires des cinq grandes Puissances s'y trouvaient réunis. M. Béclard représentait la France; Lord Duffrin, l'Angleterre; M. Novickoff, la Russie; M. Weckbacker, l'Autriche; enfin M. Repfus, la Prusse. Plusieurs de ces messieurs étant mariés, leurs femmes les accompagnaient. Je profitai de cette circonstance pour me faire présenter à M.me Béclard, à laquelle j'avais déja parlé à bord du Stamboul, mais sans être connu d'elle; elle me tendit aussitôt la main avec beaucoup d'amabilité et me traita comme une ancienne connaissance. Les autres invités étaient pour la plupart des Européens établis à Beyrouth: je nommerai par exemple, M. et M.me Piciotto, M. Pestalozza, d'origine milanaise mé-

decin de la quarantaine, dont la femme est une jeune et charmante personne que l'on prendrait facilement pour sa fille; le docteur Cossini employé au service Turc avec sa femme, jolie brune Hongroise d'un caractère très-gai et dont les yeux ne manquent pas d'un certain éclat; je citerai encore le Contre-amiral Jehenne qui avait son pavillon à bord du *Donnaverth* et commandait la flotte Française stationnée dans la rade de Beyrouth; enfin MM. Schefer et Lanus qui venaient d'arriver de Damas. La table était ornée avec beaucoup de goût, un vrai parterre de fleurs et de mousse remplaçait avantageusement le classique surtout. Quant au dîner il était très-bon et fut parfaitement servi.

Le jour suivant je me présentai à la demeure de M.me Pestalozza; elle venait de partir avec son mari pour le collége d'Antoura dans le but d'y reconduire ses deux fils, le temps des vacances étant terminé. Je me dirigeai alors chez M.me Béclard, que je trouvai toute seule dans une grande pièce, meublée très-simplement, comme le sont en général toutes les maisons qu'on loue dans le Levant, mais d'où l'on jouissait d'une vue magnifique sur la mer. M.me Béclard est née à Bukarest; son père, M. de

Katargi appartient à une des meilleures familles de la Valachie; sa mère est une Pallavicini, branche collatérale de l'illustre maison Génoise, établie depuis fort longtemps dans les Principautés. La femme du Commissaire Français est une personne qui réunit toutes les qualités physiques et morales que l'on aime à trouver dans la bonne société: sa conversation est naturelle, enjouée et surtout pleine d'esprit; une légère teinte romanesque perce de temps à autre dans ses discours, mais dans une mesure qui ne fait qu'en augmenter le charme, et leur donner un cachet particulier, que ses manières affables pour tout le monde contribuent à rehausser. Sa taille est petite, sa figure rappelle le type créole que dénotent d'ailleurs des traits d'une finesse remarquable relevés par une chevelure d'un noir d'ébène, et qu'ombragent des sourcils très-prononcés de la même nuance. A sa vue, la pensée se reporte involontaire sur quelqu'un des plus gracieux type de George Sand, sur Edmée, par exemple, ou sur Valentine. Nous causâmes longuement poésie et littérature; elle me fit voir son album où se trouvaient quelques jolis vers et plusieurs dessins assez artistement touchés; c'étaient des souvenirs de personnes qu'elle avait

connues; j'y vis entre autres une petite gouache qui représentait un épisode de la campagne de Silistrie dont l'auteur était le Marquis Alfred Seristori de Florence, un de mes bons amis, actuellement officier dans l'armée Sarde, et dont la bravoure sur les champs de bataille lui a déjà valu plus d'une récompense bien méritée. M.me Béclard m'apprit qu'elle avait fait sa connaissance à Bukarest au début de la campagne d'Orient lorsqu'il y fesait partie de l'Etat-Major d'Omer Pacha. Je sollicitai de l'aimable Valaque la permission de la visiter souvent pendant mon séjour à Beyrouth et je me retirai emportant la plus agréable impression de ma visite.

Le soir je dinai avec le Chevalier de Castellengo, à la table d'hôte de l'hôtel. Parmi les convives se trouvait un Irlandais, M. Nugent, avec sa femme et sa fille. Ces dames avaient eu le courage de se rendre, par terre, du Caire à Jérusalem, voyageant pendant dix-neuf jours dans le Désert, sur des chameaux. Depuis cinq mois, cette famille avait parcouru avec la même intrépidité, tous les sites les plus intéressants du Liban et s'y était trouvée dans les moments les plus difficiles. Elle se disposait à retourner en Angleterre. Pendant le repas, je fis aussi

la connaissance d'un capitaine de la marine royale anglaise qui commandait un petit vapeur nommé en Anglais le *Lapwing*, c'est-à-dire le *Vanneau*, destiné à faire partie de l'Escadre britannique dans la Méditerranée. M. Montagu O'Reilly (c'était son nom) est un homme franc et gai qui joint à ces qualités celle d'être un excellent marin. Pendant la campagne d'Orient, il se distingua tout particulièrement à bord du vaisseau anglais la *Retribution* dont plusieurs journaux ont parlé à cette époque à l'occasion d'un brillant fait d'armes. Ayant appris que j'appartenais à l'Armée Sarde, le capitaine O'Reilly me tendit cordialement la main et me demanda de boire à l'Italie et au Roi Victor Emmanuel. J'acceptai de grand cœur ce toast patriotique, et, lorsque tous les convives se furent retirés, je demandai deux bouteilles de champagne que nous vidâmes gaiment, tout en nous entretenant de l'Italie, de la France, du Général Garibaldi et de l'Angleterre, refesant pour ainsi dire, à la façon de l'humoriste et spirituel About, la carte de l'Europe, travail dans lequel le champagne nous fut d'un grand secours, en nous applanissant toutes les difficultés d'exécution. Nous ne nous séparâmes que fort tard, et, en nous quittant, le Com-

mandant O'Reilly me fit promettre d'aller avant mon départ, faire un *luncheon* à son bord.

Le lendemain, invité à dîner chez M. Béclard, je louai une méchante rosse, grâce à laquelle je risquai de me casser le cou plusieurs fois pendant le trajet. Les cinq commissaires, plus le Comte Bentivoglio et M. Schefer se trouvaient à cette réunion, j'y étais par conséquent le seul intrus non initié aux mystères de ces Ambassadeurs au petit-pied, comme le Comte Walewski appelait avec beaucoup de finesse les consuls en Orient. Je fus présenté à Lord Dufferin dont j'avais connu la mère à Londres. Quoique encore fort jeune, il me parut doué d'une très-grande sagacité diplomatique. Après le dîner les cinq commissaires se réunirent dans un espèce d'*aparté* causant sans doute des affaires du moment et des chances plus ou moins favorables qu'ils pouvaient avoir de retrouver le fil d'Ariane, qui sans nul doute leur eût été d'une très-grande utilité pour sortir du labyrinthe des affaires de Syrie. Après un moment d'entretien dont je ne révèlerai pas le secret par l'excellente raison que je n'en pus entendre un seul mot, ces messieurs se décidèrent à lever la séance et à venir rejoindre les dames, c'est-à-dire la maîtresse de la maison et MM.mes No-

vikoff et Weckbacker. La conversation prit alors une tournure générale et se prolongea assez tard.

Notre départ pour Alep étant prochain, j'endossai un matin l'uniforme et me rendis au port où ayant pris une embarcation, en quelques coups d'avirons, j'abordai le *Vanneau.* Je trouvai sur l'échelle le commandant O'Reilly qui, m'ayant vu arriver, me tendit la main pour monter. Il me fit d'abord visiter son bâtiment construit avec cette solidité et ce soin particulier qui sont les caractères distinctifs de tout ce qui vient d'Angleterre. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'en outre le *Vanneau* était tenu avec une propreté extrême. Nous descendîmes ensuite dans la cabine du capitaine où je trouvai, au lieu du *luncheon* qu'il m'avait offert, un très-bon dîner servi à l'anglaise avec force pommes de terre, le tout accompagné d'un excellent porter et de quelques verres d'un vieux sherry qui me réjouirent infiniment. Après avoir porté le dernier *toast* à la gracieuse Reine Victoria et à John Bull, je priai M. O'Reilly de me faire voir ses dessins, car je le savais grand amateur de peinture. En effet il me présenta quelques copies à l'huile des grands maîtres de l'école Italienne, qui sont

dans la galerie Borghese à Rome, et je lui fis mes compliments sur une Cenci, ainsi que sur une paysanne d'Albano, dont le coloris me plut beaucoup; j'examinai encore quelques autres cahiers où le paysage était très-bien dessiné et après avoir fumé un cigare sur le pont, je pris congé de mon aimable amphytrion en lui donnant rendez-vous à Venise.

En rentrant en ville, j'allai au Consulat de France faire une visite au Comte Bentivoglio. Je trouvai l'escalier de ses bureaux, qui sont situés dans Beyrouth même, encombré par une foule de pauvres chrétiens, qui ayant su qu'une forte somme, produit d'une souscription ouverte à Paris en faveur des chrétiens de Syrie, venait d'arriver de France, se pressaient aux abords du Consulat, demandant à grands cris de quoi acheter du pain. La veille encore, la boutique d'un boulanger avait été complètement dévalisée par ces pauvres gens dénués de tout. Le Consul se trouvait en conférence avec un des principaux cheicks du parti musulman; il me pria de l'attendre quelques instants dans son cabinet de travail où Albert vint me tenir compagnie. Albert est un garçon qui inspire, dès qu'on le voit, le plus profond intérêt. Il a neuf ans, une tournure dégagée, et de grands yeux

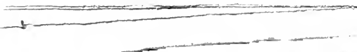
châtains empreints d'un mélange de douceur et de tristesse infinie. Son père était le docteur Nesi de Florence, dont la fortune se réduisait à peu de choses. Il avait perdu sa femme et Albert était son unique enfant. Dans l'espoir d'améliorer sa position financière, il quitta la Toscane pour aller s'établir à Alep, où sachant qu'il trouverait dans M. Bentivoglio, qui y occupait à cette époque la place de Consul de France, un ami sincère et dévoué, il espérait, grâce à sa protection, pouvoir vivre honorablement et préparer un avenir à son jeune enfant. Mais la mort le surprit après une année et demie de séjour dans le Levant. Dès qu'il comprit qu'il n'avait plus que peu d'instants à vivre, il appela à son lit de douleur le Comte Bentivoglio et lui dit: « deux motifs puissants m'avaient décidé à venir à Alep, je savais y trouver un ami et j'espérais y amasser une petite fortune pour mon pauvre Albert. Dieu en a décidé autrement. Je sens que ma fin est proche et ce qui me rend plus douloureux ce dernier moment, c'est d'abandonner ainsi mon enfant. Voulez-vous être dans l'avenir ce que vous avez été sans cesse à mon égard? Dans ce cas promettez-moi de regarder Albert comme votre fils; je vous le confie et je vous connais

assez pour être certain qu'il ne pourrait avoir un meilleur soutien. » Le Comte serra la main du pauvre moribond dont la paupière se voilait d'une grosse larme, et, tandis que celui-ci fesait signe que l'on éloignât Albert pour qu'il ne fût pas témoin de sa mort, le gentilhomme italien jurait au docteur Nesi de veiller sur son fils et de lui servir de père . . . . Quelques instants après Albert était orphelin, et vingt-quatre heures ne s'étaient point écoulées que, dans un petit coin de terre entouré d'un mur, mal recrépi, qui forme à Alep le cimetière des chrétiens, on enterrait le médecin Florentin mort à l'âge de trente-cinq ans. M. Bentivoglio prit chez lui le petit Nesi et, depuis cet instant, il a veillé sans cesse sur cet enfant avec une sollicitude toute paternelle. Dans ces derniers temps, il l'a confié aux pères Jésuites qui ont un collége dans un endroit nommé Gazir et qui se louent beaucoup de la précoce intelligence de leur jeune élève. La première fois que je vis Albert, il vint à moi et me dit tristement en pur dialecte florentin, « tu lo sai, io sono il bambino del povero Nesi, morto in Aleppo ». Je me souvins d'avoir autrefois connu son père chez le chevalier Lamporecchi à Florence, et je le lui dis. Le pauvre enfant parut

dès lors me regarder comme un ancien ami de sa famille et, depuis ce moment, il me témoigna sans cesse une prédilection toute particulière.

Je passai quelques instants avec Albert; il me fit lire une lettre qu'il écrivait à sa grand'mère à Florence pour lui annoncer qu'il allait rentrer au collége; ensuite le Consul vint me demander et je restai encore une bonne heure chez lui causant tantôt de la France tantôt de l'Italie.





CHAPITRE III.

Quivi un giorno sorvenne il vecchio fante
D'Abramo ed alla florida fanciulla
Di Batuele addomandò ristoro
Di fresche linfe: ed ella umilemente
Senza indugio frappor, con ambe mani
Chinogli il vaso e gli diè bere: a tutto
Poscia fornir quel primo atto d'ospizio,
Per gli stanchi cammelli acque copiose
Attinse e ne colmò più d' una fiata
L' umide conche.

T. Mamiani, *I Patriarchi*.

Le 16 octobre à dix heures du soir le chevalier de Castellengo et moi, ayant quatre hommes de notre suite avec nous, (le cinquième était resté à Beyrouth pour soigner les chevaux achetés à Damas,) nous nous rendîmes à bord du *Jourdain* bateau à vapeur de la compagnie des Messageries Impériales qui fait le service

des Dépêches entre Alexandrie et Constantinople en touchant les différentes échelles du Levant. On nous donna une belle cabine très-spacieuse où se trouvaient plusieurs couchettes, en nous assurant que nous y serions seuls. Quelques instants après nous arriva aussi à bord Angelo Peterlini, homme d'une soixantaine d'années, mais encore robuste et allerte. D'origine Italienne, Peterlini est né à Alexandrie d'Egypte. Venu en Syrie lorsqu'Ibrahim Pacha y établit son gouvernement il n'a plus quitté Beyrouth depuis cette époque. Il y remplit maintenant les fonctions de directeur des Omnibus qui font le trajet de la ville aux Pins en attendant qu'ils puissent aller à Damas. C'est ce Peterlini qui assista, dans son dernier moment, le pauvre comte d'Avico envoyé aussi par S. M. en Syrie pour y acheter des chevaux et qui mourut de la petite vérole dans un couvent Grec non loin de Tripoli, pendant l'année 1852. Je ne rapporterai point ici, pour ne pas trop attrister mes lecteurs, ce qu'Angelo m'a raconté au sujet des derniers instants de ce brave officier dont la mort a causé de si vifs regrets chez tous ceux qui l'ont connu; je dirai seulement que ce fut un bonheur pour le comte d'Avico d'avoir auprès de lui, en cette funeste

circonstance, un homme de la trempe de Peterlini, que rien ne pouvait ébranler dans son dévoûment. Comme il était assez au courant du commerce des chevaux et avait parcouru la Syrie dans tous les sens, le chevalier de Castellengo avait obtenu de MM. Pertuis et Piciotto qu'il pût nous accompagner en qualité d'interprête dans notre excursion du côté d'Alep. Profitant de cette circonstance, ces Messieurs l'avaient chargé de leur acheter quelques mulets pour le service de la Société, et à cet effet ils lui avaient permis d'emmener un français qui sortait du train de la Garde Impériale et s'était engagé, à l'expiration de son congé, à servir pendant trois ans la Société des Omnibus comme conducteur des travaux. Louis Cressot (c'est son nom) est un brave militaire qui a fait les dernières campagnes de Crimée, d'Afrique et d'Italie, ce qui lui a valu les trois médailles commémoratives dont il porte les rubans.

A minuit le *Jourdain* quitta Beyrouth, et le matin suivant, lorsque je montai sur le pont, nous étions déjà à l'ancre devant Tripoli.

Cette ville fondée par les Tyriens, les Sydoniens et les Aradiens, possédait du temps des Phéniciens un Sénat qui délibérait sur les affaires les plus importantes du pays; aujourd'hui

elle est tout bonnement la résidence d'un petit Pacha Turc. Tripoli se trouve situé sur la *Kadischa*, ou rivière Sainte, à un petit quart de lieue de son embouchure. Le Mont Liban la domine et l'entoure de ses ramifications à l'est, au sud et au nord-ouest. La ville est séparée de la mer par une petite plaine triangulaire d'une demi-lieue, à la pointe de laquelle est le village où abordent les navires. Les Francs nomment ce village la Marine; il n'y a point de port, mais seulement une rade qui s'étend entre les rivages et les écueils appelés îles des lapins ou des pigeons. Le fond, comme celui de Beyrouth, est formé de roche et les vaisseaux hésitent à s'en approcher dans la crainte de voir les cables coupés. Le commerce de Tripoli est presque exclusivement dans les mains des Français; ils exportent des soies et des éponges que l'on pêche dans la rade; pour une somme très-modique, j'en achetai une magnifique, ayant encore l'écume de mer endurcie à sa base. C'est à l'une des extrémités du Pachalik de Tripoli qu'habitent principalement les chrétiens Maronites dont la France n'a cessé d'être la chaleureuse protectrice ainsi que je l'ai rappelé. Cette partie du Liban se nomme le Kesrouan; j'y reviendrai plus tard.

Le bateau à vapeur reprit à onze heures sa route vers Latakieh. Comme nous voguions très-près de la côte, je pus quelques heures plus tard observer distinctement la petite ville de Tortose, l'ancienne *Ochosias* si connue dans l'histoire des Croisés; et presque en face, l'île de Rouad, autrefois célèbre sous le nom *d'Aradus*. Sur ces rochers où l'on ne voit actuellement qu'une petite ville de 1500 âmes, tout au plus, et où vont faire leurs nids, sur les écueils qui l'entourent, les goélands et les mouettes, florissait jadis une cité très-importante. Les Aradiens dans l'origine avaient leur Roi particulier de même que chacune des autres villes Phéniciennes. Plus tard, suivant l'exemple des Romains, ils se constituèrent en République et parvinrent à un degré d'opulence inouï. D'après ce que Pline rapporte, sur ce rocher d'une lieue de tour, s'élevaient des maisons plus hautes que celles de Rome et ses échancrures formaient autant de havres où allaient s'entasser les galères de Tyr et de Sidon. L'industrie des Aradiens ne suffisait pas à procurer des vaisseaux à tous les riches marchands de la côte Phénicienne. Ils prospérèrent de la sorte pendant cinq ou six siècles, avant que la Providence eût tracé là aussi, comme à Tyr, à Sidon, à

Palmyre et à Babylone, son suprême *Mane Thecel Phares*, du festin de Balthasar.

A bord du *Jourdain* se trouvaient entre autres passagers M. Lanus, qui allait revoir sa famille établie à Latakieh et les vice Consuls de France et d'Angleterre à Alexandrette, MM. Delpèche et Raby. Le premier avait été jusqu'à Jaffa à la rencontre de sa femme qui revenait de Paris, et le second fesait une petite excursion pour se guérir du *spleen* qui le persécutait dans son triste consulat. M. Lanus m'ayant présenté à ces Messieurs, leur causerie me fit paraître moins longues les heures de la navigation.

Vers les cinq heures du soir, nous étions à Latakieh où plusieurs voyageurs se firent débarquer. Cette ville, l'ancienne *Laodicée*, fut la troisième fondée par *Seleucus Nicanor* qui lui donna le nom de sa mère et l'établit à la base d'une pointe qui s'avance assez avant dans la mer, sorte de jetée naturelle qui garantissait le port des tempêtes occidentales; aussi grâce à un môle solidement bâti, une centaine de galères s'abritaient-elles à l'aise le long des quais. Laodicée a eu bien des maîtres depuis l'époque où les Grecs en avaient fait une de leurs plus gracieuses cités; mais ces maîtres divers, loin

de l'embellir et de l'augmenter, ont laissé tomber une à une ces élégantes colonnes corinthiennes, éclatants fleurons de sa couronne murale. Maintenant c'est pis encore; les sables de la Méditerranée encombrent de plus en plus ce port si artistement creusé, le môle en ruine est dévenu un écueil et c'est à peine si un petit bâtiment oserait s'aventurer dans ce bassin rétréci. Latakieh n'a conservé qu'une seule chose de son antique grandeur. C'est la renommée de son vin. Il est encore recherché aujourd'hui, comme il l'était jadis par les gourmets de la Grèce et de Rome. Quand les vignobles de Chypre n'ont pas fourni une récolte assez abondante pour satisfaire à toutes les demandes, ce sont les côteaux de la moderne Latakieh qui comblent le déficit. En outre, et malgré l'indolence mahométane, ce canton n'en est pas moins très-productif en orge, en froment, en coton et surtout en tabac, dont la qualité est d'une supériorité telle qu'on le réserve en partie, pour l'approvisionnement du sérail de Constantinople où il fait souvent les délices de plus d'une jolie Géorgienne à laquelle on pourrait réciter ces charmants vers de M. de Lamartine:

Quand le soir, dans le kiosque à l'ogive grillée
Qui laisse entrer la lune et la brise des mers,
Tu t'assieds sur la natte à Palmyre émaillée,
Où du moka brûlant fument les flots amers;

Quand ta main approchant de tes lèvres mi-closes
Le tuyau de jasmin vêtu d'or effilé,
Ta bouche en aspirant le doux parfum des roses
Fait murmurer l'eau tiède au fond du narguilé;

Quand le nuage ailé qui flotte et te caresse
D'odorantes vapeurs commence à t'enivrer;
Que les songes lointains d'amour et de jeunesse
Nagent pour nous dans l'air que tu fais respirer;

Quand ton bras arrondi comme l'anse de l'urne
Sur le coude appuyé soutient ton front charmant
Et qu'un reflet soudain de ta lampe nocturne
Fait briller ton poignard des feux du diamant,

Il n'est rien dans les sons que la langue murmure,
Rien dans le front rêveur des bardes comme moi,
Rien dans les doux soupirs d'un âme fraîche et pure
Rien d'aussi poétique et d'aussi frais que toi!

La population de Latakieh est comme celle de Tripoli d'environ quatre à cinq mille âmes.

A l'est de cette ville sur le versant de plusieurs hautes montagnes qui forment les districts de *Safita*, *Châra* et *Hossen*, habitent encore de nos jours les Ansariés dont les systèmes religieux, confus et contradictoires, présentent

un sens si obscur. Volney rapporte ainsi l'origine de leur nom.

» L'an des Grecs 1202, c'est-à-dire 891 de
» Jésus-Christ, il y avait dans les environs de
» Koufa, au village de *Nasar* un vieillard que
» ses jeûnes, ses prières assidues et sa pau-
» vreté fesaient passer pour un saint: plusicurs
» gens du peuple s'étant déclarés ses partisans,
» il choisit parmi eux douze sujets pour ré-
» pandre sa doctrine. Mais le commandant du
» lieu, alarmé de ses mouvements, fit saisir le
» vieillard et le fit mettre en prison. Dans
» ce revers, son état toucha une fille esclave
» du geôlier, et elle se proposa de le délivrer.
» Il s'en présenta bientôt une occasion qu'elle
» ne manqua pas de saisir. Un jour que le
» geôlier s'était couché ivre et dormait d'un
» profond sommeil, elle prit tout doucement
» les clefs qu'il tenait sous son oreiller et après
» avoir ouvert la porte au vieillard, elle vint
» les remettre en place, sans que son maître
» s'en aperçût: le lendemain, lorsque le geô-
» lier vint pour visiter son prisonnier, il fut
» d'autant plus étonné de trouver le lieu vide,
» qu'il ne vit aucune trace de violence. Il crut
» alors que le veillard avait été délivré par un

» Ange, et il s'empressa de répandre ce bruit,
» pour éviter les reproches qu'il méritait. De
» son côté, le vieillard raconta la même chose
» à ses disciples, et il se livra plus que ja-
» mais à la prédication de ses idées. Il écrivit
» même un livre au sujet de ses pratiques re-
» ligieuses.

Telles furent les origines de ces Ansariés et l'étymologie de leur nom qui vint, comme on l'a vu, du vieux *Nasar;* souvent aussi on les a appelés les *Nasiréens.* Un auteur du moyen âge, Guillaume de Tyr les a confondus avec les *assassins*, nom que le Croisés avaient donné à des Tribus Arabes qui tuaient à cette époque, en guet apens, pour voler ensuite; mais Volney, tout en relevant cette qualification erronée explique que le mot assassins adopté par le Croisés et importé par la suite en France, vient du mot arabe *hassâsin* qui signifie surprendre pour tuer.

Les Ansariés sont encore de nos jours divisés en plusieurs peuplades ou sectes; on y distingue les *Chamsié* ou adorateurs du soleil; les *Kelbié* ou adorateurs du chien; et les *Quadmousié* qu'on assure avoir pour la femme un culte particulier très-entaché de matérialisme.

Quelques auteurs se sont refusés à y croire; mais leurs dénégations sont complètement démenties par l'histoire de tous les peuples qui prouve que l'esprit humain est capable des écarts les plus extravagants, et même par l'état actuel de plusieurs parties de l'Orient où l'on trouve encore un degré d'ignorance et de crédulité qui admet ce qu'il y a de plus absurde. Les cultes dont je viens de faire mention sont d'autant plus croyables qu'ils paraissent s'être conservés chez les Ansariés par une transmission continue depuis les temps reculés où ils ont pris naissance. Les historiens ont été obligés de reconnaître que parmi ces tribus le christianisme n'a jamais pu malheureusement faire de nombreux prosélytes. Les sectaires du vieillard *Nasar* admettent l'existence d'un Dieu unique et croient comme les chrétiens au dogme de l'incarnation; seulement c'est Ali qui est la personnification de leur Dieu sur la terre; ils nient la mission de Mahomet et rejettent le Coran, ses dogmes et ses préceptes. Quant aux *Quadmousié*, qui sont les moins nombreux, voici, d'après une opinion assez répandue, quelles seraient leurs pratiques religieuses, qu'ils ont soin toutefois de couvrir d'un profond mystère.

Dans un petit temple au milieu d'un bosquet, on expose une jeune vierge aussi légèrement vêtue qu'Ève, lorsqu'elle habitait le Paradis terrestre; là les adorateurs se prosternent autour de la jeune fille, comme les anciens le pratiquaient dans le temple de Vénus, et après qu'ils lui ont adressé de mystérieuses prières, elle est habillée plus chaudement et conduite en triomphe chez le *cheick* qui en dispose à son gré.

D'autres fois ce sont des assemblées nocturnes qui ont lieu, où après quelques lectures on éteint les lumières et les sectaires se mêlent comme les anciens gnostiques.

A ce sujet je citerai ici ce qu'a écrit Hérodote sur certaines institutions et pratiques religieuses des Assyriens et des Babyloniens; peut-être s'expliquera-t-on plus aisément ensuite l'origine du culte des *Quadmousié* qu'eux seuls ont conservé dans toute la Syrie, jusqu'aujourd'hui.

Voici comment s'est exprimé cet auteur :

» Toute femme Assyrienne doit une fois dans
» sa vie s'asseoir dans le temple de Vénus et
» se livrer à un Étranger. Beaucoup de femmes
» riches qui rougissent de se mêler aux au-

» tres, se font conduire au temple dans des » voitures couvertes et suivies d'un nombreux » domestique. Mais voici comme la plupart pro- » cèdent. Elles s'asseyent dans l'enceinte de » Vénus ayant la tête enveloppée d'une corde- » lette en forme de couronne; les unes arrivent, » les autres s'en vont. Entre les rangs com- » pactes des femmes sont pratiqués des passa- » ges que parcourent les étrangers en fesant » leur choix. Aucune femme dès qu'elle est » assise, ne retourne à la maison avant qu'un » de ces étrangers ne lui ait jeté quelque ar- » gent sur les genoux et ne soit entré en rap- » port avec elle en dehors du temple. En je- » tant l'argent l'étranger dit: « J'invoque pour » toi la déesse *Mylitta.* » Les Assyriens donnent » à Vénus le nom de *Mylitta*. Quelque modique » que soit la somme la femme ne peut la re- » fuser: ce serait un sacrilége, car cet argent » est sacré. Elle doit également suivre le pre- » mier qui lui en a jeté et ne peut dédaigner » personne. L'acte accompli, et ayant satisfait » à la déesse, elle se retire dans sa maison et » dès ce moment elle ne recevrait plus les hom- » mages de personne quelques fussent les of- » fres qu'on pourrait lui faire. Les femmes re- » marquables par leur beauté sont bientôt re-

» cherchées, mais celles qui sont disgracieuses
» de corps attendent longtemps avant de pou-
» voir satisfaire à la Loi. Une semblable cou-
» tume existe aussi dans quelques endroits de
» l'île de Chypre ».

Puisque je suis sur ce chapitre je citerai encore un paragraphe du même auteur grec, traduit par Miot, relatif au mariage chez les Babyloniens.

» Dans chaque village toutes les filles nu-
» biles sont rassemblées une fois par an, et
» conduites dans un lieu préparé, ou les hom-
» mes se rangent en foule autour d'elles. Un
» crieur public les met à l'enchère l'une après
» l'autre, en commençant par la plus belle.
» Après que celle-ci est vendue au prix de
» beaucoup d'or, on passe à celle qui s'en ap-
» proche le plus en beauté: et ainsi de suite.
» Ces ventes se font pour le mariage. Tout ce
» qu'il y a dans Babylone d'épouseurs riches,
» enchérissant les uns sur les autres achètent
» d'abord les plus belles, tandis que les gens
» du peuple qui se soucient moins de la beauté
» que de l'argent, acceptent les filles laides.
» Le crieur après avoir vendu les plus belles,

» met à l'enchère les laides, c'est-à-dire qu'il
» commence par adjuger la plus laide à celui
» qui offre de l'épouser pour le moins d'argent.
» Cet argent se prend sur la vente des belles,
» de manière que le prix offert pour celles-ci
» sert à marier les laides et les difformes. Il
» n'est permis à personne de marier sa fille
» selon son choix; de même que nul ne peut
» emmener celle qu'il a achetée sans fournir
» caution. Par cette caution il doit s'engager à
» épouser celle qu'il a choisie, et alors il peut
» l'emmener. Dans le cas où les deux époux
» ne se conviennent pas la Loi ordonne de
» rendre l'argent ».

Hérodote enfin continue encore sur le même ton:

» Les Babyloniens ont aussi une autre coutume
» tout aussi sage: ils portent les malades sur
» la place publique, car ils n'ont pas de mé-
» decins. Les passants s'approchent du ma-
» lade, l'interrogent sur son mal et s'ils ont
» éprouvé soit eux, soit quelqu'un de leur con-
» naissance la même maladie, ils lui indiquent
» le remède qui les a guéris. Il n'est pas per-
» mis de passer près du malade sans lui de-
» mander quel est son mal.

Souvent on dit en riant qu'Hérodote radote, je suis assez porté à le croire surtout dans sa dernière citation car il me parait bien difficile que même chez les Babyloniens on pût avoir une idée aussi excentrique que celle d'exposer sur une place publique un pauvre malade, qui fût pris par hasard d'une rage de dent, pour attendre que les passants vinssent le renseigner sur le remède qui pouvait le guérir.

Mais pour en finir avec les Ansariés, j'ajouterai que, quant aux *Chamsié* et aux *Kelbié*, ils croient comme les anciens Orientaux à l'interprétation des songes et à la métempsycose. Les âmes transmigrent dans le soleil ou la lune, ce qui a fait croire à tort, qu'ils adoraient ces astres, ou bien elles restent sur la terre et passent dans d'autres figures animales. Plus que partout ailleurs en Orient, la femme est nulle dans l'ordre social; et il y a dans les idées des Ansariés des points de doctrine encore peu connus sur les rapports des sexes, par la raison peut-être qu'ils sont très-obscurs en eux-mêmes et très-mal définis; c'est ce qu'on peut dire de leur métaphysique en général. Ils ont, dit-on, quelques rares livres de doctrine: mais ils n'ont pas de livre révélé où se trouve déposé tout ce que l'homme peut connaître de

la science divine. Ce qu'ils prétendent posséder de cette science, ils le conservent par la tradition orale. Leur population est divisée en tribus ou *achirées* qui ont plutôt le caractère de corporations que celui de familles issues d'une même origine, cette population s'élève à 70,000 âmes réparties dans 366 villages. Leurs montagnes sont, en général, mal famées, aussi l'étranger ne se hasarde guère à y pénétrer.

Ayant quitté Latakieh à dix heures du soir, le 18 à sept heures du matin le *Jourdain* relâchait à Alexandrette; nous descendîmes aussitôt à terre le Colonel et moi tandis que M. Rabby en fesait autant de son côté avec un jeune anglais M. Sandwith qui revenait d'Angleterre pour aller reprendre son poste d'attaché au Consulat Britannique à Alep. M. Rabby eut la complaisance de mettre sa maison à notre disposition tout en nous invitant à déjeûner, mais dans le but de n'indisposer personne nous établîmes avec le chevalier de Castellengo qu'il irait demander l'hospitalité à M. Belfante, Délégué Consulaire du Gouvernement Sarde à Alexandrette, tandis que je profiterais de l'obligeance du Vice-Consul Anglais.

Alexandrette que l'on appelle en Arabe *Scan-*

deroun est une très-petite ville ou pour mieux dire un grand village qui compte environ quinze cent habitants; sa rade est assez bien garantie contre les vents du large et son fond sablonneux est apprécié des marins, mais en été le climat d'Alexandrette est des plus malsains à cause des miasmes fiévreux qui s'échappent des marais du voisinage. Depuis quelques années on a pourtant commencé à rassainir un peu cette localité en pratiquant plusieurs canaux pour l'écoulement des eaux. Malgré son assez bonne situation *Scanderoun* n'a donc jamais pu fleurir jusqu'à présent, mais comme son port parait le plus commode et le plus sûr de tout le littoral Syrien, il est probable que le commerce d'Alep finira par y établir exclusivement le transit de ses marchandises destinées à prendre la voie de mer; transit qui par le passé était souvent partagé avec Soueidieh et Latakieh.

Quatre ou cinq maisons bâties à l'européenne, qui ressemblent à de grandes factories, servent à la demeure des différents Vice-Consuls étrangers qui habitent à Alexandrette et qui sont pour la plupart adonnés en même temps au commerce. Je fis un fort bon déjeûner chez M. Rabby; on y servit du homard qu'il venait

de recevoir d'Angleterre dans des boites en ferblanc et qui était conservé d'une manière surprenante. J'allai ensuite visiter M.me Delpèche jeune et jolie blonde d'environ vingt ans, mariée depuis trois ans au Vice-Consul de France; comme j'admirais sa constance de pouvoir habiter sans cesse dans un bauge tel que *Scanderoun*, elle m'apprit qu'en effet elle n'y restait que l'hiver ayant d'ordinaire l'habitude de passer ses étés en France dans le but d'éviter que son enfant prît les fièvres. M'étant ensuite rendu chez M. Belfante j'y trouvai le chevalier de Castellengo qui ayant de son côté déjeûné, s'occupait de combiner avec Angelo les préparatifs de notre caravane pour Alep, je lui annonçai que nous aurions avec nous M. Sandwith qui m'avait témoigné chez M. Rabby le désir d'être notre compagnon de voyage. M. Belfante est un ancien officier d'artillerie de l'armée Sarde, qui vint en Syrie à la suite d'Ibrahim Pacha; ses manières franches et un peu brusques dénotent encore l'ancien militaire, quoique bien des années se soient écoulées depuis qu'il a quitté le service; comme la place de Délégué Consulaire Sarde n'est qu'*ad honorem*, le commerce constitue sa principale ressource, aussi il s'en occupe avec cette ardeur qu'apportent

tous les Européens dans leurs spéculations en Orient; sa femme était une Alépine qui mourut, dans ces derniers temps, des fièvres et de marasme, laissant deux petits garçons et une jeune fille d'une vingtaine d'années très-gentille, qui me fit l'effet d'une rose condamnée à végéter dans un bourbier.

A une heure nous quittâmes Alexandrette et après avoir traversé une chaîne, non interrompue, de montagnes plus ou moins sauvages, où se trouvent quelques pâturages abandonnés aux turkomans, nous arrivâmes à cinq heures de l'après-midi au village de Beïlan. M. Belfante avait eu la complaisance de nous faire accompagner par son *cavass*, qui nous conduisit dans un espèce de Khan dont le propriétaire était en rapports commerciaux avec le délégué Sarde. Nous avions pris à Scanderoun une espèce de gâte-sauce pour faire cuire nos provisions et tandis que le marmiton en question préparait notre dîner, j'en profitai pour aller avec M. Sandwith examiner le pays. Beïlan se trouve placé comme par enchantement à mi-côte d'un mamelon pittoresque, tout entouré de précipices ombreux et de rochers couverts de fougères d'où tombent plusieurs cascades. La salubrité et la fraîcheur de l'air font de ce

joli endroit une retraite charmante. Les habitants de ce village vivent du produit que leur donnent le lait de leurs chèvres et les légumes de leurs potagers. Je dormis tant bien que mal dans le Khan et le 10 nous reprimes de bonne heure notre caravane vers Alep. J'avais un assez bon cheval qui excellait surtout dans les passages difficiles à travers les rochers, aussi le plus souvent je lui abandonnais les brides sur le cou le laissant libre d'aller où sa vieille expérience de ces sortes de chemins le guiderait. Je portais un large bournous blanc et pour me garantir mieux des rayons du soleil j'avais adopté sur ma casquette militaire le *Keffié* oriental sorte de large fichu en soie du Liban, bigarré, aux couleurs voyantes que l'on roule d'une certaine façon autour de le tête: cet accoutrement joint à de grandes bottes à l'écuyère, au sabre qui me pendait au côté et à un fusil Lefaucheux en bandoulière me donnaient l'aspect d'un de ces flibustiers qui l'on rencontre souvent dans les savanes de l'Amérique. Depuis Beïlan notre caravane s'était augmentée de deux autres caravanes qui allaient aussi à Alep, l'une se composait d'une famille protestante anglaise, l'autre de deux femmes d'un Caïmacan Turc qui allaient sous

bonne escorte rejoindre leur mari à Mossul; ces malheureuses voyageaient dans deux espèces de caissons en bois posés sur le bât d'un fort mulet; quatre montants en bois, autour desquels flottaient des morceaux de toile, abritaient ce palanquin de nouveau modèle, que l'on nomme en Arabe *mahara*, pareil au cacolet sur lequel on pose les pauvres blessés en guerre: chaque pas du mulet imprimait aux caissons un mouvement brusque et saccadé qui devait être des plus désagréables aux voyageuses, elles étaient pourtant condamnées à être secouées de la sorte au moins une vingtaine de jours, et je m'étonne même comment elles aient pu arriver à Mossul sans être disloquées, ainsi que cela arriverait infailliblement à certaines charmantes européennes. La femme du *clergyman* voyageait avec ses enfants à dos de mulet. Depuis notre départ d'Alexandrette nous avions continuellement monté. A deux heures au-dessus de Beïlan nous commençâmes à descendre dans la direction d'une large plaine suivant un petit chemin raboteux pratiqué parmi des rochers où se trouvent plantés une infinité de pistachiers et d'arbousiers; ces derniers ont des racines d'un rouge poli qui ressemble à du corail. Cette longue file de mulets et de chevaux se

suivant pas à pas comme si le second eût craint un seul instant de ne pas emboiter exactement le sabot du premier, le tintement des clochettes que plusieurs mulets portaient à leurs caparaçons arabes où des coquillages forment souvent des dessins variés; la voix monotone des *mekari* qui chantaient de temps en temps des versets du Coran ou quelques passages de leurs vieilles légendes, leurs vêtements bizarres avec le turban recouvert du *Keffié*, enfin les *Bachi-bouzouks* qui armés de longues lances ou de vieux fusils persans escortaient les femmes turques, tout cela formait un ensemble qui eût mérité cent fois l'habile pinceau d'un Bozzoli pour être reproduit dans tout son pittoresque orientalisme. En moins de trois heures nous entrâmes dans la grande plaine que l'on nomme des turkomans, nous venions de courir les chances d'être dévalisés par les Kurdes qui habitent en grand nombre ces montagnes et n'y vivent que de rapine, nous allions dans la plaine nous exposer à être assassinés par les turkomans. C'est ainsi qu'en voyageant dans l'intérieur de l'Arabistan on passe sans cesse son temps entre Scylla et Carybde en fait de brigandage. Nous fîmes un petit détour pour éviter un lac, d'une cer-

taine étendue, qui reverse souvent ses eaux dans le fleuve Oronte et à cinq heures nous nous trouvâmes presque au centre de la plaine, où campait une tribu de turkomans, non loin d'un endroit nommé *Hain-el-Beida* où l'on voit encore, sur un monticule peu élevé, les ruines d'un vaste édifice construit d'après les ordres d'Ibraim Pacha qui voulant donner à la plaine une grande impulsion agricole avait décidé d'y établir l'entrepôt général des récoltes, quelques misérables huttes en pierre se groupent ça et là aux alentours des restes du caravansérail. Les chevaux et les mulets étant fatigués, il fallut bon gré mal gré se résigner à passer la nuit dans le voisinage des turkomans. Parmi nos bagages nous avions deux lits pliants et une belle tente turque que nous avions achetée à Beyrouth; nos hommes l'eurent bientôt plantée et assujettie au moyen de plusieurs cordes fixées à des pieux; autour de la tente le Colonel fit placer toutes nos malles et nos selles en guise de chevaux de frise et dans le cercle formé par la tente et par cette espèce de camp retranché s'étendirent sur des couvertures les personnes qui composaient notre suite, le cuisinier nous fit un riz qui, aidé de deux poulets fricotés entre deux pierres, égaya singulièrement nos

estomacs où le vide commençait à se faire sentir d'une manière vraiment navrante. Ayant ensuite monté nos lits sous la tente, nous nous enveloppâmes dans nos manteaux invoquant le dieu du sommeil qui ne tarda point à venir à notre aide. Je ne pus toutefois, comme l'amusant M. Jabot, dormir que d'un œil, constamment réveillé par un vacarme affreux que fesaient les chiens de la Tribu en luttant contre une infinité de chakals et d'hyènes qui essayèrent en vain de pénétrer dans ce centre habité pour y enlever quelque malheureuse brebis. Non loin de l'endroit où nous avions établi notre tente se trouvait celle du cheick de la Tribu recouverte en grosse toile, faite avec des poils de chameaux, comme toutes celles de ces populations nomades de l'Arabie; ce cheick avait dit à Angelo qu'il nous engageait à nous tenir sur nos gardes, car, avait-il ajouté, nous n'avions rien à craindre de sa Tribu, mais il aurait pu se faire que des Kurdes descendissent; il ne pouvait répondre de rien, nous savions à peu près ce que cela voulait dire: si on se décidait à nous voler, on désirait du moins que nous fussions convaincus que c'étaient les Kurdes; aussi, à tout hasard, pour enlever aux uns comme aux autres l'espoir de

nous surprendre endormis, nous établîmes que nos hommes feraient à tour de rôle faction toute la nuit autour du camp, le fusil au bras et prêts à donner l'éveil à la première apparence d'attaque; en dehors de cette mesure de sureté on alluma un lanterne qui répandit une lumière assez vive pour apercevoir ce qui se passait à quelques pas à la ronde. Grâce à ces précautions, personne ne vint nous troubler et tout se passa très-tranquillement. Vers quatre heures du matin je fus tout à coup réveillé par un bruit extraordinaire, dont je ne pouvais me rendre compte; sautaut à bas de mon pliant, je sortis de la tente pour en connaître la cause; c'était tout bonnement une turkomane qui venait de donner le jour à un petit turkoman, dans une cabane voisine et pour fèter la naissance de ce sauvage rejeton mâle, plusieurs femmes réunies autour de l'accouchée, fesaient retentir un cri d'allégresse qui est familier à toutes les classes dans l'Arabistan et qui consiste à pousser de petits cris, du bout des lèvres, tandis qu'on les frappe avec ses doigts. La naissance de ce marmot m'ayant entièrement réveillé, je profitai de la circonstance pour me promener un peu dans l'espèce de large rue que formaient

les tentes de la tribu arrangées symétriquement des deux côtés, toutes recouvertes de la même toile d'une couleur café et maintenues à une certaine hauteur par de gros bâtons établis au centre, tandis qu'elles étaient retenues au sol par de larges pierres auxquelles on avait noué les cordes qui servaient à les tenir en équilibre; une sorte de treillage en cannes garantit un peu de la bise ces tristes habitations et sert en même temps à former des compartiments à l'intérieur. Sur le sol les Arabes jettent des tapis assez épais sur lesquels ils se tiennent accroupis toute la journée pour recevoir les visites, fumer et prendre le café dont ils font un usage immodéré. En dehors de cette dernière habitude, il n'y a pas au monde de peuple plus sobre que toutes ces Orientaux. Du laitage, du pain aplati et des légumes forment leur nourriture journalière, jamais de vin, jamais de liqueurs et bien rarement de la viande; pour qu'ils se décident à en manger il faut une de ces circonstances exceptionnelles telles que le retour du Rhamandan, une noce ou la réception de quelque important personnage.

Les femmes font les gros ouvrages, les hommes ne s'occupent en général que de la vente et de l'achat des bestiaux et de monter à che-

val. Quoique le jour commençât très-faiblement à poindre, je vis dans plusieurs tentes de pauvres turkomanes déjà très-occupées à tisser leurs étoffes en laine et coton sur de gros métiers qui eussent bouleversé l'illustre Jacquart; d'autres partaient avec leurs troupeaux pour la plaine, enfin plusieurs se livraient aux premiers soins du ménage, tout cela donnait de l'animation au spectacle que j'avais sous les yeux et piquait en même temps au dernier degré ma curiosité. Une femme vint à passer qui portait plusieurs pains sortis du four, je lui en demandai un morceau par signe, aussitôt elle m'en donna un tout entier, l'ayant rompu en deux je lui en rendis une moitié, mais elle la jeta aussitôt à un chien qui passait et elle s'éloigna; heureusement le caniche ne partageant point le fanatisme religieux de la turkomane me fit l'honneur d'avaler sa part avec un empressement qui ne laissait rien à désirer.

Nos bagages étant pliés, on vint m'appeler pour prendre une tasse de café, ensuite notre caravane se remit en marche. A partir de ce point la plaine est presque toute en friche et dans beaucoup d'endroits on rencontre d'assez belles prairies où paissent de nombreux troupeaux de moutons, de chèvres et de chamelles; plusieurs

petites rivières très-guéables viennent embellir le paysage où l'œil ne regrette que le manque total d'arbres.

Déjà la veille j'avais cru reconnaître en plusieurs endroits, près du chemin que nous suivions, les traces d'une ancienne voie romaine, à partir d'*Hain-el-Beida* je la retrouvai de nouveau, mais cette fois beaucoup plus visible, le temps et les musulmans bien plus destructeurs encore, l'ayant épargnée davantage. Cette route se termine par une accumulation de chaumes misérables avec des fumiers devant chaque porte, des trouées caverneuses au lieu de rues, et des mares infectes au lieu de places. Non loin de là est une source d'eau minérale qui a très-probablement plusieurs vertus médicinales; l'eau y sort à 35 degrés de chaleur. Du temps d'Ibrahim Pacha on avait élevé en cet endroit un bain Turc qui par la suite est tombé dans un profond abandon comme tout le reste; lorsque nous arrivâmes devant cette fontaine, plusieurs Arabes y fesaient leurs ablutions.

A une heure de l'après-midi nous avions traversé la plaine des Turkomans et nous continuions notre route parmi plusieurs collines rocheuses où le chemin fait d'innombrables dé-

tours; quand nous fûmes sortis de ce mauvais pas, j'aperçus une ravissante petite plaine où l'on cultive le coton; c'était la première fois que je voyais cette plante sur pied, aussi je descendis de cheval pour en cueillir quelques boutons qui ressemblent à de grosses nèfles; les ayant ouvertes, mes mains furent bientôt remplies d'une quantité de coton très-fin. Non loin de là est situé au pied du mont Casius le village de *Tormanin;* j'y achetai une pastèque succulente qui valait tous les melons du monde; en moins d'une heure nous arrivâmes à *Dgat* où nous devions passer la nuit. Une honnête famille Turque nous céda, moyennant un petit pourboire, son logis que nous occupâmes sans façon et elle alla se coucher sur les toits en terrasse, avec l'agrément de pouvoir y suivre à son aise le cours des astres. Entre les deux villages que j'ai nommés, on aperçoit plusieurs vestiges d'anciens couvents Melchites qui remontent à l'époque Bysantine.

Le 20 octobre, étant partis selon notre coutume de très-bonne heure, nous fîmes une légère collation en vue d'Alep dont on distingue la tour qui domine la citadelle, lorsque l'on en est encore à deux heures de distance. Peu après comme nous descendions un petit mamelon

rocheux, nous vîmes arriver vers nous deux beaux chevaux arabes richement harnachés qui étaient tenus en laisse et que suivaient plusieurs personnes, les unes montées sur des ânes, les autres sur des chevaux. C'était une aimable attention du Consul Sarde à Alep, le docteur Tomasini qui envoyait à notre rencontre son chancelier avec deux élégants palefrois afin que nous pussions faire notre entrée dans la ville d'une manière brillante. Ayant enfourché ces nouvelles montures, notre cortége continua son chemin, nous n'étions plus qu'à une demi-heure d'Alep, lorsque nous trouvâmes une centaine de cavaliers Arabes, armés de longues lances, qui à notre approche commencèrent à exécuter la *fantasia* en notre honneur; voici en quoi consistait cet exercice hippico-belliqueux: le chef qui était lui aussi armé d'une longue lance dont la hampe était ornée à l'extrémité de plumes d'autruche, ce qui de loin ressemblait fort à une immense éponge, désignait quelques cavaliers de son escadron arabe; aussitôt ceux-ci sortaient des rangs et il les poursuivait avec sa longue perche de toute la vitesse de son cheval, en essayant de les renverser s'ils ne réussissaient à l'éviter par quelque manœuvre habile; pendant ce temps d'autres cavaliers

simulaient un carrousel, tout en fesant pirouetter leurs chevaux avec beaucoup d'adresse. Les costumes variés de ces Arabes dont plusieurs portaient de larges pantalons blancs avec des bottes rouges, leurs vestes brodées d'or aux longues manches pendantes, leurs coiffures plus ou moins originales, enfin les cris sauvages qu'ils poussaient pour s'exciter, formaient un ensemble varié et plein d'attrait qui reportait involontairement la mémoire au temps d'Ivanhoe ou mieux encore, à l'époque des anciens califes de Bagdad. Après avoir exécuté plusieurs passes, le commandant rangea ses hommes sur une seule ligne de bataille et les tenant étroitement serrés, ils commencèrent à marcher, en nous précédant, dans la direction d'Alep. Cette réception tant soit peu guerrière nous la devions à M. Tomasini, dont la politesse exquise à notre égard ne s'est jamais démentie un seul instant pendant notre séjour dans la capitale de l'Arabistan. J'allais oublier de mentionner encore la musique des cavaliers qui consistait en deux petites timbales pendues à la selle d'un Arabe ayant en main deux morceaux de cuir flexible; il en frappait alternativement les tambours, ce qui rendait un son monotone et fort peu agréable que nous dûmes pourtant

subir de très-près, car le gracieux orphéoniste s'étant placé juste devant le Colonel, nous tombourina sans cesse dans les oreilles, comme certains paillasses des saltimbanques qui vont à la foire de Saint-Germain.

M. Skene Consul d'Angleterre avec lequel le chevalier de Castellengo était déjà en correspondance suivie, le sachant très-amateur de chevaux, vint aussi à notre recontre avec le personnel de son consulat et nous eûmes de la sorte le plaisir de connaître tous ces Messieurs.

Il était une heure lorsque nous mîmes pied à terre dans Alep devant la demeure du docteur Tomasini; car l'ayant trouvé aux portes de la Ville il nous avait engagés à entrer quelques instants chez lui, pour nous reposer, avant d'aller nous installer dans l'appartement qu'à défaut d'hôtel, il avait fait retenir à notre intention. Le consul Sarde nous présenta à M.[me] Tomasini; quoique née à Alep, elle parle très-bien le français et nous accueillit avec beaucoup d'amabilité.

Le Khan où nous logeâmes est situé dans la partie Turque de la ville; nous avions pour voisins le Couvent et le collége des Moines de Terre Sainte, ainsi que la maison d'éducation des religieuses de Saint Joseph. Un grand portail

d'un style arabe construit en pierres noires et blanches, placées par bandes, comme dans la façade de l'église Saint-Laurent à Gênes, orne l'entrée de ce caravansérail que l'on nomme le *Khan Chaff;* une cour assez vaste se trouve à l'intérieur de ce bâtiment, elle est entourée de maisons, qui ayant des appartements à l'étage supérieur, forment au rez-de-chaussée autant de magasins, pour l'entrepôt des marchandises. Ce fut dans une de ces maisons dont la propriétaire est Madame Girardi, veuve d'un négociant Génois, que nous établîmes nos pénates. J'eus une petite chambre où l'on ne jouissait pour tout ameublement que d'un immense divan, mais ayant pu me procurer plusieurs chaises, je mis dessus des planches; le tout recouvert de plaids, pour m'en faire des tables, et mon lit de voyage aidant, je finis par me caser passablement.

Le lendemain. de notre arrivée nous allâmes visiter Ismail Pacha, Gouverneur Civil. Il me fit l'effet d'être un de ces Turcs qui ont le bon esprit de ne point suivre à la lettre le grand précepte de Mahomet concernant la boisson et qui se livrent très-volontiers en cachette à l'usage des liqueurs et du vin; nous le trouvâmes enveloppé dans une large pelisse à cause d'une

légère indisposition. Il nous reçut du reste parfaitement et causa longtemps comme un bon vivant qui tient beaucoup plus à sa conservation qu'à s'aigrir le foie pour le bien être de ses administrés. Le Colonel ayant exprimé au Pacha le désir de voir ses chevaux, il nous les fit aussitôt amener dans la cour du Sérail; mais c'étaient des animaux qui avaient terminé depuis plusieurs années leur adolescence et qui ne pouvaient en aucune manière nous convenir.

Le Pacha me conduit naturellement à faire mention du Pachalik d'Alep et voici géographiquement parlant ce qui en est. Ce Pachalik un des plus importants de l'Arabistan a pour bornes à l'ouest le golfe d'Alexandrette, puis la Méditerranée jusqu'à six lieues au-dessus de Soueidieh, l'ancienne Séleucie; à l'est l'Euphrate depuis Bir jusqu'à Kélat-Djabar, au nord il fait une pointe vers le Taurus, comprend Aintab, pousse jusqu'aux environs de Bazardjik et redescend jusqu'à un endroit nommé Merkès; au sud il entre dans le désert jusqu'aux monts Ilscheron, remonte ensuite jusqu'à Marach, traverse l'Oronte à Djesr-Chughr et de là va en droite ligne à la mer. Venons maintenant à la ville d'Alep qu'en Arabe on appelle *Haleb;* c'est

l'ancienne *Berœa* des Grecs et l'entrepôt actuel du commerce principal entre l'Europe et les Indes, l'une des étapes des grandes caravanes, merveilleusement placée entre Erzeroun et Bagdad, entre Alexandrie et Trébisonde. Alep voit s'arrêter dans ses murs les richesses de presque toute l'Asie, depuis les noix de galle du Kurdistan, jusqu'aux cachemirs de Delhy, depuis les poils de chèvres de l'Anatolie, jusqu'aux aciers d'Ispahan, depuis le café de Moka jusqu'aux riches tapis de Brousse. Située dans une plaine onduleuse et aride, quelques côteaux fertiles se rencontrent pourtant par ci par là, dans les environs, comme des espèces d'oasis perdues dans le désert; là croissent en grand nombre des grenadiers et des pistachiers. Alep possède en outre dans son sein une petite rivière d'eau douce le *Koueïk* qui prend sa source à Aintab; ce fut un cheick Arabe énormément riche qui en mourant légua une partie de son héritage pour faire venir cette rivière dans la ville; aussi, à titre de reconnaissance, on lui donna le nom du testateur. Le *Koueïk* ne tarit jamais, avantage inappréciable en Orient. Des dômes élégants et des minarets élevés tranchent de loin de la façon la plus pittoresque sur la terre rougeâtre qui s'étend au-dessus

des monticules situés à l'entour des jardins fruitiers; aussi, vue à une certaine distance, Alep a le véritable cachet d'une ville Orientale; elle est bâtie en belles pierres de taille. Les rues, si on les compare à celles de Damas, sont assez propres, surtout dans le quartier Chrétien de *Gideide*, ainsi nommé parce qu'en Arabe *gidid* veut dire neuf et que ce quartier est d'une construction récente; plusieurs fontaines répandent dans Alep des eaux claires et y entretiennent une certaine fraîcheur en été; sa population est d'environ 130 mille âmes dont 106 mille turcs, 18 mille chrétiens et 6 mille juifs. Les costumes de ses habitants sont bariolés; les uns brodés d'or, les autres éclatants de couleurs; le tout produisant un effet très-pittoresque. La ville se trouve située à mille huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est la mesure qu'a trouvée autrefois le Colonel Chesney lorsqu'il fut envoyé dans l'Arabistan par ordre du Gouvernement Anglais pour y étudier les moyens d'établir une ligne de communication directe entre l'Europe et l'Inde par la jonction de la Méditerranée au golfe Persique, moyennant un chemin de fer d'Alexandrette à Alep et un cours de navigation à vapeur sur l'Euphrate et le Tigre. Malheureusement cette

gigantesque entreprise, qui tout en assurant une influence commerciale immense à l'Angleterre dans cette partie de l'Asie, aurait aussi donné une nouvelle vie à toutes ces contrées, en est restée à l'état de simple projet, sur lequel j'espère toutefois que la grande nation marchande de l'Univers reviendra un jour.

Au centre d'Alep sur une espèce de mamelon entouré de larges pierres carrées, qui fut bâti exprès et peut avoir environ cent mètres de hauteur, s'élève l'ancienne citadelle, détruite en grande partie, par un tremblement de terre en 1822. Elle fut fondée, à ce que l'on croit, dans le douzième siècle de l'ère chrétienne.

La grande mosquée de la ville était anciennement une église didiée à Saint Zacharie, on rapporte au sujet de sa triste transformation, que le premier *muezzin* chargé de chanter le soir la prière du Coran au sommet du Minaret de la nouvelle mosquée fut trouvé mort le matin suivant au pied de la tour; un second le remplaça, puis un troisième et un quatrième qui subirent le même sort; alors les esprits s'émurent et l'on allait abandonner le minaret homicide lorsqu'un vieux derviche, qui passait dans la contrée pour un Saint, vint tout à coup révéler à l'Iman une conversation qu'il avait

eue avec un soi-disant esprit surnaturel, celui-ci ayant annoncé que pour éloigner le malheur qui pesait sur le minaret il fallait que le crieur chargé de faire la prière pendant la nuit poussât trois fois un hurlement particulier que le derviche imita, et qui ressemble au cri rauque d'un chakal; quelques-uns prétendent que c'est le mot *Sanctus* répété trois fois qui devait d'après sa prédiction faire fuir l'esprit qui avait conjuré la perte du *muezzin*. On ajoute que les conseils du vieux derviche furent fidèlement exécutés et que depuis ce moment on ne trouva plus aucune nouvelle victime au pied du minaret. Je laisse à mon bienveillant lecteur le soin d'en penser ce qu'il voudra, mais j'ajouterai seulement qu'un soir, comme je rentrais sur le coup de minuit accompagné d'un jeune arabe qui parlait un peu l'italien et qui éclairait ma marche à l'aide d'un *fanous* ou lanterne, j'entendis un cri farouche et étrange qui me surprit; en ayant demandé la cause à mon guide, il me raconta la légende que j'ai rapportée textuellement, en m'assurant que l'on entendait toutes les nuits la même chose depuis des siècles et que c'était le *muezzin* au sommet du grand minaret qui poussait ces cris avant de commencer sa prière habituelle. Cette version

me fut du reste pleinement confirmée par M. Tomasini lui-même auquel j'en parlais un jour.

Plusieurs bazars se rencontrent dans la ville d'Alep, beaucoup mieux couverts que ceux de Damas; dans quelques-uns les voûtes y sont même en maçonnerie, ce qui leur donne l'apparence de longues galeries. Les magasins sont bien fournis et l'on y trouve à des prix modérés de riches étoffes et de beaux tapis; c'est surtout vers les onze heures du matin qu'il faut parcourir ces bazars : l'on y jouit alors d'un coup d'œil féerique en voyant toutes ces figures bronzées, tous ces différents types Orientaux, depuis le pauvre chamelier de Mossul ou le muletier d'Adimas, jusqu'au puissant *cheick* du désert ou le riche effendi de Bagdad; leurs costumes variés en analogie avec leur position sociale, aidant à former un contraste que l'on ne peut rencontrer qu'en Asie. Les femmes parcourent aussi les bazars pour y faire leurs emplettes, mais avec leur large manteau en toile blanche qui les recouvre de la tête aux pieds et dont elles ramènent les bords sur le visage de manière à ne laisser que les yeux découverts, il est impossible de distinguer leurs traits, et l'on ne s'en occupe guère. Ce qu'il y a de fort ennuyeux dans tous les

bazars du Levant ce sont les chevaux et autres bêtes de somme, qui ayant la faculté d'y circuler librement, vous bousculent souvent d'une façon très-désagréable, lorsque vous vous y attendez le moins. Un autre inconvénient de ces pays, c'est la monnaie qui n'a pas un taux fixe et dont le change varie à chaque instant selon la situation commerciale de la place; aussi l'on ne sait jamais à quoi s'en tenir et quelle est la somme que l'on dépense réellement; l'habitude de marchander existe partout en Orient et si l'on vous demande vingt, il faut offrir dix sans le moindre scrupule.

Nous étions depuis deux jours à Alep lorsqu'un matin je reçus la visite de M. Sandwith; il était accompagné du fils de M. Skene et du neveu de ce dernier le Baron Oscar Enderstein, dont le père est Chargé d'Affaires de Suède à Athènes, et dont la mère est sœur de M.me Skene. Ces Messieurs venaient me proposer d'aller assister à un mariage turc auquel ils étaient conviés; j'acceptai avec plaisir cette bonne aubaine et nous voilà partis, notre comitive s'étant encore accrue, chemin fesant, de M. Jonas dont je parlerai en temps et lieu, qui venait pour me voir. Il nous fallut marcher longtemps avant d'atteindre le quartier où demeurait le

Turc chez qui se fesait la noce; ene ntrant dans sa demeure, voici d'abord ce qui frappa mon regard. Dans un coin de la cour, sur une espèce de divan en bois, se tenaient accroupis quatre musiciens Arabes, le premier râclait un méchant stradivarius, le second soufflait de toute la force de ses poumons dans une clarinette dont eût rougi l'aveugle du Pont-Neuf à Paris, le troisième, en se dandinant comme un ours qui se sent mal à son aise, fesait aller ses doigts sur un tambour basque, qu'il rapprochait à chaque instant de ses oreilles, comme si l'agréable musique qu'il produisait ne l'eût point étourdi suffisamment; enfin le quatrième promenait ses deux mains sur un instrument appelé *canoun*, dont jouait sans doute la superbe Sémiramis à Babylone, et qui ressemble un peu à ce que les allemands ont baptisé du nom de *tzitar*, seulement c'est moins gracieux; en un mot ce sont des cordes de laiton tendues sur une table harmonique qui a la forme d'une harpe et que l'on tient posée à plat sur ses genoux. Ce dernier instrument était encore ce qu'il y avait de préférable pour le son, mais par malheur il était souvent étouffé par le reste de l'orchestre qui fesait son devoir beaucoup trop en conscience. Ces quatre vir-

tuoses chantaient en même temps qu'ils jouaient; tantôt ils s'envoyaient, comme une balle, des solos à faire frémir dans leurs sépulcres tous les Bellini et les Mozart des temps passés, présents et futurs, et tantôt ils chantaient ensemble des espèces de chœurs qui ressemblaient assez aux lamentations de Jérémie, dont on nous gratifie le Vendredi Saint; ou, si l'on préfère, à une bonne complainte de Geneviève de Brabant, y compris sa chèvre et son tyran. Comme au surplus la musique Arabe est toujours en ton mineur et par ce fait monotone, comme le tic tac d'un moulin, on aura aisément une idée du charme que je devais éprouver en jouissant de tels accords. Ayant demandé à Oscar, qui fesait avec beaucoup d'obligeance l'office d'introducteur des ambassadeurs et d'interprête, ce que chantaient ces braves gens, il m'apprit que c'étaient des louanges aux mariés et des vœux pour leur bonheur. Là, aussi comme partout en Orient, il y avait au centre de la cour une fontaine; autour de cette pièce d'eau je crus voir, au premier instant, quatre grands magots en procelaine de la Chine, mais je reconnus bientôt mon erreur, car c'étaient des garçons de dix à douze ans vêtus, de la tête aux pieds, comme ces mandarins au globule de cristal,

dont on voit les intéressantes effigies sur certains écrans chinois ; ces gamins avaient de longues tuniques, serrées à la taille, en soie bleue brodée d'argent; leurs pieds nus et chaussés seulement de larges babouches pointues en cuir rouge, étaient tatoués de la façon la plus artistique avec du henné, le même travail leur couvrait les mains et les ongles; sur leurs têtes on avait posé des couronnes faites avec des feuilles d'acanthe argentées, une poudre également d'argent était parsemée sur leur chevelure au bout de laquelle pendait une résille très-fine du même métal, enfin tous ces enfants avaient de grands sabres au côté et le kangiar à la ceinture. Je tombais des nues en voyant cette mascarade si grotesque et comme Dante visitant les enfers, je me tournai vers mon Virgile en l'interrogeant du regard. Oscar m'apprit alors que pour rendre la solennité plus imposante, le maître de la maison avait décidé, que ses quatre fils seraient circoncis, en même temps que le mariage de son frère aurait lieu et que les deux cérémoines se feraient presque simultanément à la mosquée.

Une foule d'invités remplissait la maison du Turc, nous étions les seuls en tenue de Mabille et j'avouerai humblement les plus laids, nous

ressemblions à des moineaux dans une cage de colibris, mais nous avions pour nous la suprématie de l'intelligence européenne et cela rehaussait notre valeur personnelle; aussi, traversant bravement la foule qui s'était ouverte pour nous frayer un passage, nous pénétrâmes dans une grande pièce où nous prîmes place sur un large divan en saluant le maître du logis qui se courbait sans cesse devant nous, comme si nous avions été des fétiches; les narguillés arrivèrent précurseurs du café qui nous fut offert, dans des tasses à la Tom Pouce, par le marié qui richement habillé à l'Arabe avait aussi les ongles couverts de henné; il nous fallut ensuite essuyer le baise-main des quatre circoncis et des garçons de noce qui étaient au nombre de six; ces derniers portaient un accoutrement que je ne saurais passer sous silence: une grande cotte de maille en acier, très-fin, leur enveloppait le corps et les bras jusqu'aux coudes; des gantelets dont la partie supérieure était en écailles d'acier damasquiné et l'inférieure en maille, leur couvraient les mains et allaient se terminer en un long brassard très-étroit; de plus ils avaient de larges pantalons bleus à la mamelouk serrés sur des bottines rouges brodées en or, et pour coiffure un casque d'une

forme circassienne avec la mentonnière également en maille de fer et très-pendante: on aurait dit le célèbre Schamyl multiplié par six. Ces guerriers avaient une vingtaine d'années, une tournure svelte et presque *crâne* avec leurs longs cimeterres retenus par un gros cordon en soie rouge et or. Leur office principal est de danser chez les mariés et dans les rues voisines, pendant l'espace de cinq ou six jours, durée ordinaire des réjouissances à l'occasion des mariages; et pendant tout ce temps les parents et amis des époux vont et viennent continuellement pour fumer, prendre le café et manger, ce qui fait que la maison ne désemplit pas un seul instant.

La salle où nous étions était partagée, par une espèce de marche élevée, en deux parties, dont l'une très-grande; l'autre, que l'on ne pouvait apercevoir, était cachée par un rideau retenu au plafond et qui lui donnait l'apparence d'un théâtre de société. Malgré moi je regardai souvent de ce côté cherchant à découvrir quelque trace du sexe féminin que je n'apercevais nulle part et que je supposais peut-être caché derrière la mystérieuse toile. Quoique ce spectacle nouveau pour moi piquât jusqu'à un certain degré ma curiosité, comme j'étais sorti à

jeun, je commençais à éprouver des tiraillements d'estomac si violents, que je me décidai à en faire part à Oscar en le priant d'abréger la séance; « mais nous déjeûnons ici » fut sa réponse; je fis une grimace terrible, car j'avais encore présent le fameux dîner de Sidi-Nourri-Aga à Damas et je crus que nous allions en avoir la seconde édition. Sur ces entrefaites le maître de la maison s'étant approché de M. Skene, lui demanda si nous voulions passer dans la cour, pour assister aux danses. Nous ne demandions pas mieux que de quitter le divan, où nous posions, depuis fort longtemps, comme des modèles dans un atelier de photographie et nous acceptâmes volontiers cette proposition. Les musiciens qui s'étaient reposés reprirent leurs instruments et commencèrent à jouer un air cadencé sur lequel un des garçons de noce entreprit une danse assez singulière en se balançant dans tous les sens, tandis qu'il fesait aller le sabre qu'il tenait à la main, en cadence avec ses jambes, tout en regardant le ciel ou la pointe des ses bottines: on nomme cela *la danse du sabre* et aucune fête ne saurait avoir lieu dans l'Arabistan sans qu'on l'exécute; un des invités s'étant muni d'un sabre en fit autant de son côté; lorsque

ces deux émules du grand Vestris en eurent assez, deux autres individus les remplacèrent et ainsi de suite pendant un certain temps. Tout à coup la musique devint plus brusque et saccadée, c'était le signal du combat. Deux des Schamyl entrèrent alors en lice ayant leurs boucliers de forme japonnaise levés comme les anciens gladiateurs et ils commencèrent à se livrer un véritable assaut en fesant des bonds extraordinaires. Ayant assisté à des combats de taureaux en Espagne et à une boxe dans toutes les règles en Angleterre, j'étais enchanté de voir bien manier le cimiterre en Asie. Malgré toute leur agilité un des antagonistes reçut pourtant sur le bras un bon coup de plat de sabre qui lui fit une longue traînée bleuâtre d'où s'échappèrent quelques goutelettes de sang, mais il n'en continua pas moins le combat comme si rien n'eût été. On passa ensuite à un exercice beaucoup moins favorisée du dieu Mars, mais en revanche beaucoup plus apprécié par Momus; en Arabe cela s'appelle *dabké*, ou la danse des joyeux compagnons. L'infatigable orchestre joua un air qui tenait le milieu entre la *gigue* des marins anglais et la *tumba* des Indiens; sur cette mesure le marié se lança dans une varsovienne d'un nou-

veau genre en appuyant tantôt la pointe, tantôt le talon de ses pieds par terre, un de ses amis vint le rejoindre et se tenant enlacés par les bras, passés autour du cou, ils continuèrent à danser ensemble en fesant exactement le même pas. Je comptai ainsi jusqu'à dix amateurs du *dabké,* qui finirent par former un rond et qui tous étaient enlacés les uns aux autres. Pendant que ces danses avaient lieu, j'avais fini par découvrir plusieurs femmes qui regardaient dans la cour à travers une porte entrebaillée, j'ajouterai même qu'il y en avait de très-jolies qui se montraient comme des éclairs, car aussitôt qu'elles s'apercevaient qu'on les regardait, la maudite porte se refermait. Là se trouvait en effet le harem où trônait la mariée avec ses parentes, ses amies et ses esclaves, mais comme il nous était défendu d'y pénétrer, je vis de la sorte tout ce que l'on pouvait voir d'un mariage turc sauf la mariée qui était précisément ce que j'aurais préféré. A l'étage supérieur se tenaient d'autres femmes cachées derrière d'épais treillages annonçant leur présence par ces cris d'allégresse dont j'avais fait la connaissance chez les Turkomans. J'en étais arrivé à un tel point, que si l'on m'avait présenté un civet de matou,

je crois que je l'aurais dévoré avec extase, aussi ma figure s'épanouit lorsqu'on vint nous dire que le déjeûner était servi, et j'éprouvai la plus agréable des surprises en voyánt dans le grand salon, que la toile mystérieuse avait disparu, pour laisser à découvert une table parfaitement dressée à l'Europénne. Nous étant assis, on nous servit un déjeuner passable, auquel je fis honneur comme s'il fût sorti de la cuisine des Frères Provençaux. Une seule chose manqua, le vin; il parait que, le maître de la maison ayant eu recours au cuisinier de M. Skene pour nous traiter d'une façon convenable, ce dernier oublia, par malheur, le produit de Noé, que nous remplaçâmes, tant bien que mal, par du Raki, sorte de liqueur à l'anisette que l'on trouve partout dans le Levant et que nous mêlâmes avec de l'eau.

Tandis que nous prenions encore une tasse de café avant de nous en aller, les musiciens jouèrent en notre honneur la marseillaise qu'ils chantèrent en même temps; jamais je n'ai ri d'aussi bon cœur. Au reste pour se procurer cette musique la recette est facile, il n'y a qu'à lier fortement huit chats ensemble, par la queue, et à les fouetter pendant une heure; au bout de ce temps on aura un fac-simile de ce que j'entendis.

Le soir j'allai dîner chez le Consul d'Angleterre; le Colonel étant souffrant ne put y venir. Je fus présenté à M.me Skene née Rangaby; sa famille, probablement d'origine Anglaise, est depuis longtemps établie en Grèce; elle me reçut avec beaucoup d'amabilité et je passai une soirée fort agréable.

Le bruit s'étant répandu à Alep que nous y étions dans le but d'acheter des juments et des étalons pour S. M. le Roi, la cour de notre demeure se trouvait constamment encombrée de chevaux; sauf cependant quelques rares exceptions, on nous fesait voir la plus grande partie du temps des poulains encore trop jeunes, ou des chevaux qui auraient parfaitement servi pour une remonte d'officiers, mais qui n'avaient pas assez de distinction pour les harras de S. M. Quelquefois aussi nous parcourions la ville, dans tous les sens et en pure perte, pour voir de méchantes rosses. Je dois en cette occasion rendre un hommage bien mérité au chevalier de Castellengo, dont l'énergie et l'activité est au-dessus de tout ce que l'on peut se figurer, l'ayant vu maintes fois marcher à jeun depuis l'aube jusqu'au coucher du soleil dans l'espoir de trouver un cheval qui pût plaire au Roi, et braver très-souvent bien des dangers

pour réussir le mieux possible dans une mission qui offre beaucoup plus de difficultés qu'on ne saurait le croire.

Un jour que nous déjeûnions chez le docteur Tomasini, qui nous invitait fort souvent à partager ses repas, je fis la connaissance de M. Richard Edwards, issu d'une famille Anglaise établie à Smyrne. Ce jeune homme occupait à Alep la place de Douanier; je mentionnerai à ce propos que dans toute la Syrie les douanes étant accordées par la Porte à une Société composée de riches commerçants d'origine Anglaise et Génoise réunis à Constantinople, cette société a dans les villes principales un représentant qui est chargé de faire pour le mieux ses intérêts et qui a par ce fait la haute direction des douanes dans telle ou telle Province; c'est cette place qu'occupait à Alep M. Edwards. Ayant passé quelques années à Paris, les habitudes de la société française avaient déteint sur lui et il y avait gagné cette verve et cet entrain que l'on ne trouve pas toujours dans le Levant. Esprit tant soit peu mordant et sarcastique, il s'était fait quelques ennemis à Alep parmi certains indigènes qui avaient laissé le bon sens au fond de leurs balles de laine. Au reste M. Edwards se souciait fort peu de ces attaques

à l'eau de mauve et il s'en vengeait en tirant à boulet rouge sur ses adversaires; aussi dans la coterie d'intimes qui se réunissaient le soir chez lui et à laquelle j'assistais fort souvent, nous appelions son salon le club des mauvaises langues; au total le douanier est pourtant un charmant garçon, surtout très-dévoué à ses amis; comme administrateur il a donné plusieurs preuves de talent, entre autres il a obtenu que les paiments pour le compte de la Douane fussent faits à Alep d'après le cours légal de la monnaie, comme elle est reçue par le Gouvernement. Cet arrangement a procuré un bénéfice annuel de quelques millions à la Société, qui pour en témoigner sa satisfaction à son représentant, lui a augmenté de six mille francs ses appointements en les portant à vingt mille francs par an.

Non loin de la maison qu'habitait M. Edwards, située dans un des plus riants faubourgs de la ville, que l'on nomme le *Kettab*, habitait aussi M.me Molinari veuve de l'ancien Consul de Sardaigne, personne très-estimable, dont la fille venait de se marier à un riche négociant de Smyrne et dont le fils est au collége national de Gênes. M. et M.me Tomasini étant très-liés avec M.me Molinari, je les rencontrais souvent chez elle et je trouvais sans cesse

un véritable plaisir dans la conversation spirituelle du Consul Sarde. M. Tomasini est natif de Fano; après avoir étudié la médecine, il quitta, il y a environ vingt-deux ans, l'Italie et alla d'abord en Egypte où il ne s'arrêta que peu de temps; s'étant ensuite transporté à Alep, il y a constamment veçu depuis lors, exerçant avec des résultats très-heureux sa profession. Dans ces derniers temps il a été nommé Consul Sarde *ad honorem*, et il faut avouer que le Gouvernement n'aurait pu faire un meilleur choix, et il serait bien à désirer qu'il eût toujours la main aussi heureuse. Contrairement à ce que pratiquent maints agents consulaires des Puissances Etrangères dans le Levant, qui abusant de leur place, en font pour ainsi dire un trafic de protection mal accordée, ou s'en servent comme de bouclier pour certaines opérations très-tarées, le Consul Sarde jouit d'une réputation sans tache et a su par sa conduite irréprochable gagner l'estime générale à Alep. M. Tomasini a une prédilection marquée pour les souvenirs historiques et pour la numismatique; on voit chez lui de belles armes anciennes et une collection de médailles d'une certaine valeur qui, en remontant aux Phéniciens, se suit jusqu'à l'époque Bizantine. Grâce à son savoir comme médecin et à la fortune que lui

a apportée sa femme, il jouit d'un très-beau revenu et la maison où il habite, qui lui appartient, est tenue avec beaucoup de confortable. Chose étrange, depuis 1839, M. Tomasini n'a plus revu l'Italie; malgré cela il n'en a pas moins conservé un véritable culte pour sa patrie. Professant des principes libéraux, on voyait sa figure s'épanouir et son regard rayonner de joie, toutes les fois que les journaux nous apportaient quelques bonnes nouvelles en faveur de la consolidation de l'unité italienne due aux généreux efforts du Roi. « Dans deux ou trois ans, me dit-il un jour, j'irai retrouver Fano et la maison de mon père, mais je ne veux y aller que lorsque je pourrai y rester toujours, car je le sens, si je revoyais l'Italie, il me serait impossible de la quitter de nouveau. » Je souhaite vivement que le docteur Tomasini, en réalisant ses projets, puisse être appelé un jour à représenter ses concitoyens à la chambre des Députés, et certes ils ne pourront faire un meilleur choix.

Dans le même Khan où nous logions demeurait aussi une famille Sola d'origine vénitienne; elle se composait de M. Antoine Sola adonné au commerce, de sa femme qui ne parlait qu'arabe, d'un grand garçon qui était premier drogman au consulat de France et de deux demoiselles; l'aînée,

M.elle Marie, est une ravissante personne de dix-huit ans qui a de grands yeux fendus en amande et une physonomie très-douce; ayant été élevée chez les sœurs, elle parle assez bien le Français et un peu l'Italien; dans l'intérieur de la maison cette jeune fille s'habillait à l'Européenne, mais lorsqu'elle sortait, le grand manteau blanc l'enveloppait de la tête aux pieds et l'on n'apercevait alors que ses deux beaux yeux qui attiraient à eux l'attention, comme l'aimant attire le fer. J'allais quelquefois fumer un narguillé chez M. Sola où je trouvais une franche hospitalité. Deux mois après que j'eus quitté Alep, M.elle Marie fut fiancée à M. Chatery de Lafosse, Consul de France.

M. Tomasini m'offrit un jour de visiter la citadelle avec lui, j'acceptai volontiers cette proposition: car ayant toujours aimé à étudier l'histoire sur les anciens monuments, j'espérais y trouver quelque précieux vestiges des Sarrasins. Mais, hélas! ce qui vu de dehors présente encore l'aspect d'une forteresse assez imposante, n'est plus à l'intérieur qu'un vaste amas de décombres; une seule trace de l'ancienne architecture arabe, assez bien conservée, se trouve dans le donjon qui est à l'entrée de la citadelle. L'on observe entre autres choses une fenêtre gril-

lée d'un pur style mauresque avec ces beaux *ajulejos*, comme j'en ai tant vu dans l'Alhambra à Grenade; on arrive à ce donjon par une montée assez raide en forme de pont, jeté au-dessus du large fossé qui entoure le mamelon sur lequel est située la citadelle; une grande porte massive en fer, d'un genre très-original, ferme l'entrée du donjon; les deux battants de cette porte sont ornés d'une espèce de fers à cheval qui les recouvrent entièrement, et, dans la partie supérieure, une inscription arabe annonce, de la manière la plus pompeuse, que ce fut un Roi *Dhaher* qui augmenta la citadelle et en fit construire les portes au sixième siècle de l'égyre, c'est-à-dire vers le treizième siècle de l'ère chrétienne. Non loin de cette première entrée l'on voit un ancien canon que l'on croirait avoir servi à la bataille de Crécy, à la manière dont il est fait; il consiste en un immense cylindre de fer, cerclé avec de gros anneaux du même métal, sur lesquels son tracées des inscriptions arabes; la culasse manque à cette pièce d'artillerie et l'on a même de la peine à comprendre comment elle a pu y être adaptée. Nous continuâmes à gravir sous les voûtes sonores d'une galerie souterraine qui conduit à la partie supérieure de la citadelle, en fesant de

nombreux détours. Bientôt une seconde porte exactement pareille à la première s'offrit à nos regards; latéralement à cette entrée, deux sphinx à têtes de lions sortent, à moitié corps, des parois, sans que l'on puisse deviner dans quel but on les a placés en cet endroit. En avançant toujours vers l'intérieur, on me fit remarquer un grand sarcophage en pierre, renfermant les restes d'un saint musulman descendant du prophète; à peu de distance est un cachot dont les parois sont faites de grosses pierres carrées; on nomme ce réduit, qui n'a pas plus d'un mètre de largeur sur deux de hauteur, *la prison du sang;* c'est là, d'après la tradition, que l'on mettait autrefois les condamnés à mort avant de les conduire au supplice. Cette prison qui me rappela le *ponte dei sospiri* à Venise, me parut en effet très-propre à se livrer à de sérieuses méditations. Encore quelques pas et l'on est au centre de la citadelle, où l'on n'aperçoit que des ruines. J'y vis les traces d'une mosquée dont les murs, renversés par le tremblement de terre, ont été en partie déblayés pour faciliter l'accès à une plate forme d'où nous jouîmes d'un magnifique panorama de la ville. Trois canons de douze qui paraissent avoir fêté la naissance du prophète, en suppo-

sant que Berthold Schwartz eût déjà inventé la poudre à cette époque, tant ils sont rouillés et en mauvais état, tournent leurs gueules vers la ville et servent encore actuellement, à ce que l'on nous a dit, pour annoncer les grandes solennités. Nous visitâmes ensuite une petite caserne, de récente construction, établie sur la droite de la plateforme où se trouvaient pour le moment une cinquantaine de soldats Turcs habillés d'une manière très-misérable. Ces troupes ont pour consigne spéciale de garder une poudrière que l'on a eu l'imprudence de placer au centre de la citadelle et qui contient une énorme quantité de quintaux de poudre. Après avoir encore examiné, avec le docteur, quelques anciennes inscriptions que l'on rencontre par ci par là et qui toutes se rapportent au Roi *Dhaher*, après avoir sondé une immense citerne très-profonde, d'où l'on tire l'eau nécessaire aux habitants de ce croulant séjour, nous reprîmes le chemin par où nous étions entrés, et j'emportai avec moi, comme souvenir de cette visite, une flèche que je ramassai dans un coin.

En rentrant en ville, je vis deux Khans très-remarquables par l'architecture de leurs portails, construits de même que le Khan Thaff, en belles pierres noires et blanches. Nous approchions

de la demeure du Consul Sarde, lorsqu'il me montra une maison dont les fenêtres du rez-de-chaussée étaient grillées et aux barreaux desquelles on voyait nouée une masse d'oripeaux de toutes les couleurs et de toutes les dimensions: « ces liasses, me dit-il, sont des *ex-voto* turcs, car cette maison appartient à une famille dont le chef passe de père en fils pour être un *Santon.* » Il paraît qu'en Orient et surtout dans l'Arabistan ces curieux personnages sont assez communs; tant que le père existe, le fils aîné s'occupe de ses affaires, et vit comme un honnête musulman; mais dès que le premier est mort, son digne rejeton commence à battre la campagne, à se donner des airs d'illuminé et à s'exciter graduellement jusqu'à ce qu'il devienne réellement fou. Les Turcs ont une vénération particulière pour ces sortes de Saints et pour tous les membres qui composent leur famille; ils lui apportent souvent comme autrefois à Melchisédech une espèce de dîme prélevée sur les meilleures récoltes en priant le *Santon* d'intercéder pour eux auprès du prophète; et si quelque chose leur arrive d'heureux, c'est alors que les oripeaux pleuvent de tous les côtés à l'entour des barreaux. Comme au bout du compte cette comédie donne à ses

acteurs un très-bon revenu, beaucoup plus sûr qu'une vigne dans la province d'Asti, ils n'ont garde d'y renoncer; au reste cela vaut bien les prêtres grecs schismatiques qui vendent à Jérusalem des billets de paradis, comme on vend sur le boulevards de Paris des stalles d'orchestre pour n'importe quel théâtre. Les anciens augures romains consultaient les entrailles d'un animal avant de prophétiser quelque chose, aujourd'hui les augures modernes examinent l'extérieur de l'homme et jugent parfaitement du rôle qu'ils doivent jouer: tout est de savoir s'y prendre. Mais ce qui en dernier lieu dépasse pourtant les limites de la plaisanterie, ce sont les actes de folie, sans nombre, que l'on permet à ces prétendus saints musulmans; ainsi ils se promènent quelquefois comme des sauvages dans les rues, ils entrent dans les maisons et souvent même dans le bain des femmes, ce qui serait un crime de lèse-majesté pour tout autre individu; lorsque cela leur arrive, les femmes baisent les mains du *Santon* et si par hasard il devient très-familier avec l'une d'elles, ses compagnes envient son sort; bref, on dirait le mormonisme appliqué aux individualités. Un jour en me promenant dans un bazar, je rencontrai un de ces

saints personnages; il n'avait pour tout habillement qu'une méchante chemise très-courte, qui ressemblait à une blouse; deux ou trois individus l'accompagnaient avec les marques du plus profond respect et tout le monde s'inclinait sur son passage; pour ma part je lui tournai le dos et je regardai mon chronomètre de Dent afin de me convaincre que je vivais au dix-neuvième siècle.

Mon séjour à Alep n'ayant aucun but politique et prévoyant qu'il pouvait durer assez longtemps, je fis la connaissance de plusieurs familles dont quelques-unes n'avaient plus que le nom d'Européen, car de fait elles sont presque indigènes par une émigration en Asie qui date de longues années; ainsi je citerai M. Moïse Piciotto, oncle de celui qui est à Beyrouth, dont la maison commerciale est une des plus importantes d'Alep et qui jouit en même temps du titre du consul d'Autriche qu'il avait aussi pour le compte de la Toscane. J'avoue que je trouvai même un peu extraordinaire qu'il continuât à garder sur la porte de sa demeure l'écusson de Lorraine en dépit de la situation actuelle de l'Italie; mais M. Moïse et son fils, un gros joufflu de vingt-deux ans, ont tous les deux la marotte du consulat; aussi les voit-on

constamment habillés du costume de leur sinécure et coiffés d'immenses casquettes autrichiennes dont je suis certain qu'ils se servent en guise de bonnet de nuit. M. Piciotto s'est marié en secondes noces; sa deuxième femme est une très-jolie juive de Damas qui s'habille à la mode arabe et qui porte suspendue à sa ceinture de cachemire, une tabatière fort riche que S. M. l'Empereur d'Autriche a envoyée à M. Moïse en retour de deux chevaux arabes dont il lui a fait hommage; malheureusement la belle juive ne parlant que l'arabe, notre conversation se réduisait à des signes et aurait fait sourire de pitié l'abbé de l'Epée.

J'allais aussi quelquefois chez un autre riche négociant, M. Marcopoli, qui avait chez lu une nièce très-remarquable par les grâces de sa personne et par ses talents; quoique née à Alep et n'ayant jamais quitté cette ville M.elle Zoé parle très-couramment différentes langues, elle dessine avec un certain mérite et touche du piano d'une manière non moins agréable. Comme en dehors de toutes ces qualités physiques et morales la nièce de M. Marcopoli a une dot assez considérable, plusieurs adorateurs s'étaient mis sur les rangs pour obtenir sa main, mais M.elle Zoé ne paraissant pas en-

core très-disposée à faire un choix, ces messieurs en étaient pour leurs frais.

Nous étions depuis une vingtaine de jours à Alep, où nous avions déjà acheté plusieurs chevaux, lorsqu'un matin le chevalier de Castellengo me dit qu'ayant l'intention de pousser une reconnaissance jusqu'à Orfa, où l'on venait de l'assurer qu'il trouverait huit ou dix chevaux remarquables, il désirait que durant cette excursion de sa part, avant de retourner à Beyrouth, je partisse pour cette ville, afin de ne point laisser si longtemps, sous la simple surveillance d'un palafrenier, les chevaux achetés à Damas, et pour ouvrir les dépêches qui pouvaient nous être arrivées de Turin et que nous avions recommandé de garder au consulat. Je devais en même temps voir si on pourrait trouver le nombre d'écuries nécessaires pour y loger tous les chevaux avant de les embarquer pour l'Italie. Comme le service du Roi passait avant tout, je renonçai volontiers au plaisir que j'aurais eu d'accompagner le Colonel à Orfa et nous convînmes qu'il partirait incessamment pour cet endroit, tandis que j'attendrais encore huit jours à Alep pour aller ensuite prendre à Alexandrette le bateau à vapeur direct pour Beyrouth. Le chevalier de

Castellengo eut l'obligeance de m'offrir de mener à ma suite un des palefreniers de S. M., mais ils lui étaient tous trop utiles à Alep et je savais d'avoir avec moi le soldat Cressot, dont Angelo Peterlini n'avait plus besoin, car il n'avait pu trouver les mulets qu'il cherchait; je remerciai donc le Colonel.

En effet, le lendemain, mon compagnon de voyage partit de bonne heure pour Orfa avec Angelo et un certain Mehemet Actar qui s'était engagé à le conduire dans une Tribu où il savait trouver d'excellents chevaux. Je restai par conséquent tout seul, entièrement libre de mon temps et de mes actions. Quoique nous eussions déjà fait quelques excursions dans les environs d'Alep, je n'avais pas encore vu le désert dans toute sa splendeur, aussi il me prit fantaisie d'utiliser mes loisirs en y fesant une course; je proposai donc cette partie à un jeune Alépin, très-bon garçon, qui l'accepta avec plaisir. Accompagnés de deux Arabes, nous partîmes par une belle matinée d'automne pour Tédif, misérable petit village à sept heures de distance d'Alep, situé pour ainsi dire sur la lisière du Désert, nous passâmes le reste de la journée et la nuit tant bien que mal dans une espèce de Khan et le matin suivant étant montés à che-

val de très-bonne heure, nous entrâmes dans le désert; nous galopâmes environ trois heures, sans nous arrêter, en avançant toujours dans la direction du soleil qui se levait tout doucement devant nous; enfin nous atteignîmes les tentes d'une Tribu. Là nous mîmes pied à terre et nous demandâmes l'hospitalité au cheick qui nous répondit que nous étions les bien venus chez lui. En effet comme témoignage de cette bienvenue, une femme voilée s'empressa de verser devant nous une grande jatte pleine de lait et on égorgea quelques instants aprés une petite brebis dont on laissa couler le sang sous nos yeux: chez les Arabes c'est ainsi qu'on honore ses hôtes. Au lieu de jeter des fleurs sur votre passage, comme le pratiquent certaines fois les Européens, dans des circonstances extraordinaires, les peuples du désert répandent du lait ou du café et ils égorgent une ou plusieurs brebis, quelquefois même de jeunes chameaux selon que les cheiks veulent donner plus d'importance à leurs réceptions. Il est encore chez les Arabes un autre usage passablement curieux, qui consiste à regarder comme sacré et à défendre au péril de leur vie tout individu, fût-ce même un ennemi, qui aura réussi à toucher une tente ou à cracher dedans. Nous avions

apporté avec nous, tout exprès, du café d'excellente qualité, j'en fis cadeau au cheick qui s'en montra très-satisfait et mon compagnon lui ayant dit que j'étais anglais, cela acheva de le gagner entièrement; car, je ne sais au juste pour quelle raison, mais cela est certain, les Arabes du désert ont une prédilection toute particulière pour la nation anglaise. Je suppose qu'on peut l'attribuer en partie au commerce de l'Inde qui fait que les Anglais sont, de tous les peuples Européens, celui avec lequel ces tribus se trouvent le plus souvent en contact.

Après avoir passé quelque temps sous la tente du cheick, qui nous fit prendre je ne sais combien de tasses de café et manger un détestable morceau de la pauvre brebis égorgée, que l'on avait fait cuire sur de la braise obtenue pas le système de la fiente de chameau séchée et brûlée ensuite, j'exprimai au jeune Alépin mon vif désir d'aller jusqu'à l'Euphrate, qui se trouvait à deux heures de distance. Le cheick nous ayant donné un guide, nous partîmes dans la direction de ce fleuve, fesant aller nos montures grand train. Le sol du désert est uni comme un parquet; une petite herbe très-fine, ressemblant, pour ainsi dire, à cette mousse qui couvre les pierres de nos montagnes des

Alpes et qui prend en automne la teinte grisâtre du lichen, le tapisse entièrement en lui donnant cette élasticité que l'on juge excellente pour entraîner les chevaux: aussi je crois que c'est à cet avantage joint à celui de l'air qui y est toujours très-oxigéné, que l'on doit principalement la souplesse et la force musculaire vraiment extraordinaires qui se développent dans les chevaux élevés dans le désert même, et qu'ils perdent toujours un peu lorsqu'on les conduit encore tout jeunes dans les villes. Pour se former une juste idée du désert il faut y avoir été; cette plaine immense sans bornes, que l'on peut comparer à la mer Baltique, lorsque les glaces chariées par le vent d'Archangel l'ont prise entièrement, cette solitude effrayante qui peut inspirer à l'homme des idées de funeste athéisme, ou bien encore le transporter plus aisément dans les régions d'un mysticisme outré, m'apparut comme une barrière entre le ciel et la terre, et je me crus un instant arrivé au moment solennel prédit par les Saints Prophètes, où pour annoncer la fin du monde surgira dans un coin désolé de la terre l'ange de Dieu, dont la trompette terrible nous sommera de paraître devant le juge Éternel.

Je fus tiré de mes sérieuses méditations par

la voix du jeune Alépin qui me demandait en souriant si je voulais essayer de traverser, avec des outres, l'Euphrate sur les bords duquel nous étions. Comme je n'avais nul besoin de passer ce fleuve, je refusai l'essai en question et je me contentai de regarder les deux Arabes qui nous avaient suivis et qui se livraient à cet exercice. On noue ensemble quatre ou cinq outres de manière à en former une espèce de petit bateau sur lequel on s'assied et avec une pelle en bois on se dirige de son mieux jusqu'à ce que le courant vous ait conduit à l'autre rive; lorsqu'il s'agit d'un étranger inexpérimenté, ce sont des Arabes qui font l'office de rame en poussant à la nage les outres; au reste cette manière de naviguer laisse beaucoup à désirer du côté de l'agrément, car on a fort souvent les jambes dans l'eau; quelquefois même, il arrive qu'elles s'engagent entre les outres et alors on prend un bain du genre de ceux dont on se sert pour certain traitements hydropathiques. De Mossul à Bagdad on descend la plupart du temps le Tygre sur ces outres, ce moyen de transport étant beaucoup plus expéditif que d'aller par terre, mais dans ce cas on lie ensemble jusqu'à cinquante et soixante outres que l'on recouvre avec des planches et cela finit par of-

frir un radeau passable; voilà du moins ce que m'a raconté M.me Tomasini qui fit autrefois ce voyage avec son premier mari, chancelier au consulat de France à Bagdad.

Après avoir passé quelques moments sur les bords de l'Euphrate, nous reprîmes notre course vers la Tribu, où nous arrivâmes juste au coucher du soleil. A force de courir dans le désert j'avais entièrement perdu mon horizon, et sans mes guides certe je n'aurais jamais pu réussir à m'orienter. Le cheick fesait sa prière lorsque nous rejoignîmes sa tente; j'en profitai pour faire un petit tour et là je remarquai aussi le même arrangement symétrique des tentes que j'avais déjà observé chez les Turkomans et qui forme une grande rue au milieu avec des ruelles latérales. Je jouis en cette occasion d'un spectacle tel, qu'il faudrait avoir la plume d'un Bernardin de Saint-Pierre ou d'un Lamartine pour le décrire dans toute sa sublime poésie. Des troupeaux nombreux venaient se grouper à l'entour des tentes, conduit par de jeunes pâtres au type oriental, avec cette figure mâle et décidée, que les peintres ont donnée au jeune Moïse prenant la défense des vierges du pays de Madian; des jeunes filles vêtues encore comme Rachel, fesant boire le vieux serviteur Eliézer,

arrivaient, portant sur leurs têtes ces grandes amphores en terre, dont on se sert partout dans le Levant; enfin de vieux arabes, accroupis sur le seuil de leurs tentes, avec leurs longues barbes grises, leurs yeux perçants et leurs costumes asiatiques, pareils à celui du patriarche Abraham, déroulaient à mes yeux une des pages les plus émouvantes de la vie de nos premiers pères. La Bible toute entière était là et je contemplais, avec une sainte vénération, ces heureux temps que l'ancien Testament nous a si fidèlement dépeints dans son langage mystique.

Les arabes ont la coutume d'entraver leurs chevaux, ce qui les dispense le plus souvent de les attacher par le moyen d'un licou. Sauf celui du cheick qui était remarquable, mais qu'il n'aurait, à ce qu'il me dit, cédé à aucun prix, les autres chevaux que je vis dans cette tribu étaient de taille trop petite pour les haras du Roi et parmi ceux-ci il y en avait de très-ordinaires, du moins à en juger seulement par l'apparence, mais dont le mérite était pourtant toujours de dilater les narines avec une force extraordinaire et de porter la queue très-haute.

Me trouvant en plein *turf* oriental je mentionnerai ici quelques particularités concernant ce

superbe animal que l'on ne saurait assez apprécier.

Les soixante-dix races de chevaux que l'on trouve aujourd'hui disséminées dans l'Asie et dont plusieurs portent le nom des tribus auxquelles elles appartiennent, ont eu dès le commencement, pour origine généalogique, cinq premières races distinctes qui sont connues sous les noms de *Kehaïlan*, *Abeyan*, *Seglawi*, *Hamdani* et *Hadban*, chacune de ces cinq tiges s'étant ensuite subdivisée en autant de différentes branches dont la valeur diffère essentiellement entre elles au dire des connaisseurs.

Les arabes font remonter ces cinq premières races à cinq juments célèbres dont elles portent le nom, et racontent une anecdote à propos de chacune.

Le prophète Mahomet, disent-ils, fuyant un jour devant ses ennemis, arriva près d'un petit camp d'Arabes où son cheval tomba mort de fatigue. Il prit alors une jument grise que tenait une vieille femme, se jeta dessus et partit au galop ; la vitesse de sa nouvelle monture le sauva, car il ne tarda pas à distancer ses ennemis. En arrivant chez lui, pour témoigner sa reconnaissance à la jument qui l'avait sauvé, le prophète lui fit teindre les yeux avec du

kohl, qui est une teinture bleue, faite de pourdre d'antimoine, dont se servent souvent les femmes arabes pour se teindre les yeux et les lèvres, et il l'appela *Kehaïlet-el-Adjuz* ou la tatouée de la vieille. De cette jument vient la race des *Kehaïlans*.

Le nom d'*Abeyan* vient *d'abay*, grand manteau en laine rayée que portent les bédouins. Un des traits caractéristiques de cette race est de porter la queue-très haute en courant. Il est dit à ce propos qu'un arabe fuyant une fois devant ses ennemis trouva que le vent en s'engouffrant dans son *abay* empêchait sa course et que l'ennemi gagnait sur lui. Il jeta alors son manteau de dessus ses épaules et continua sa route; en arrivant à sa tente il s'aperçut que l'*abay* s'était accroché à la queue de sa jument qu'il nomma pour cela *Abayan*.

L'origine de la race *Seglawi* est ainsi rapportée: il y avait autrefois dans une famille nommée *Seglawi* deux frères, dont l'un s'appelait Jedre et le second Obeïr. Le premier était possesseur d'une très-belle jument; un jour en se levant, Jedre trouva que sa jument s'était échappée pendant la nuit et avait été couverte par un cheval qui n'était pas de première race; il saisit aussitôt sa lance et voulut la tuer. A

force de prières son frère Obeïr réussit à le persuader de n'en rien faire, mais de la lui donner à condition que ses poulains ne porteraient plus son nom. Les descendants de cette jument eurent alors le nom de *Seglawi Obeïran* et sont considérés par les arabes comme bien inférieurs à ceux nommés *Seglawi Jedran* descendus de la même jument avant qu'elle fût déshonorée.

La race *Hamdani* vient d'une jument baie possédée par un bédouin qui s'appelait *Hamdo* et qui se trouvant engagé dans une bataille contre les croisés, sous les murs d'Antioche, dut à la vitesse de sa jument de ne point être fait prisonnier; la branche *Hamdani Simri* est considérée comme étant plus fine que toutes les autres subdivisions.

Enfin de la race primitive *Hadban* provient celle très-estimée des *Maneghi* dont le caractère distinctif est d'avoir le museau très-petit et effilé. Les arabes disent qu'un *Maneghi* doit pouvoir boire dans une tasse. Au reste ils ont de même une quantité d'autres superstitions à l'égard de la distinction de leurs chevaux; ainsi selon eux un cheval de pure race doit boire dans un bassin placé par terre sans plier le genou droit; si cela lui arrive, il perd beaucup de sa réputation; trois fois la longueur de la jambe

d'un cheval depuis la couronne de son paturon jusqu'à son genou doit former sa hauteur en le mesurant du sabot au garot. En somme je n'en finirais plus si je voulais énumérer tous les indices auxquels les arabes attachent la plus grande importance pour reconnaître si un cheval est de la vraie race; pour eux leur première qualité est la vitesse; j'ai souvent vu des chevaux dont on ne donnerait pas deux cents francs en France ou en Italie, n'ayant aucune distinction apparente et qui néanmoins étaient très-estimés par les Orientaux pour leur agilité; c'est aussi pour cette raison que la mission d'acheter des chevaux arabes est doublement difficile, car en Europe ce que l'on recherche avant tout, c'est l'apparence; or il faut observer qu'il est bien rare que l'on puisse réellement se procurer un bon cheval en Asie par le système du maquignonnage ou en voulant l'acheter directement à son propriétaire; en agissant de la sorte on trouve comme partout en Europe, dans les villes surtout, des spéculateurs qui sont enchantés de vous vendre tel ou tel cheval pour un bon prix, soit qu'ils l'aient eu d'une jument distinguée, soit qu'ils l'aient acheté encore poulain dans le désert; on a quelquefois de la sorte de très-beaux

chevaux que l'on admirera beaucoup en Europe, mais qui au fond ne sont la plupart du temps que des *baragi*, nom que les arabes donnent aux chevaux qui n'ont pas une race pure et dont ils ne voudraient pas pour deux sous. Si l'on veut acheter les vrais chevaux du désert, il faut avant tout avoir beaucoup de temps à soi, être disposé à payer des sommes très-fortes et à faire des cadeaux sans nombre, tels que des chameaux et des vêtements brodés, enfin il faut autant que possible se mettre dans la position d'obtenir un avantage ou une protection désirée pour l'arabe que l'on veut séduire: en agissant de la sorte et en sachant s'y prendre, on peut alors avoir plusieurs chances favorables pour acheter des chevaux exceptionnels. Une autre remarque assez curieuse que j'ai faite, dans ces sortes de contrats, c'est qu'en général le véritable arabe pur sang ne vous demandera jamais le prix de son cheval; il faut donc offrir jusqu'à ce que l'on soit arrivé, à force de monter, au prix qu'il en veut, et là est encore une nouvelle difficulté: car si vous vous tenez trop bas dans la première offre, il se fâchera et non seulement vous n'obtiendrez plus rien, mais vous risquerez encore de vous faire maltraiter.

Chez les arabes le poulain prend toujours la race de sa mère. Ils ont le plus grand soin de faire couvrir leurs juments par des étalons de première race. Dans leurs guerres ils montent toujours des juments et n'ont d'ordinaire qu'un seul cheval qui sert d'étalon. Des étrangers ont essayé de croiser les races arabes avec les européennes et l'on a obtenu d'excellents résultats par le croisement des juments arabes distinguées avec de beaux étalons anglais, tandis qu'en sens inverse, les produits ont été loin de réunir les mêmes avantages.

Nous passâmes la nuit assez bien sous la tente du cheick, qui nous apprit qu'il allait partir le lendemain pour l'intérieur du désert; à mesure que l'hiver avance, ces tribus nomades ont l'habitude de se retirer vers le midi où la pâture est plus abondante, et au printemps elles reviennent de nouveau au nord, vivant de la sorte, comme de véritables bohémiens, du commerce de leurs bestiaux et des étoffes que les femmes tissent avec une grande facilité. Souvent ces tribus se font la guerre entre elles et leurs victoires sont marquées principalement par le nombre de chevaux qu'elles peuvent se prendre réciproquement avec un large butin; elles évitent autant que possible de s'entretuer, car le

prix du sang se paye pour plusieurs générations et lorsqu'on fait la paix, les morts coûtent d'énormes sacrifices aux vaincus. Le désert venait d'être le théâtre d'un de ces épisodes guerriers; la tribu des Shamars avait fait la guerre à celle des Djeddans et la première, aidée par le Pacha d'Orfa qui la protégeait, avait vaincu la seconde; toutefois la paix était déjà conclue lorsque j'arrivai à Alep. La Tribu chez laquelle je me trouvais appartenait à celle des Djeddans et elle s'était séparée du reste de la troupe, à la suite de cette guerre pour s'allier aux Mervalis et aux Sebahs.

Partis, mon compagnon et moi, à six heures du matin, de chez le cheick, nous étions, le soir à cinq heures, de retour à Alep, enchantés de notre petite excursion, qui n'avait duré que trois jours, et de tout ce que nous avions vu.

Je suis marié et j'ai bientôt passé l'âge, hélas! où l'on peut encore espérer de faire des conquêtes; toutefois j'avouerai que je n'étais pas sans une légère appréhension, au sujet d'une singulière *endémie*, qui régne à Alep. Quoique l'air y soit très-sec et très-vif, salubre même, pour quiconque n'a pas la poitrine affectée, cependant la ville et son territoire sont sujets à une espèce de dartre qui est généralement

désignée sous le nom de *bouton d'Alep;* c'est en effet un bouton qui d'abord inflammatoire devient ensuite un ulcère de la largeur d'une pièce de cinq francs; on le divise en deux espèce, le *mâle* et le *femelle;* le premier s'agrandit peu à peu et lorsqu'on en est guéri il laisse une profonde cicatrice qui défigure souvent les personnes qui en ont souffert; le *bouton femelle* au contraire consiste en une série de petits boutons qui s'enflamment comme le mâle, mais en laissant des traces bien moins profondes; dans les deux cas le bouton ne dure jamais moins d'une année. Tous les remèdes que l'on a essayés jusqu'à ce jour n'ont pu le guérir et l'on a même observé que le meilleur est de n'en point employer et de lui laisser suivre son cours naturel: alors la cicatrice est moins apparente. Il est bien rare de voir un Alépin qui n'en soit marqué. Sa place ordinaire, pour les indigènes surtout, est au visage. Les étrangers en souffrent plus souvent dans d'autres parties du corps, telles que les bras ou les jambes. Quelques médecins prétendent qu'il faut au moins demeurer à Alep trois mois pour prendre le bouton, mais il est certain que des individus l'ont eu après une semaine de séjour, ainsi l'on ne peut en déduire rien de positif; ce qu'il

y a aussi de particulier dans ce bouton, c'est que l'on n'est jamais certain de l'avoir évité, car on a vu des personnes en être atteintes plusieurs années après avoir quitté Alep; avec tout cela je crois pourtant que lorsqu'on a passé cinq ou six mois sans l'avoir, en peut commencer à ne plus s'en occuper. Le docteur Tomasini est au nombre des privilégiés qui n'en ont point souffert et j'espère pour ma part pouvoir aussi me conter dans ce nombre. On ne connaît aucune cause à ce mal qui n'est nullement contagieux. La supposition la plus accréditée est qu'il vient de la qualité des eaux, et ce qui sert à y donner une certaine créance c'est que l'on retrouve le bouton d'Alep à Diarbekir et à Bagdad, où le sol et les eaux ont les mêmes apparences.

Après la description que j'ai donnée d'un mariage Turc, peut-être lira-t-on avec quelque intérêt, les détails d'un mariage maronite auquel j'assistai également, peu de jours avant mon départ d'Alep.

Le premier commis de la maison de commerce de MM. Antoine Sola et Marcopoli, un indigène maronite du nom d'Arsan, mariait un de ses fils, et M. Sola m'offrit d'assister à l'entrée solennelle de la mariée chez son époux;

le mariage religieux avait eu lieu quelques jours auparavant avec les simples témoins nécessaires, d'après une ancienne coutume qui établit que les époux doivent encore rester séparés quatre ou cinq jours après cette première cérémonie. Le marié habitait une fort jolie maison arabe située dans le quartier de *gideide*, et dont M. Sola est le propriétaire. Sitôt que je fus entré avec ce dernier dans la cour, une petite vieille assise dans un coin, après nous avoir montré, en souriant, deux longues dents, qui se disputaient à qui tomberait la première, commença à chanter en notre honneur d'une voix de fausset, une chansonnette arabe, dont le sens était à peu près celui-ci:

» Ils viennent les amis
» Ils arrivent de Bagdad;
» Ah quel bonheur! ah quel bonheur!
» Quelle est belle la jeune épouse!

On nous introduisit alors dans un petit salon où nous fûmes reçus par le père du marié et par ce dernier lui-même, nommé Riscalla, joli garçon d'une trentaine d'années à l'œil vif et rusé; nous étant assis sur un divan couvert de beaux tapis de Smyrne, on servit la limonade, le café et le narguillé. Pendant ce

temps les invités arrivèrent en foule et parmi ceux-ci M. Edwards qui, ayant en grande partie contribué à ce mariage, fut l'objet de mille prévenances de la part du marié. Riscalla portait de larges pantalons noires à l'orientale et sous sa veste, en belle moire pensée, il avait une longue lévite de la même étoffe fermée sur le côté droit par une rangée de petits boutons. Chez Arsan se trouvait aussi la fameuse musique que j'avais déjà pu apprécier au mariage du turc, mais par bonheur elle se contint cette fois dans les limites de la plus grande modération, ne jouant que trois ou quatre petits morceaux. On causait depuis un certain temps, lorsque les dames de la maison et leurs amies qui s'étaient tenues constamment à l'écart dans une pièce voisine, firent irruption dans celle où nous étions, cela voulait dire qu'il était temps d'aller chercher la mariée. Ces dames portaient des vestes à manches, un peu étroites, en velours de différentes nuances, brodées d'or sur toutes les coutures et ouvertes sur le devant de manière à laisser voir une chemise de gaze de soie qui voilait leur poitrine; leurs jupes étaient faites avec de belles étoffes lamées d'or provenant des meilleures manufactures de Lyon, de Damas et

d'Alep, ce qui en rehaussant la valeur de ces costumes aidait à rendre plus piquantes celles qui en étaient vêtues; une seule chose offrait un contraste étrange avec ces toilettes tapageuses, c'étaient les immenses pantalons, serrés au-dessus du genou, qui en se repliant sur la cheville fesait l'office d'une disgracieuse cripoline; ces pantalons que l'on désigne en arabe sous le nom de *cherwal* sont pour les classes aisées en satin aux couleurs voyantes et jurent fort souvent avec la nuance des robes. Autrefois le *cherwal* fesait en même temps l'office de jupes et les femmes orientales ne portaient, sur cet accoutrement, qu'une soutane divisée en trois parties, surmontée par la veste de velours, qui, en leur serrant la taille, remplaçait très-avantageusement le corset, dont elles ont encore aujourd'hui le bon esprit de se passer; mais la mode des robes à l'européenne a eu le dessus et elle a fait de tels progrès dans ces derniers temps, que l'on rencontre, très-rarement par celui qui court, une femme en Orient, qui ne porte pas de jupes sur son pantalon. Elles ont de même presque entièrement abandonné leurs anciennes babouches jaunes, sur lesquelles on mettait dans la rue des espèces de larges bottes en cuir de la

même couleur, et à cette chaussure, qui avait son cachet particulier, les femmes orientales ont substitué des souliers en cuir vernis à la française, découvrant du reste assez agréablement leurs pieds en général assez petits ainsi que leurs mains. Quant aux coiffures, il était aisé de reconnaître que les femmes réunies chez Arsan n'avaient point consulté le célèbre Félix de Paris; aussi elles laissaient énormément à désirer; c'étaient des bandeaux lisses très-plats, ramenés derrière les oreilles, tandis que sur la nuque un amas de fleurs artificielles, imitant très-peu la nature et fort mal disposées, était retenu par des agrafes en diamants, ou en grenats, posées sur le côté gauche de la tête. Enfin ces dames avaient comme partout dans le Levant les sourcils et les yeux teints, chez quelques-unes, les sourcils se trouvaient tellement joints ensemble, que la physionomie y perdait beaucoup de sa grâce.

Il est d'usage dans ces sortes de cérémonies que le marié attende toujours sa femme chez lui; ce sont ses parents et ses amis qui vont la chercher. Le cortége s'étant mis en marche, je me mêlai aux autres invités du sexe masculin et nous suivîmes les femmes qui marchaient les premières; elles étaient toutes enveloppées dans

leurs longs manteaux blancs, portant en outre des espèces de sandales patins que l'on nomme *kabkab* et qui sont d'une hauteur prodigieuse, au point qu'en voyant ces dames montées là dessus, on aurait aisément pu croire que c'étaient des paysannes du département des Landes qui s'en allaient au marché sur des échasses. Les *kabkab* sont en bois de noyer merveilleusement incrustés en nacre. A la semelle est fixée la passe en velours brodé d'or qui sert à les fixer en y introduisant la pointe du pied. On marchait très-lentement et nous employâmes un temps considérable pour atteindre la demeure de la mariée, qui n'était pourtant qu'à une très-petite distance; partout où nous passions les habitants se pressaient sur le seuil de leurs maisons et par courtoisie brûlaient des parfums, dans de petites cassolettes, tout en nous inondant d'essences contenues dans d'élégantes amphores en argent. Cette pluie odoriférante ne discontinuant pas un instant, lorsque j'arrivai chez la mariée, je me trouvais transformé en un véritable échantillon de tout ce que pourrait produire le génie inventif de Lubin.

La maison où nous entrâmes était remplie de monde; notre cortége fut introduit dans

une vaste pièce, divisée en deux compartiments, dans celui de gauche se tenaient les femmes, dans celui de droite les hommes; parmi les femmes je remarquai une jeune fille, habillée très-simplement, qui se tenait agenouillée dans un coin, près du divan, le visage tournée vers la muraille; comme je regardais cette singulière posture de jeux innocents, M. Edwards m'apprit que c'était la mariée que je voyais ainsi et qu'elle garderait cette position jusqu'au moment du départ; en effet personne n'eut l'air de s'occuper d'elle et l'on se mit à causer, comme dans un grand raout, tandis que l'on offrait des narguillés et le café. A différentes reprises j'avais observé que les sœurs de Riscalla avaient parlé bas à la mariée, mais j'ignorais que ce fût pour la décider à partir; d'après les règles cet essai doit se répéter plusieurs fois, car lors même que la mariée ne demande pas mieux que d'aller rejoindre son époux, elle doit toujours opposer une longue résistance; aussi ces dames après avoir renouvelé plusieurs tentatives, tout aussi infructueuses, eurent enfin recours à la mère de la mariée, qui se tenait assise à ses côtés, et qui pleurait à chaudes larmes: cette pauvre femme se pencha alors vers sa fille et lui ayant dit

quelques mots à l'oreille, la mariée se leva, le visage sans cesse tourné du côté du mur; aussitôt toutes les femmes l'entourèrent et l'enveloppèrent dans le large manteau blanc en lui couvrant le visage avec un voile très-épais; ainsi encapuchonnée, sa mère l'embrassa encore plusieurs fois en sanglotant, ensuite elle l'accompagna jusqu'à la porte de sa demeure où la mariée fit une nouvelle résistance tandis que l'on posait sur sa tête un second voile en tissu d'or qui est le distinctif des mariées; entraînée pourtant par tout le monde, elle commença à se mouvoir, mais si lentement que si, au lieu d'être montée sur les *kabkab*, deux tortues l'eussent portée, je suis certain que nous aurions avancé beaucoup plus vite. Sa mère la regarda partir et se retira chez elle, ne pouvant d'après les usages revoir sa fille de huit jours. Le cortége employa une bonne heure à s'en retourner, nous n'étions plus qu'à quelques toises de la demeure d'Arsan, lorsque nous trouvâmes les deux violons qui venaient à notre rencontre; s'étant placés en tête de la procession, ils commencèrent à chanter en râclant sans miséricorde et ce fut de la sorte que nous fîmes notre entrée chez le marié. Riscalla vint recevoir sa femme à la porte de sa maison;

alors la mariée s'étant courbée pour le saluer, souleva en même temps ses deux voiles et lui baisa la main; presqu'aussitôt elle fut conduite par les femmes dans la chambre nuptiale située dans la cour à gauche de la porte d'entrée, et à laquelle donnait accès un joli escalier en bois recouvert d'une treille. Les hommes de leur côté suivirent le marié dans une salle où il commenca à nous donner à tour de rôle de grandes poignées de main en disant à ceux qui ne savaient point l'arabe, *merci, merci*, seuls mots qu'il sût de français. Quoique toute cette peinture des premières phases du mariage, dans le genre de Balzac, me parût assez originale, je réfléchissais pourtant que ma connaissance avec la mariée se bornant à la vue d'une femme voilée de la tête aux pieds, je n'étais guère plus avancé qu'au mariage turc où je n'avais rien vu du tout; mais nous n'en étions qu'au prologue et comme on va en juger tout à l'heure, le plus piquant me restait à voir.

Riscalla nous avait quittés depuis quelques instants, lorsque son père vint nous prier de vouloir bien monter à la chambre nuptiale; j'y arrivai un des premiers et voici ce qui s'offrit à ma vue. Au fond d'une chambre très-propre,

de forme oblongue, meublée moitié à l'orientale, moitié à l'européenne avec de beaux tapis par terre, on avait placé un large lit en fer des fabriques de Gênes; deux coussins, richement brodés ainsi qu'un grand couvre-pieds persan, contribuaient à lui donner de l'élégance et à le mettre en harmonie avec une jolie armoire incrustée en nacre qui contenait le trousseau très-modeste de la mariée. Aux pieds du lit étaient assis les nouveaux époux, la femme de Riscalla avait revêtu un costume très-riche qui se composait d'une belle jupe couleur grenat brochée en or avec une veste en velours bleu également brodée en or, des gants violets lui couvraient les mains, et sur ces malheureux gants on avait eu la sottise de broder des pensées avec de grandes feuilles vertes ce qui joint à une quantité de bagues que la mariée avait mis à ses doigts, sur les gants mêmes, produisait un effet détestable. Un long voile lui couvrait toujours le visage, mais lorsque nous eûmes pris place tout autour de la chambre nuptiale, le marié enleva d'un geste conquérant le voile, et nous vîmes alors une très-jolie tête avec de grands yeux bleus, des cheveux châtains et une bouche, où malgré l'absence du sourire, se jouait une grâce in-

finie. A la vue de ce gracieux ensemble tous les regards se portèrent comme des éclairs sur la pauvre mariée dont les joues se couvrirent d'un vif carmin et s'étant tournée vers son mari, elle lui prit la main qu'elle baisa à deux reprises; après quoi elle se leva et accompagnée d'une parente elle commença à faire le tour de la chambre, en s'arrêtant devant chacun et en faisant l'acte de vouloir aussi baiser la main, mais il est d'usage que la personne à laquelle s'adresse cet hommage lui touche seulement le bout des doigts, et retirant aussitôt la main, on doit la porter à son front, tandis que la mariée en fait autant de son côté. On redescendit au rez-de-chaussée où l'on servit des confitures, des dragées à la rose et à l'ambre et du vin; hommes et femmes se tinrent dans la même pièce et la femme de Riscalla baissa encore plus d'une fois les yeux, car elle était le point de mire des compliments flatteurs adressés à son heureux époux; qui déployait au contraire beaucoup de gaité et surtout un aplomb remarquable.

La musique avait repris ses accords, la petite vieille chantait à tue-tête, plusieurs femmes juchées sur les terrasses des maisons voisines, fesaient, du bout des lèvres, leur bruyant li li li;

enfin pour couronner ces réjouissances quelques invités, auxquels vint se joindre Riscalla, exécutaient, dans la cour, la danse du sabre.

La nuit était proche, aussi quoique cette fête dût se prolonger jusqu'à minuit, je profitai d'un moment favorable pour donner un *schake-hand* à l'anglaise, très-significatif, au marié et je me retirai, emportant la conviction qu'il aurait bien désiré que tout le monde suivît mon exemple.

Le lendemain je reçus la visite du Père Bernardino, natif de Fermo petite ville des Provinces Napolitaines; ce religieux est le supérieur des moines de Terre Sainte à Alep, je trouvai en lui beaucoup d'instruction et surtout cet esprit de tolérance qui fait le mérite de la plupart des missionnaires établis en Asie, qui contrairement à notre clergé Italien, ont compris que la Sainte Religion Catholique ne peut faire de nombreux prosélytes, qu'en ayant pour base une juste liberté de conscience. Comme nous causions d'Alep et de la situation des esprits, le père Bernardino m'apprit qu'il avait naguère assisté dans ses derniers moments un pauvre chrétien qui était mort dans la chambre même que j'occupais; l'ayant

prié de me raconter cette triste histoire, il me fit connaître ce qui suit.

Peu de temps après que les horribles scènes de Deïr-el-Kamar et de Zahlé avaient eu lieu, le même esprit de fanatisme musulman se propageait de jour en jour dans l'Arabistan, les chrétiens d'Alep pressentaient que l'épée de Damoclès était de même suspendue sur leurs têtes; l'inquiétude gagnait tout le monde et le moindre coup de fusil, tiré pendant la nuit, suffisait pour faire trembler des centaines de familles. A cette époque deux gouverneurs, dont l'un civil, l'autre militaire, commandaient à Alep; le premier se nommait Mehemed-Reschid-Pacha, le second, ex-officier Russe, s'appelait Omer-Pacha, n'ayant pourtant rien de commun avec le Général Turc qui fit la campagne de Silistrie.

Un matin, à la pointe du jour, quelques chrétiens et des musulmans affamés dévalisèrent la misérable échoppe d'un marchand de fruits; ce dernier s'étant aperçu du larcin poussa les hauts cris, aussitôt les voleurs s'enfuirent et comme cela arrive souvent dans de semblables bagarres, quelques curieux s'attroupèrent, parmi ceux-ci plusieurs chrétiens; le vol avait été commis dans un quartier turc attenant à celui de Gideide.

Aucun cri séditieux, ni la moindre démonstration n'avait pourtant eu lieu et la foule commençait à s'écouler tranquillement, lorsque Mehemed-Reschid-Pacha envoya tout à coup son *kiahia*, ou premier lieutenant escorté de plusieurs *zaptié* armés de gros bâtons, avec ordre de bâtonner tout ce que l'on trouverait dans la rue, ces gardes furent suivies par des soldats réguliers armés eux aussi d'énormes gourdins. Tous ces turcs profitant de la circonstance se répandirent dans le quartier de Gideide, où les habitants commençaient à sortir pour vaquer à leurs affaires, et là il se mirent en devoir de rouer de coups quiconque passait dans la rue. Un pauvre père de famille sortait sur ces entrefaites de chez lui, ayant une petite fille de trois ans dans les bras, les sicaires du Pacha ne l'eurent pas plus tôt aperçu, qu'ils se ruèrent sur lui, en un clin d'œil le malheureux fut terrassé et sa pauvre femme accourue à ses cris, n'eut que juste le temps de sauver l'enfant en l'arrachant des bras d'un des soldats: ces bourreaux ayant assouvi leur haine sur l'innocent chrétien voulurent l'emmener au sérail, mais en passant devant le Khan Taff, l'infortuné, dont le corps n'était plus qu'une immense plaie, s'évanouit. On le transporta

alors dans la chambre que j'ai occupée depuis, et qui par hazard se trouvait vide. Madame Gerardi donna un matelas, sur lequel on étendit ce pauvre martyr, le père Bernardino fut appelé et il arriva encore à temps pour lui administrer les derniers sacrements avant qu'il mourût, ce qui eut lieu quelques heures après.

Outre ce chrétien on en avait aussi bâtonné et arrêté quinze ou vingt autres, tout aussi coupables; malgré leurs atroces souffrances ceux-ci purent se traîner jusqu'au Sérail, où Mehemed Pacha les fit jeter dans une sombre prison. Pendant ce temps les consuls résidant à Alep s'étant émus à l'aspect de toutes ces barbaries sans nom, se rendirent en masse chez le Gouverneur civil afin de lui demander au moins la mise en liberté des prisonniers, mais le Pacha ne voulant point les recevoir leur fit répondre qu'il était souffrant, tandis que l'on savait fort bien qu'il passait son temps à se distraire dans son *harem*. Aussi les consuls revinrent trois fois à la charge et il dut enfin se décider à les admettre en sa présence; comme ils le menaçaient d'écrire à leurs ambassadeurs à Constantinople, voici le parti qu'il adopta. Prétextant qu'il venait d'être révoqué de ses fonctions de gouverneur civil d'Alep et qu'il

n'avait agi dans ce sens que pour éviter de plus graves désordres, il proposa de remettre tout de suite ses pouvoirs entre les mains d'Omer-Pacha, avant que son successeur fût arrivé. Les consuls acceptèrent avec plaisir cette combinaison, espérant que l'ex-officier Russe, ayant des idées plus Européennes accéderait à leur demande, mais à peine celui-ci fut-il saisi de l'affaire, qu'il se rejeta, sur l'impossibilité d'élargir les prisonniers, dans le sens qu'il ferait un affront à Mehemed-Pacha qui venait de lui donner une si haute marque de confiance, et tout en feignant des regrets inutiles il persista opiniâtrément dans son refus. Les malheureux chrétiens restèrent donc quarante jours en prison, il y en eut qui moururent sans le moindre secours, d'autres restèrent estropiés, et ce fut en vain que les consuls écrivirent à Constantinople.

Grâce à ce jugement de Pilate, les deux gouverneurs prétendirent avoir sauvé Alep des massacres en donnant cette satisfaction aux musulmans, qui voulurent bien s'en contenter, et plusieurs personnes très-respectables m'avouèrent qu'au fond, en agissant de la sorte, les Pachas avaient peut-être empêché que de plus grands malheurs n'eussent lieu.

Pour me rendre chez M. Edwards je passais constamment devant la demeure de quelques derviches tourneurs; un jour, c'était un jeudi, il me prit fantaisie de voir ce qu'ils fesaient et m'étant glissé dans un coin de la cour je m'approchai des fenêtres grillées du rez-de-chaussée qui donnaient dans une grande salle; là je vis trois derviches qui pirouettaient comme des dévidoirs, les bras tendus en forme de croix; après avoir tourné environ un bon quart d'heure ils se prosternaient et restaient quelque temps dans cette posture, ensuite ils recommençaient leurs évolutions avec une rapidité prodigieuse. Ces maniaques se livrent à leurs pieuses pratiques tous les jeudis, pendant cette journée ils jeûnent et ne vivent que d'un peu d'eau avec du pain. Leur grand talent est de commencer à tourner ayant le regard dirigé vers la Mecque et de s'arrêter de nouveau à leur point de départ. Le costume des derviches consiste en une blouse maron qui leur arrive jusqu'au mollet, serrée à la taille; elle dessine le haut du corps et dans la partie inférieure elle prend un peu la forme d'un ample jupon que l'on aurait plissé à l'infini, cela joint à un feutre gris fait comme un pain de sucre auquel on aurait coupé la pointe, donne aux derviches

tourneurs une ressemblance parfaite avec d'immenses éteignoirs.

Les musulmans de toutes les classes se baignent le plus souvent qu'ils peuvent par dévotion, mais au moins une fois par semaine et toutes les fois qu'ils ont satisfait le plus ardent de tous les plaisirs sensuels. Les femmes des harem font aussi un fréquent usage des bains et s'y rendent d'autant plus volontiers qu'elles y jouissent d'un peu de liberté, elles y trouvent d'autres femmes, les causeries sont agréables: on ne redoute pas alors la surveillance des maîtres, et c'est quelquefois par l'entremise des femmes qui desservent ces bains que les belles recluses parviennent dans tout l'Orient à nouer des intrigues galantes. Là aussi elles font faire par une esclave une opération difficile à expliquer, mais qui offre une certaine analogie avec celle que font les barbiers sur le visage des Européens. Il existe à Alep plusieurs établissements de thermes pour les deux sexes; ceux des hommes surtout sont très-nombreux. Désirant connaître ces bains orientaux, je me rendis un matin dans celui qui passait pour être le mieux établi et je me soumis entièrement aux usages consacrés.

Le premier appartement que l'on trouve en

entrant dans le bain est une grande salle ouverte au sommet, afin que l'air pur y circule librement. Des divans placés sur des estrades et recouverts de tapis sont établis à l'entour; c'est là que l'on dépose ses vêtements. Au milieu de l'édifice un jet d'eau qui jaillit d'un bassin, récrée agréablement la vue. Quand vous êtes déshabillé, on vous ceint les reins d'une serviette; puis prenant des sandales vous entrez dans un corridor étroit où la chaleur commence à se faire sentir, la porte se referme; à quelques pas s'en trouve une seconde et l'on suit un corridor qui forme un angle droit avec le premier. La chaleur augmente, ceux qui craignent de s'exposer subitement à une plus forte dose, s'arrêtent dans une salle de marbre qui précède le bain proprement dit. Ce bain est une salle spacieuse et voutée, elle est pavée et revêtue de marbre. La vapeur sans cesse renaissante d'une fontaine et d'un bassin d'eau chaude, s'y mêle aux parfums d'ambre qu'on y brûle. Les personnes qui prennent le bain sont couchées sur un drap ayant la tête appuyée sur un petit coussin.

Lorsque l'on a reposé quelque temps, qu'une douce moiteur s'est répandue dans tout le corps, un individu attaché au service du bain

vient vous presser mollement, vous retourne, et quand les membres sont devenus souples et flexibles, il vous masse et semble pétrir la chair sans que l'on éprouve la plus légère douleur.

Cette opération finie, il s'arme d'un gant d'étoffe, et vous frotte longtemps. Pendant ce travail il détache du corps du patient, tout en nage, des espèces d'écailles et enlève de la sorte les moindres atomes imperceptibles qui bouchent les pores. La peau devient douce et unie comme le satin. On vous conduit ensuite dans une pièce où l'on vous verse sur la tête de l'écume de savon parfumé. Là aussi quelques-uns se font teindre la barbe ou les cheveux ou bien encore les femmes surtout se servent d'une pommade épilatoire qui en quelques instants fait tomber le poil aux endroits où on l'applique.

Quand vous êtes bien lavé, bien purifié, on vous enveloppe de linges chauds, et vous suivez le guide à travers le corridor qui conduit à l'appartement intérieur. Ce passage insensible du chaud au froid empêche que l'on n'en soit incommodé. Arrivé sur l'estrade où se trouve de nouveau un divan, on s'étend dessus, on change une seconde fois de linge et quelquefois votre baigneur vous y

râpe légèrement avec une pierre ponce les calus des pieds, enfin on fume une pipe, on prend le café et le bain est au grand complet. Voilà pour les classes aisées, quant au peuple, qui ne peut payer deux francs que coûte à peu près le bain dont je viens de donner la description, il se contente d'aller tout simplement suer dans l'étuve, ce qui ne lui coûte que sept ou huit sous en sortant. A quelque différence près tous les bains en Orient et en Egypte sont établis de la sorte.

La nuit même que le chevalier de Castellengo était parti pour Orfa, un incendie dévora dans un des bazars environ trente boutiques qui appartenaient à des chrétiens; ceux-ci éprouvèrent un dommage d'environ cent trente mille francs. Plus tard on découvrit que le feu avait été mis par un turc soudoyé par des personnages haut placés dans la hyérarchie musulmane, que je m'absteindrai de nommer, et je sais de même que toutes les preuves convaincantes de cette affaire furent transmises à Son Excellence Fuad Pacha afin qu'elle pût prendre quelques mesures énergiques à cet égard, mais j'ignore quel en fut le résultat. Ayant visité le lieu du désastre, j'ai pu constater l'habilité avec laquelle on avait incendié ces magasins, de ma-

nière que le feu n'avait consumé tout juste que ce qui appartenait aux chrétiens. Plusieurs morceaux d'étoupe enduits de matières combustibles se voyaient encore à demi cachés sous les poutres des toits, que l'incendie n'avait pas eu le temps de dévorer entièrement.

J'ajouterai toutefois que le dommage aurait pu être beaucoup plus considérable et causer même de graves désordres dans la ville si le gouverneur militaire, nommé Hafez Pacha, n'eût fait preuve en cette circonstance d'une très-grande énergie, en arrivant aussitôt dans le bazar avec ses troupes qu'il excita bravement au travail, et en aidant lui-même à éteindre l'incendie.

Le comte Bentivoglio m'avait donné une lettre d'introduction pour M. Chatry de Lafosse consul de France, nous nous étions visités réciproquement et les choses en étaient restées là, lorsque quelques jours avant mon départ d'Alep il m'invita à dîner. La maison qu'il habite, appartient au gouvernement français et se ressent encore de l'élégance qu'avait tâché d'y introduire à l'intérieur le comte Bentivoglio, pendant son séjour à Alep; quant à M. Chatry de Lafosse quoiqu'il ait une fortune considérable, on voit qu'il ne s'occupe que très-peu de tout ce qui

est réception, à part quoi l'on assure qu'il gagne à être connu. N'ayant plus que deux jours à passer dans le Khan Taff j'en profitai pour faire deux promenades très-intéressantes; un matin j'allai visiter toutes les églises des différents rites chrétiens que l'on trouve en Syrie, c'est-à-dire le Latin, le Maronite, le Grec catholique ou melchite, le Grec Schismatique, le Syrien et le Chaldéen, les temples en question étant tous réunis presque sur un seul point dans le quartier de Gideide. Chaque rite a son évêque séparé qui loge dans une maison attenant à l'église épiscopale. J'assistai en cette occasion à une messe maronite où l'officiant chantait continuellement une espèce de cantilène à laquelle fesait de temps en temps chorus le diacre qui servait la messe.

Le lendemain M. Edwards m'ayant prêté un de ses chevaux, ce qu'il avait déjà eu l'obligeance de faire mainte autre fois, nous gravîmes ensemble une colline qui porte le nom de *Gebel Nahas* ou la montagne de cuivre, ce métal y étant autrefois exploité; les Européens appellent aussi cet endroit *il monte Isoleti.* On jouit de là d'une vue délicieuse sur Alep que l'on croirait entièrement entourée par des jardins. Non loin de cette colline je vis les rui-

nes d'une ancienne mosquée où l'on ferait beaucoup mieux d'établir la poudrière que de la laisser dans la forteresse.

Le douanier me retint encore ce soir-là à dîner; j'avais à côté de moi à table un jeune Français qui venait d'arriver de Diarbekir. Notre amphytrion lui ayant par hazard demandé s'il avait encore pu assister au mariage chaldéen, sur sa réponse affirmative, je le priai de me donner quelques détails sur ce qu'il avait vu. « J'ai été, me dit-il, à Bagdad pour affaires de commerce, après y avoir demeuré un mois, je revins à Alep par Mossul et Diarbekir; en passant dans cette dernière ville, un jeune arabe chaldéen, que je connais depuis fort longtemps, me pria d'y rester deux jours pour assister à son mariage; comme il y tenait beaucoup, j'accédai à sa demande. Le lendemain à huit heures du soir, je me joignis donc à ses parents et amis pour accompagner le prêtre chaldéen chez la fiancée où le *vardi*, sorte de long voile en soie rouge, devait lui être remis de la part de son fiancé. Des joueurs de lyre nous précédaient en chantant des hymnes religieux. Une fois arrivés chez la fiancée, on servit les rafraichissements d'usage, puis on passa dans une pièce où nous trouvâmes la

jeune fille assise sur un petit divan assez élevé; elle avait à ses côtés sa mère et ses sœurs qui se tenaient debout. Quand le prêtre entra elle se leva et s'étant agenouillée devant lui, il la couvrit avec le *vardi* en prononçant des paroles sacramentelles. Cette cérémonie achevée nous quittâmes la maison de la fiancée pour nous rendre chez le fiancé; là eut lieu un grand festin arabe qui dura jusqu'à trois heures du matin, le cortége se mit alors en marche pour se rendre à l'église où, d'après les usages chaldéens, le mariage devait avoir lieu à la pointe du jour; on attendit longtemps dans la cour du presbytère, enfin la fiancée arriva avec sa famille, elle était précédée d'une troupe de danseurs et de musiciens; les premiers fesaient voltiger, tout en dansant, des bâtons entourés de guirlandes de fleurs qu'ils tenaient à la main; les seconds jouaient de la lyre et chantaient en même temps l'épithalame, chant mi-profane, mi-religieux qui est en usage chez les Chaldéens.

» La fiancée était toute couverte de plaques d'argent, qui luisaient comme les facettes d'un diamant, à la lumière d'une quantité de flambeaux que l'on portait autour d'elle; ses cheveux séparés en longues tresses entremêlées de

sequins d'or, serrés les uns contre les autres, de manière à former une large résille, retombaient derrière sa tête: c'était la richesse de la famille accumulée depuis de longues années. Plusieurs femmes voilées entouraient la jeune fille qui marchait très-doucement. Une fois entrés dans l'église les deux fiancés se prosternèrent devant l'autel et la fiancée ayant un peu écarté son *vardi*, Monseigneur Pietro, évêque chaldéen, commença la bénédition nuptiale. Pendant que cela avait lieu je remarquai qu'à chaque instant le prélat, en officiant, prenait avec ses mains les deux têtes des époux pour les réunir ensemble et les faire légèrement s'entrechoquer, ce qui prouve, ajouta en riant mon aimable interlocuteur, que les chaldéens veulent s'assurer à l'avance de celui qui aura la tête la plus dure, du mari ou de la femme.

» Le rite étant accompli avec toutes les prescriptions voulues, on sortit de l'église; aussitôt un frère de la mariée et un autre parent qui avaient servi de témoins, l'ayant prise dans leurs bras la portèrent sur une belle haquenée élégamment caparaçonnée qui se tenait fièrement à la porte de la cour; cette jument, du plus pur sang arabe, avait été prêtée exprès pour cette circonstance, par M. Pons consul

de France à Diarbekir; il venait de l'acheter à un *cheick* arabe dans le désert. La noble bête s'appelle Chouema, et M. Schene, qui est un grand amateur de chevaux, comme vous savez, en a offert trente mille piastres. Ici je terminerai mon récit en ajoutant seulement, qu'après avoir accompagné les mariés processionnellement chez eux, on se sépara et que de mon côté je partis pour Alep où je suis arrivé hier matin. »

M. Edvards nous ayant conduit dans son fumoir la conversation roula sur l'armée Turque et sur la guerre de Crimée, alors un Alépin raconta l'histoire suivante que je n'ai pu entendre sans frémir.

Peu de temps après la guerre de Crimée, un pauvre voyageur, qui à en juger par certaines parties de son costume devait avoir servi dans l'armée turque, arriva au village de Bellaramoun, situé à trois heures de distance d'Alep; là on le vit entrer dans une maison où il s'arrêta quelques heures; lorsqu'il en sortit, une femme vint l'accompagner sur le seuil de la maison, lui serra la main et lui fit encore un signe d'intelligence. En homme expert des localités le soldat suivit d'un pas léger quelques rues tortueuses qui l'eurent bientôt

conduit hors du village et il se dirigea vers une maisonnette, de pauvre apparence qui se trouvait isolée dans la campagne. Après qu'il eut frappé deux coups retentissants à la porte de cette chaumière, une vieille femme vint lui ouvrir.

» Je tombe de fatigue et d'inanition, dit le voyageur, veux-tu me loger pour cette nuit; le prophète t'en récompensera et je te payerai largement, car vois, ma bonne femme, ne me juge pas à mon costume, j'ai de l'or, beaucoup d'or ». En même temps le jeune homme déliait les cordons usés d'une blague à tabac et étalait aux yeux ébahis de la vieille plusieurs livres turques.

» C'est bon, c'est bon, grommela celle-ci, si Moustafa le veut, je n'ai rien à redire,

» Qu'il entre, s'écria un vieillard qui se tenait accroupi sur une méchante natte de paille en fumant une pipe, qu'Allah te garde, sois le bien venu ici ». En même temps il se leva et présenta sa pipe au soldat, tandis que la vieille préparait du café dans un coin.

La nuit étant survenue, Moustafa conduisit son hôte dans un petit réduit où se trouvaient entassées plusieurs hardes sur un bahut; là après avoir étendu un petit matelas par terre il lui

dit, « c'est là que tu dormiras et ton or aussi » en prononçant ces derniers mots les yeux du vieillard brillaient d'un éclat sinistre; mais le soldat n'y fit aucune attention, paraissant sans cesse préoccupé d'une idée fixe, depuis son entrée dans cette maison.

» Merci, à demain », furent les seules paroles qu'il répliqua et s'étant jeté sur le matelas il ne tarda pas à s'endormir profondément.

Pendant ce temps, Moustafa étant rentré dans la pièce voisine, échangeait à voix basse plusieurs phrases avec sa femme; le vieillard voulait assassiner le soldat, la vieille hésitait et cherchait à le dissuader, enfin après maintes irrésolutions, le premier l'emporta et la mort du pauvre voyageur fut résolue.

Moustafa prit un large couteau qu'il aiguisa quelques instants, sa femme l'éclaira à l'aide d'un de ces rats de cave dont on se sert en Orient, et s'étant approché du malheureux qui dormait, le vieillard lui coupa brusquement la gorge. Avant d'exhaler le dernier soupir, la victime ouvrit les yeux qu'elle attacha sur son assassin et sembla vouloir proférer quelques mots, mais ce fut en vain, sa voix étouffée par les flots de sang qui sortaient de sa blessure se changea bientôt en un râle de mort.

Alors le couple maudit s'étant emparé de la fatale bourse, dépeça en plusieurs morceaux le cadavre du soldat dont on enterra les membres dans différents endroits d'un petit enclos qui se trouvait derrière la maison et la vieille brûla jusqu'à la dernière harde, tachée de sang, qui aurait pu trahir cet épouvantable forfait.

Au lever du soleil il ne restait plus la moindre trace du crime et Moustafa disait à sa femme, en comptant les livres turques, nous voilà riches pour longtemps, quel dommage que notre fils ne soit plus vivant pour jouir lui aussi.

Quelques heures après une femme voilée accompagnée d'un turc entrait dans la maison des vieillards et le dialogue suivant avait lieu entre les deux femmes.

« Te voilà, ma fille, pourquoi cette visite inat-
» tendue avec ton mari?

» Parce que je l'avais promis hier au voyageur
» que vous avez logé cette nuit, où est-il?

» Quel voyageur? nous n'avons vu personne,
» répliqua la vieille en pâlissant.

» Comment vous n'avez vu personne? à quoi
» bon nier, avant d'entrer chez vous il est
» venu chez moi.

» Personne n'est venu, te dis-je!

» C'est impossible, où serait-il allé?

» Par Mahomet explique-toi: pourquoi ce
» voyageur serait-il venu chez nous plutôt
» qu'ailleurs?

» Parce que c'est votre fils, ma mère.

» Mon fils, mon fils!, » s'écria la vieille, par Allah, qu'ai-je fait!, et elle tomba la face contre terre......

Lorsqu'on la releva la malheureuse était folle. Quant au père de la victime il alla se livrer à la justice et ayant avoué son crime avec les plus grands détails, il fut pendu, par ordre de Kamil-Pacha qui commandait à Alep.

Le jeune soldat n'avait que huit ou neuf ans lorsqu'il quitta le toit paternel pour aller faire le muletier; plus tard se trouvant enrégimenté dans l'armée turque il y servit pendant dix ans; après la guerre de Crimée, ayant reçu son congé, il revint à Bellaramoun, son pays natal où espérant faire une surprise à ses parents, qui le croyaient mort et auxquels l'infortuné apportait le fruit de ses économies, il eut la fatale pensée de tarder à se faire connaître et l'on a vu quelles furent les terribles conséquences de ce stratagème de l'amour filial.

A dix heures je pris congé du douanier qui me promit sa visite en Italie et je me dirigeai

vers le Khan-Taff. Par extraordinaire je changeai ce soir-là de route, au lieu de passer devant la demeure des derviches Tourneurs, je suivis le Koueïk qui traverse cette partie du Faubourg du *Kettab;* je n'étais plus qu'à quelques mètres des portes de la ville, lorsque je fus tout à coup agréablement surpris par une délicieuse musique qui partait d'une chambre située au rez-de-chaussée d'une maison près de laquelle je me trouvais; je m'arrêtai aussitôt en fesant signe au petit négrillon qui portait ma lanterne d'éteindre la bougie, m'étant ensuite approché de la maison, grâce à un tas de pierres qui se trouvait là, je pus plonger un regard indiscret, à travers l'épais treillage, dans l'intérieur de l'appartement.

Dans une salle meublée très-simplement à l'orientale et qu'éclairait une de ces anciennes lampes en cuivre à trois becs, se tenaient trois femmes accroupies sur un large divan, la première, déjà âgée, fesait rouler machinalement entre ses doigts un de ces gros chapelets arabes en corail noir que l'on nomme *tesbih-yusur*, tandis que les deux autres qui pouvaient avoir dix-huit ou vingt-ans au plus et qui étaient remarquablement belles, se livraient aux accords harmonieux que j'avais entendus: l'une d'elles

chantait tout en s'accompagnant sur une petite guitare qui ressemblait à une mandoline, l'autre marquait la mesure en frappant de temps en temps sur un tambour basque; la chanteuse avait une voix douce et pleine d'un charme qui m'allait au cœur: aussi je restai longtemps la bouche béante et les yeux collés à ce treillage ne pouvant me lasser d'admirer le gracieux tableau que je voyais et d'écouter cette agréable mélodie qui ressemblait si peu à tout ce que j'avais entendu jusqu'alors.



CHAPITRE IV.

Ma vede in Baldovin cupido ingegno,
Ch'all'umane grandezze intento aspira:
Vede Tancredi aver la vita a sdegno,
Tanto un suo vano amor l'ange e martira:
E fondar Boemondo al novo regno
Suo d'Antiochia alti principj mira,
E leggi imporre ed introdur costume
Ed arti e culto di verace Nume;

Tasso, *Gerusalemme liberata.*

Fort heureusement pour moi, M. Jonas, dont j'ai déja parlé dans le cours de ces mémoires, devait se rendre également à Alexandrette; ayant pu combiner notre départ d'Alep pour la même époque, j'eus le plaisir de l'avoir pour compagnon de voyage et je garderai sans cesse le meilleur souvenir des quelques jours que j'ai passés dans son agréable société.

M. Emmanuel Jonas est natif de Turin, il n'avait que vingt-cinq ans lorsqu'il alla à Alexandrette, où il fut le premier Européen qui y ait établi sérieusement une Agence commerciale; successivement il exerça en même temps les fonctions de délégué consulaire Sarde et de plusieurs autres Gouvernements à la grande satisfaction des consuls généraux qui trouvèrent en lui ce zèle et cette aptitude si nécessaires dans ces sortes d'emplois. Etant dans les bonnes grâces d'Ibrahim-Pacha, il contribua aux premiers travaux qui furent entrepris pour l'assainissement d'Alexandrette, dont on commence maintenant à apprecier les heureux résultats. Rentré en Piémont, après une longue absence, M. Jonas se maria, mais ayant eu le malheur de perdre sa femme et d'éprouver quelques revers de fortune, il quitta de nouveau, vers 1856, ses enfants et son pays pour aller reprendre à Alexandrette la direction de deux Agences commerciales, l'une de bateaux à vapeur Russes, l'autre, de Français; en même temps il obtint la place de Vice-consul des États-Unis; sa probité bien connue jointe à son intelligence lui procurèrent de nombreuses affaires avec les commerçants d'Alep et grâce à cet honorable travail, il s'est trouvé dernièrement en mesure de venir demeurer définitivement en Piémont.

Lorsque M. Jonas habitait Turin, il fesait partie de la Société Philodramatique dont j'avais aussi l'avantage d'être membre; de cette époque date notre première connaissance, depuis lors je ne l'avais plus revu et je le retrouvai un jour avec plaisir chez M. Tomasini.

Actuellement la société Philodramatique est à peu près dissoute; tout ce qui en reste est la belle salle de spectacle qu'elle fit autrefois construire et qui servit l'année dernière aux brillants exploits dramatiques de la spirituelle et charmante Comtesse Mestiati et de l'élégant Marquis Arconati.

Quelques restes de comptes que M. Jonas avait encore à régler à Alep l'avaient forcé en dernier lieu d'y passer trois mois, mais ayant réussi à tout expédier, le 8 Novembre nous quittâmes cette ville avec quatre arabes et le soldat Cressot.

Mon compagnon de voyage montait un cheval qui lui appartenait, tandis que j'en avais loué un de très-maigre apparence, mais qui en guise de compensation m'offrait un extrême solidité de jambes.

Ayant décidé de passer par Antioche, que je désirais voir, une fois arrivés à Dyat, où j'avais couché en allant à Alep, nous abandon-

nâmes le chemin, qui conduit directement à l'extrémité nord de la plaine des Turkomans, pour aller à Dana gros village situé sur la route d'Antioche où nous passâmes la nuit.

A Dana se trouvent encore quelques vestiges romains, entre autres un arc de triomphe assez bien conservé, et des chapiteaux de colonnes d'un travail exquis, plus un tombeau byzantin.

Par mesure de prudence nous avions adopté le système de nous étendre tout habillés sur nos lits de camp; malgré cela je fus littéralement dévoré par des légions de puces, et j'eus en outre l'agrément de servir de tremplin à deux chats qui voulaient à tout prix se saisir d'une volaille rôtie que l'intelligent Cressot, auquel nous avions confié les fonctions de maître d'hôtel, avait suspendue à une corde fixée au plafond.

Le matin, voulant prendre une tasse de café au lait, avant de partir, voici encore ce qui nous arriva en fait des petites misères de la vie humaine, auxquelles on est exposé en Syrie.

La veille nous nous étions procuré non sans peine, un peu de lait que notre maître d'hôtel avait placé sous un large panier afin qu'il fût en sûreté. Que l'on juge de notre étonnement,

lorsqu'en voulant le servir, Cressot nous présenta du chocolat, du moins la croute épaisse que formaient des myriades de puces qui s'étaient amoncelées à la surface lui donnaient exactement cette ressemblance; mais laissant aux naturalistes d'expliquer ce phénomène, je me bornerai à dire que nous en fûmes quittes pour prendre du café pur.

Comme nous allions monter à cheval, la femme du turc, chez lequel nous avions logé, vint prier M. Jonas, qui parle parfaitement l'arabe, de vouloir bien tâter le pouls à son fils; il y alla en effet le plus sérieusement du monde, et après avoir interrogé le malade, il parla longuement avec sa mère. Lui ayant fait mes compliments sur son talent médical, il m'avoua qu'il n'en savait pas plus que moi, mais il m'objecta en même temps que les Arabes étant en général convaincus que les Européens naissent avec la science d'Hippocrate, il aurait eu très-mauvaise grâce de refuser ses conseils au fils de notre hôte; qu'il avait donc ordonné au malade de boire de l'eau chaude et de se mettre un cataplasme, car ajouta-t-il en riant « si c'est une colique, ces remèdes lui feront le plus grand bien et si c'est autre chose, il ne s'en portera pas plus mal. »

A la suite de cette belle consultation gratis, nous quittâmes Dana, il était quatre heures du matin, malgré un reste de clair de lune, l'obscurité donnait encore aux objets ces formes fantastiques qui impressionnent souvent l'imagination.

Nous suivions un chemin à peine tracé entre des collines couvertes de rochers et dénuées de toute espèce de végétation, le sol même sur lequel marchaient nos chevaux étaient aussi caillouteux que le lit d'un torrent. « Ici, me dit tout à coup M. Jonas, il faut que nous soyons sur nos gardes, car nous approchons des ruines d'un ancien couvent où l'on prétend que se cachent souvent des voleurs ». En effet j'aperçus bientôt dans la pénombre des masses blanchâtres qui indiquaient les restes d'une abbaye, je me tins sur la défensive prêt à utiliser mon revolver en cas de besoin, mais par bonheur nous ne fîmes que la rencontre d'une caravane de chameaux chargés d'immenses balles de coton. Depuis cet endroit on voit à chaque pas des vestiges d'anciens monuments qui prouvent la richesse de cette contrée dans les temps passés. Une seule chose me surprit, et je cherchais en vain à me l'expliquer: à la suite de quel cataclysme, a-t-il pu se faire que ces

rochers, qui devaient se trouver autrefois entièrement cachés sous une épaisse couche de terre, soient maintenant ainsi découverts? car il n'est point à présumer qu'ils aient pu se détacher en aussi grande quantité, de la charpente des montagnes, quoiqu'ils soient en général formés d'un banc de pierre calcaire, blanchâtre et sonore comme le grès.

Le jour s'étant complètement levé et nous trouvant à mi-côte d'un mamelon, je vis dans le fond d'une vallée les traces d'un second couvent que l'on appelle *Kasa-el-Benat* ou le château des filles; là habitèrent pendant le bas Empire de pieuses recluses chassées plus tard par la fureur musulmane.

Vers onze heures nous entrâmes dans la partie occidentale de la plaine des Turkomans, que nous longeâmes en suivant la base des montagnes; ayant fait ensuite un léger coude sur notre gauche, nous atteignîmes, une heure après, le village de Kerem, situé au pied d'un immense cone en terre construit comme une pyramide; plusieurs de ces mamelons factices se rencontrent dans la plaine des Turkomans; l'opinion la plus accréditée à leur égard est qu'ils ont dû servir sous le règne des Séleucides, de tombeaux à des Rois ou à des guer-

riers illustres. Sur celui qui domine Kerem on construisit successivement une petite forteresse dont une partie des tours crénelées a résisté aux ravages des siècles.

Nous déjeûnâmes chez un *cheick* que M. Jonas connaissait de longue date, et qui nous servit un pilau excellent avec lequel il me força pourtant de manger d'énormes poivrons qui me brûlèrent la langue comme un fer rouge.

Avant de quitter le chemin d'Antioche, pour faire le petit détour qui nous conduisit à Kerem, nous avions ordonné à nos muletiers, chargés des bagages, de suivre la route ordinaire, accompagnés des quatre arabes qui devaient les défendre en cas de besoin; n'ayant donc avec nous que le soldat Cressot, après une petite halte chez le *cheick*, nous reprîmes au galop un sentier que nous suivîmes jusqu'aux bords de l'Oronte en traversant un coin de la plaine. Chemin fesant nous rencontrâmes à différentes reprises des cavaliers Turkomans qui se rendaient d'une Tribu à l'autre et qui nous regardaient avec un certain mélange de curiosité; quelques-uns s'amusaient à feindre de vouloir nous charger, mais à quelques pas de distance ils s'arrêtaient court et changeant de direction ils fuyaient à fond de train.

Les Turkomans sont du nombre de ces peuplades tartares qui, lors des grandes révolutions de l'empire des califes, émigrèrent de l'Orient de la mer Caspienne et se répandirent dans les plaines de l'Arménie et de l'Asie Mineure. Leur langue est la même que celle des Turcs; quant à leur genre de vie, ainsi que l'on à pu le remarquer, il est exactement semblable à celui des Arabes bédouins. Chacun de leurs *ordous* ou camp reconnaît un *cheick* dont le pouvoir n'est point déterminé par des statuts, mais seulement dirigé par l'usage et par les circonstances.

L'Oronte se traverse sur un pont que l'on nomme *Djisr-el-Hadid* ou le pont de fer, quoiqu'il soit construit en belles pierres de taille; mais je suppose que ce nom lui vient des portes en fer, qui ferment l'entrée des tours placées aux deux extrémités du pont. Là il m'arriva un incident assez curieux; ayant soif, je m'arrêtai devant un khan pour demander un peu d'eau, que l'on me présenta dans une tasse de fer blanc; sans la moindre arrière-pensée, je versai dans cette eau quelques gouttes de raki que j'avais sur moi; aussitôt l'individu qui m'avait apporté le récipient fit un geste brusque pour me l'arracher et prononça quelques

paroles arabes d'un ton très-courroucé ; ne comprenant rien à cette pantomime je l'éloignai avec le manche de mon fouet et j'allais me fâcher sérieusement, lorsque M. Jonas m'expliqua que cet arabe était furieux parce qu'ayant versé de l'eau de vie dans sa tasse, il ne pouvait plus s'en servir. Je donnai alors à ce fanatique musulman trois fois plus que ne valait son méchant gobelet et, le lui ayant rendu, je vis qu'il alla le jeter immédiatement dans l'Oronte.

Le soleil venait de se coucher lorsque nous arrivâmes à la porte *Bab-el-Bulous* ou de Saint-Paul qui ornait autrefois une des entrées principales de la ville d'Antioche. Cette porte, construite en arc de triomphe, est actuellement entourée de broussailles qui en obstruent en grande partie le passage, au delà de cette entrée on marche sur une voie pavée, dans le genre romain, et bordée des deux côtés d'une quantité de ruines de toute nature qui prouvent l'extension qu'a dû avoir la ville. Sur la crête de la montagne, on voit à gauche, la grande muraille d'enceinte crénelée, qui fut élevée par les croisés, et à droite l'Oronte qui forme presque une ligne parallèle aux fortifications; cette partie de l'ancien tracé, peut avoir environ huit kilomètres de longueur sur

trois de largeur. Nous le parcourûmes en moins d'une heure et laissant de côté la ville actuelle, nous allâmes loger dans une jolie maisonnette construite à l'européenne où mon compagnon de voyage était attendu chez d'anciens amis.

Antioche, qu'en Arabe on appelle *Antakiéh*, fut fondée l'an 300 avant Jésus-Christ par Antigone et reçut d'abord le nom *d'Antigonie;* achevée plus tard par Séleucus Nicanor, qui était très-porté à ce qu'il parait pour les affections de famille, il la nomma Antioche en l'honneur de son père Antiochus. Ce fut la capitale des Séleucides; d'après les anciens auteurs elle avait à cette époque cinq cent mille habitants. Par la suite Antioche fit partie de l'empire romain dont elle partagea la splendeur, et Séleucie, *Soucidiéh*, l'un des havres les plus considérables de Séleucus, voyait à cette époque mille galères dans son port et cent mille marins et commerçants, dans son enceinte. Assiégée sous le calife Omar, Antioche fut en grande partie détruite, et étant tombée en décadence sous les Ommiades, elles ne commença à se relever de nouveau que sous le règne de Melik Schah, alors que vers 1075, l'Empire des Seldjoucides jetait son plus grand éclat. Cet empire, comme on sait, s'étendait de la mer

Caspienne à la Méditerranée: il comprenait le Khorassan, l'Irak persan, les possessions des califes, la Syrie et la Palestine enlevée aux Fathimites et la plus grande partie de l'Asie Mineure. Aidée par son vizir Nisamul-Mulk, le Sultan Melik Schah fit fleurir les lettres et les arts et, grâce à ses soins, la ville d'Antioche reprit aussi un peu de son prestige. Quelques années après, la dissolution ayant commencé dans l'empire des Seldjoucides par suite de la discorde qui s'établit entre les trois fils du Sultan, les Fathimites en profitèrent pour attaquer de nouveau la Palestine.

Telle était la situation de l'Asie Occidentale quand la lutte entre l'Orient et l'Occident recommença par les croisades.

La bataille de Poitiers et le protectorat de Charlemagne sur les Lieux Saints avaient popularisé parmi les chrétiens d'Asie, sans cesse en butte à de nouvelles persécutions de la part des musulmans, la croyance que les Francs étaient leurs défenseurs naturels; aussi, bravant la tyrannie de leurs oppresseurs, ils transmettaient sans cesse aux rois Carlovingiens leurs plaintes amères sur la désolation des Lieux Saints. Ces plaintes augmentèrent quand la Syrie tomba au pouvoir des califes du Caire.

Mais elles ne furent entendues que vers le onzième siècle, alors que l'Europe, sortie du travail d'enfantement de la société féodale, commençait à jouir de quelque repos, alors que la papauté jetait les fondements de sa monarchie universelle et que la ferveur religieuse se ranimait.

A cette époque, les pèlerinages en Terre Sainte se multiplièrent. D'abord le petit peuple, puis la classe moyenne, ensuite les rois puissants, les comtes, les prélats, enfin ce qui ne s'était jamais vu, beaucoup de jeunes nobles entreprirent le pèlerinage. Bientôt ce ne furent plus des pèlerins isolés, mais des bandes nombreuses, de véritables armées que l'on vit partir pour la Palestine; ainsi en 1045 une troupe de sept cents hommes conduite par l'abbé de Saint-Victor entreprit le voyage des Lieux Saints et en 1064; elle fut suivie par la célèbre *armée du Seigneur* forte de sept mille pèlerins sous les ordres de Sigefroi, archevêque de Mayence et de trois évêques que protégeaient des barons et chevaliers de France et d'Allemagne. Ces caravanes, arrêtées et dépouillées en route, se fondaient, pour ainsi dire, avant d'arriver à Jérusalem. A leur retour en Europe, ces malheureux, couverts de vêtements en lambeaux,

portant en main le bourdon et la gourde, allaient de ville en ville sollicitant la charité publique en même temps qu'ils excitaient la compassion par le récit de leurs souffrances. De la pitié, les esprits passèrent à l'exaspération; et des cris de vengeance appelèrent bientôt aux armes tous les peuples de l'Occident. Telle fut l'origine des croisades; ainsi se prépara ce grand mouvement qui précipita l'Occident sur l'Orient. La prédication de Pierre l'Ermite ne fut que l'occasion et non la cause de la première croisade. Depuis un demi siècle, l'idée en était présente à tous les esprits; tout le monde en parlait, même les musulmans, qui voyaient avec crainte cette invasion prête à fondre sur eux.

Les croisades furent donc pour les masses des guerres toutes religieuses qui n'eurent d'autre but que la délivrance du Saint Tombeau; mais pour les papes et les princes, on pourrait dire qu'elles furent des guerres politiques autant que religieuses, si l'on avait pu à cette époque, séparer la politique de la religion, qui était l'âme de l'état social, la mère de toutes les pensées, l'inspiratrice de toutes les actions. En effet, malgré les chroniques naïves et ignorantes qui nous représentent les chevaliers et

les soldats de la guerre sainte, comme animés du même zèle aveugle et barbare, on ne saurait douter que les chefs et surtout les conseillers de ces expéditions héroïques n'en comprissent au moins la portée humaine et la nécessité politique, s'ils n'y voyaient pas, selon les idées modernes, une réaction légitime de l'Occident sur l'Orient. Ils sentaient qu'il fallait pour sauver l'Europe, conquérir une partie de l'Asie; que la délivrance des chrétiens d'outre-mer était pour les Latins non seulement une question de charité, mais une question d'existence. L'histoire de la première croisade est trop connue pour qu'il me soit nécessaire de m'étendre sur ce sujet; on sait par quelle pertes et quelles fatigues l'armée chrétienne parvint à s'ouvrir un chemin jusqu'en Palestine; comment elle gagna sur le Sultan de Roum, Kilidje-Arslan la bataille de Nicée; comment elle vainquit les Sultans d'Alep et de Damas à Antioche; on sait enfin par quels efforts héroïques les croisés durent défendre leurs conquêtes. De cette époque recommence surtout pour les peuples d'Occident la gloire d'Antioche; c'est sous les murs de cette ville que se passèrent ces prodiges de valeur qui transmirent à la postérité les noms de Godefroy de Bouillon,

et du guerrier Bohémond de Tarente, lorsqu'ils eurent à combattre le farouche turc Bagusian. On me fit visiter l'endroit où fut découverte la fameuse lance, que l'on prétendit être la même qui avait percé le flanc de notre Seigneur, heureux stratagème qui excita une nouvelle ardeur dans le camp des chrétiens. Partout je retrouvai des souvenirs de ces temps glorieux que maints poètes et romanciers ont enveloppés de cette teinte fantastique dont ils n'avaient pourtant pas besoin pour exciter l'admiration des générations modernes. Erigée en principauté, Antioche eut pour premier souverain Bohémond, depuis 1098 à 1108. Baudoin II l'ayant ensuite réunie à Jérusalem, elle fit pendant huit ans partie de ce royaume, après quoi Bohémond II l'eut de nouveau en partage. Ce prince français étant mort en 1131, la principauté d'Antioche passa par les femmes dans diverses maisons, enfin les Turcs la reprirent en 1516 et l'ont toujours conservée depuis.

Ruinée peu à peu par l'oppression musulmane, de cette cité naguère si illustre il ne reste plus que les souvenirs historiques; actuellement la population d'Antioche est de quinze mille habitants dont trois mille Chrétiens, six mille Ansariés, six cents Juifs et le reste com-

posé de Turcs et d'Arabes. Comme toutes les villes Orientales elle est très-sale et les rues en peuvent aisément passer pour des cloaques infectes. Sur la partie élevée de la ville, on voit encore de magnifiques casernes qu'Ibrahim Pacha fit construire dans l'intention d'y établir une station militaire, ainsi, là comme partout dans cette partie de l'Arabistan, les bénéfices de l'occupation Egyptienne se découvrent à chaque pas et révèlent d'une manière frappante l'état d'incurie dans lequel le gouvernement Ottoman a laissé tomber ce malheureux pays.

Les environs d'Antioche son ravissants et la végétation y est remarquablement belle ; une des sources principales de prospérité, en dehors du règne végétal, est le commerce des peaux; plusieurs grandes tanneries sont établies sur les bords de l'Oronte et occupent une infinité d'ouvriers. D'Antioche on va à Soucidiéh en quatre heures de temps par un chemin qui, à ce que l'on m'a dit, est très-varié, plantureux, et presque en plaine; quant à l'ancien port de Séleucie il n'offre plus qu'une rade très-peu sure.

La maison où nous étions descendus appartient à M. Vidal, négociant français qui après la guerre de Crimée est allé exploiter à Antioche le

commerce de la réglisse dont il avait déjà apprécié les heureux résultats pendant un long séjour en Espagne; ayant acheté du gouvernement Anglais un local destiné, dès son origine, à la remonte des mulets pendant les hostilités avec la Russie, M. Vidal en a fait l'entrepôt de son industrie; la maison qu'il a entièrement rençonstruite est arrangée avec ce confortable et cette simplicité que l'on retrouve dans les départements du midi de la France; un petit boudoir tapissé en perse ayant une vue splendide sur l'Oronte et sur les alentours d'Antioche, forme le salon de réception; à côté de cette pièce est le bureau où l'honnête commerçant, aidé de ses deux neveux, MM. Tourons, travaille avec ardeur à ses chiffres dont je crois qu'au total l'addition est assez à son avantage.

M. Vidal a des manières rondes et franches; ce qu'il possède il l'offre de bon cœur, et il est impossible de faire avec plus de courtoisie les honneurs de sa maison; son seul faible consiste en une sorte de vénération pour le système Raspail; d'après lui le camphre est la panacée universelle; aussi nous fit-il goûter d'une liqueur qu'il avait préparée, dont quelques gouttes répandues sur un habit auraient suffi pour le préserver des mites pendant fort longtemps.

Sa cuisinière, dona Speranza, est une vieille Espagnole qui l'a suivi dans toutes ses pérégrination; véritable cordon bleu, elle nous fit faire bonne chère pendant notre séjour à Antioche et grâce à ses soins les provisions ne nous manquèrent point dans la suite de notre voyage.

Le lendemain de notre arrivée, mon premier soin fut de visiter la ville dans tous les sens; ensuite j'allai chez M. White, Vice-Consul d'Angleterre, pour lequel j'avais une lettre de recommandation; il me reçut avec une politesse exceptionnelle et me présenta à sa jeune femme, qui pour être née à Alep, d'une famille indigène, n'en a pas moins pris d'une façon étonnante les habitudes anglaises.

M. Jonas professe la religion de Moïse, mais il serait à désirer que tous ses coréligionnaires fussent comme lui, car on obtiendrait aisément de la sorte de voir se dissiper entièrement cette déplorable discordance qui existe encore un peu entre les chrétiens et les juifs et que le véritable progrès social devrait mettre à l'unisson; professant dans les limites les plus étendues les principes de la véritable liberté de conscience, je ne recherche dans les hommes que de l'honnêteté et de l'éducation; ainsi lorsque je trouve cette délicatesse de sentiments inhérente à ces

deux qualités sur lesquelles repose la Société humaine, peu m'importe que l'on soit catholique, protestant, juif, musulman ou même Druze; chacun doit avoir une croyance, car j'ai l'intime conviction qu'il n'existe point de véritable athée dans la pure acception du mot; maintenant cette croyance, les lois de la justice exigent que l'on soit parfaitement libre de l'exercer à son gré, c'est une affaire particulière entre le Créateur et l'homme où les lois de la Société et les rapports d'homme à homme ne sauraient entrer. Heureux celui qui espérant être dans la bonne voie, pratique fidèlement les préceptes de la religion qu'il juge la meilleure pour obtenir la félicité éternelle dans un autre monde. Mais pour en revenir à M. Jonas, je dirai encore qu'en maintes occasions il s'est distingué à Alexandrette par des secours accordés aux nombreux missionnaires catholiques et protestants, ayant sans cesse pour guide de sa conduite le désir de venir en aide aux Européens dans ces contrées lointaines. Aussi, connaissant ses principes, après une visite que nous fîmes ensemble à M. Morgan missionnaire américain, je lui proposai d'aller voir le père de Terre Sainte qui a succédé à l'infortuné père Basile dans la cure de l'église catholique d'Antioche; ce reli-

gieux nous reçut avec joie et comme un véritable anachorète; notre conversation roula longuement sur l'Italie, qui est aussi la patrie de ce pauvre moine, et qu'il nous apprit en soupirant n'avoir point revue depuis dix ans. Avant de la quitter, il nous fit voir la chambre où son prédécesseur fut égorgé par les sicaires qu'Omar *effendi* d'Alep avait soldés; ce dernier n'ayant subi par la suite que la peine bien légère d'être exilé à Belgrade.

Le lendemain je dînai chez M. Brouchier consul de France que je venais de connaitre chez M. Vidal; on fit un repas patriarcal où les maîtres de la maison donnèrent l'exemple de l'entrain et de l'amabilité.

Nous passâmes deux jours entiers à Antioche et nous en repartîmes le 12 à six heures du matin; suivant notre habitude nous donnâmes rendez-vous aux *mekari* à Alexandrette et ayant coupé droit sur la gauche de la plaine, en longeant quelque temps le lac dont j'ai déjà fait mention, nous atteignîmes en moins de quatre heures une petite bourgade appelé *Khan-Karamout*, où je vis les restes imposants d'un vaste caravansérail; nous trouvâmes en cet endroit un riche *effendi* d'Alep, escorté par une dizaine de cavaliers, qui s'en allait à Alexandrette

chercher une esclave Circassienne qu'on venait d'acheter pour son compte à Constantinople; comme M. Jonas connaissait ce jeune turc; nous fumâmes avec lui une pipe, après avoir déjeûné au milieu des ruines du Caravansérail, puis nous commençâmes à gravir tous ensemble la montagne qui conduit à Beïlan, là nous primes une tasse de café pour laisser à nos chevaux le temps de souffler et nous étant ensuite dirigés vers Alexandrette, nous y arrivâmes à cinq heures du soir accompagnés de MM. Raby, Delpèche et plusieurs autres collègues de M. Jonas qui étaient venus à sa rencontre.

Mon compagnon de voyage ayant insisté pour que j'allasse loger chez lui, j'acceptai cette offre; grâce à ses prévenances et à celles de son cousin M. Levi de Turin, qui établi depuis quelques années à Alexandrette, vient de le remplacer dans la direction de l'agence commerciale, je pus me croire transporté par enchantement dans une province du Piémont.

M. Raby m'invita à dîner avec ses collégues et M.me Delpèche; je fis en cette occasion la connaissance du Commandant de la Grandière beau-frère du Général Durando; le capitaine de la Marine Impériale française se trouvait embarqué sur l'Éclaireur, qui venait de mouiller dans la rade d'Alexandrette.

La veille de mon départ je me promenais à pied sur les bords de la mer, lorsque le hasard me fit rencontrer plusieurs chameaux qui ruminaient dans un champ, il me prit alors la fantaisie de me livrer à un nouvel exercice en fait d'équitation; le chamelier suçait une canne à sucre non loin de là, je lui présentai quelques pièces de monnaie en lui fesant comprendre par signe que je voulais chevaucher un de ses animaux; le marché conclu, je m'établis sur le bât triangulaire d'un chameau qui se tenait couché à quelques pas, et le chamelier ayant crié deux ou trois fois *allà allà*, d'une voix rauque, la pauvre bête se leva sur ses jambes de derrière d'abord, mais si brusquement, que je risquai de passer par dessus sa tête; heureusement lorsque vint le tour des jambes de devant, je reçus la secousse en sens inverse et cela me remit en selle; quoique ce premier début auquel j'étais loin de m'attendre eût considérablement diminué mon ardeur hippique, toutefois, cemme je n'avais, par bonheur, aucun témoin de la piteuse mine que je fesais, en me tenant accroupi comme un singe, sur mon bât, je décidai de poursuivre ce nouveau genre de promenade, qui au fond n'offre qu'un très-médiocre agrément, et je conçois parfaitement

que sur certaines personnes le balancement du chameau puisse produire les effets désastreux du mal de mer. Après une petite demi heure, voulant descendre, je me retournai pour appeler le chamelier, mais le malheureux m'avait abandonné et me voilà avançant toujours sans le moindre espoir de réussir à arrêter le chameau et moins encore à le faire coucher. C'est en vain que je poussais toutes sortes de cris les uns plus farouches que les autres, l'animal du désert n'en continuait pas moins sa marche tout en paissant de temps à autre quelques chardons; enfin de guerre lasse, j'allais prendre le parti de me jeter par terre, au risque de me casser le cou, lorsque par bonheur un arabe vint à passer; aussitôt je lui gesticulai, de mon mieux, le triste impasse dans lequel je me trouvais, il en eut pitié et s'étant approché de mon quadrupède, il lui donna quelques petits coups sur la tête en poussant un grognement qui ressemblait assez à celui du compagnon de Saint Antoine, alors le chameau s'arrêta et se coucha; sans en attendre davantage je descendis lestement de sa croupe et je me promis à l'avenir, sauf une nécessité absolue, de ne plus me livrer à de semblables expéditions.

Le 14 au soir je pris congé de MM. Jonas et Levi et je m'embarquai sur le Grand-Duc Constantin, bateau à vapeur d'une compagnie Russe, commandé pourtant par le Prince Maksoutoff, officier dans la marine Impériale du Czar.

Le lendemain vers midi j'étais à Latakiéh où je descendis de nouveau à terre pour aller voir M. Lanus, et M. Geoffroi consul de France chargé aussi, par interim des intérêts sardes. Ce dernier habite une maison située dans la ville même à un quart d'heure du lieu où l'on débarque.

Ayant regagné le Grand-Duc Constantin, il navigua toute la nuit par un temps très-mauvais et le 15 à trois heures de l'après-midi j'étais de retour à Beyrouth.



CHAPITRE V.

Kinder des Orients, seit viel hundert Iahren
Durch seltsames Geschick bicher gebannt
Traümt ihr wohl von dem alten Keimath land
Wo cure Vater weithin Kerrscher waren?

STIEGLITZ.

Fils de l'Orient, relégués ici par un destin étrange depuis des centaines d'années, songeriez-vous à l'antique patrie où vos pères régnaient un jour?

J'avais passé six jours à l'hôtel Bellevue sur mer, lorsque le comte Bentivoglio arriva de Damas et me proposa d'aller prendre possession d'une bonne chambre chez lui. L'amitié sincère qui nous unit depuis fort longtemps me fit accepter cette offre.

On menait une existence trés-agréable à la villa Bentivoglio; libre de choisir son temps et

ses plaisirs chacun y vivait, sans la moindre contrainte selon son goût.

La Société se réunissait aux heures des repas et souvent le soir dans un grand salon arrangé avec un soin artistique, où l'industrie Orientale se mariait admirablement avec le confortable européen.

Les habitants de la villa lorsque j'y demeurais étaient au nombre de quatre. Le comte Bentivóglio, qui avec ses manières égales pour tout le monde, pratiquait en vrai gentilhomme les lois de l'hospitalité; M. Schefer, que j'ai déjà nommé lors de mon séjour à Damas, d'un esprit modeste dans son érudition, comme le sont en général les personnes douées d'un véritable talent et dont la conversation offrait toujours le plus vif intérêt; M. Lottier peintre de marine et de paysage qui, trouvant un jour le soleil de la France par trop enveloppé de brume, était venu contempler la vague poétique de l'Orient, tout en s'inspirant aux chefs-d'œuvre de cette nature brûlante de l'Asie, que son pinceau reproduit avec une finesse qui rappelle parfois les belles teintes azurées d'un Ruisdaël ou le charme infini d'un paysage de Claude Lorrain. Esprit tant soit peu vague dans ses difinitions et légèrement imbu des maximes

voltairiennes, M. Lottier entamait souvent de piquantes discussions qu'il soutenait avec toute la verve et la franchise d'un véritable artiste. M. Roustan jeune homme d'un caractère doux et sympathique, possédant le secret de captiver ceux qui le connaissent, venait d'arriver à Beyrouth en qualité d'Élève-Consul et contribuait pour sa part au charme de cette coterie intime à laquelle se joignaient, aux heures des repas, M. Germain et Popolani, issus de familles européennes établies à Alep et interprètes du Consulat. A l'époque des fêtes de Noël la colonie s'accrut encore par l'agréable présence de M. Ontrey qui s'arrêta une dizaine de jours à Beyrouth.

J'étais depuis quinze jours de retour d'Alep lorsque le chevalier Villanis me présenta à Son Excellence Fuad Pacha. Le Commissaire général turc m'accueillit avec beaucoup d'empressement et en homme qui connaît la société européenne par cœur.

Fuad Pacha a environ cinquante ans; il parle parfaitement le Français et l'on remarque dans l'expression de sa figure cette finesse qui a contribué à faire de lui un diplomate très-habile. M'ayant invité à ses soirées des jeudis, j'y allais avec le comte Bentivoglio; c'étaient des

réunions d'hommes où l'on fumait en jouant au whist et en causant politique; j'y vis pour la première fois le savant M. Renan chargé par S. M. l'Empereur Napoléon III d'une mission scientifique en Syrie.

M. Renan appartient à une école qui se nomme elle-même, *l'école critique;* ayant fait d'abord ses études au petit et au grand séminaire de Paris, dans le but d'embrasser l'état ecclésiastique, il jeta par la suite le froc aux orties, avant d'avoir reçu les derniers ordres pour se livrer entièrement à la science; entraîné par le prestige des discussions littéraires en matière de controverses religieuses et surtout par son esprit cultivé, pour ainsi dire jusqu'au raffinement, il a fini par en arriver graduellement, des idées théologiques qui s'inspirent aux sources du catholicisme, a une espèce de panthéisme vague et incertain, tissu d'illusions et de sophismes qui a déjà entraîné bien d'autres philosophes tels que Spinoza, Kant, Hegel et Hamilton. De Kant surtout vient le premier de tous les axiomes de la philosophie critique, à savoir que les êtres métaphysiques se réduisant à de pures formes d'entendement, on doit en déduire cette conclusion profondément *Kantienne* que Dieu, l'être rationnel par-

excellence, est la catégorie *de l'idéal.* M. Renan, à ce qu'il paraît, a pris en horreur toutes les formules qui tendent à faire de Dieu quelque chose, il insiste sur la nécessité de laisser l'idée religieuse dans sa plus complète indétermination sous peine de la dégrader; d'après cette doctrine, l'absolu échappant à l'esprit humain par sa nature même, la vraie sagesse est de dire: *il est*, sans essayer de le concevoir: doctrine qui fut du reste déjà résumée il y a deux siècles par Spinosa dans cet axiome aussi contestable qu'il est célèbre, « Tout attribut déterminé en Dieu se résout dans une négation ». *Omnis determinatio negatio est.* En revanche si M. Renan ne croit pas à la réalité métaphysique de Dieu, nul plus que lui n'a de foi au *divin* (*). Le *divin* n'est pas un être, mais c'est ce qu'il y a de plus noble et de plus élevé dans tous les êtres. Rechercher le divin, le contempler partout où il a laissé sa trace et son reflet, dans les formes et les couleurs de la beauté physique, dans la pensée et dans l'action, dans le génie et dans l'héroïsme, dans les inspirations de la science et de l'art, dans la grandeur mo-

(*) Voir la Revue Europenne 1.er décembre 1860. *La critique de l'idée de Dieu*, par E. Caro.

rale surtout, la plus divine de toutes les grandeurs, voilà d'après les doctrinaires de *l'école critique* ce qui donne du prix à la vie et ce qui doit consoler l'humanité de perdre son Dieu. Mais c'est pourtant en vain que ces disciples d'une doctrine que l'on pourrait bien mieux qualifier *d'obscurantisme* que *d'idéal théologique*, comme ils se sont intitulés eux-mêmes, tendent à éluder le problème du Dieu Souverain. Ce problème se pose avec obstination à tous les degrés de la vie intellectuelle et morale, sollicitant sans cesse, inquiétant sans trève ceux qui veulent le franchir sans l'avoir résolu et les forçant, malgré eux, après avoir tenté en vain d'en écarter la solution métaphysique, à en subir cependant le charme irrésistible; aussi pour se soustraire en partie à cette perplexité qui les obsède, on voit maintes fois ces sortes d'idéologues essayer de tromper leur douloureuse inquiétude en étendant au-delà de toute borne l'extension d'un mot qui leur est cher, la religion, en y ramenant l'amour de toutes les grandes et belles choses, de tous les nobles instincts, et des goûts élevés, enfin ce que l'on pourrait définir sous le pseudonyme de savant épicurisme de l'idéal. Or il est incontestable qu'aucune profession de foi, aucune

démonstration pharisienne ne prévaudra jamais contre la bassesse des idées ou des sentiments, par cela même que la haute moralité sera toujours un des signes et des caractères de l'homme religieux. Mais cette condition suffit-elle? Non; malgré tout mon respect pour les philosophes illustres qui se firent les disciples et les défenseurs de *l'école critique*, je trouve que l'on pourra toujours combattre leurs théories où se confondent dans un vague indéfini la religion et la morale, par ces arguments irrécusables qui ont pour base la Souveraineté de Dieu telle que nous l'enseigne le catholicisme et en rapportant par la suite à sa divine essence, non seulement tout ce qui est noble, grand et généreux dans ce monde, mais aussi les principes de la véritable morale, dont son divin fils nous traça les préceptes dans les Saints Évangiles et sur lesquels doit s'appuyer la société humaine; car sans cela la religion ne peut exister dans toute sa pureté et elle finit par se confondre avec la morale et l'art, tandis qu'il est bien plus rationnel de reconnaître qu'elle a son objet propre par lequel elle se définit, en vue duquel elle existe et qui est et ne peut être que Dieu, non pas ce Dieu vague et abstrait, résumé des idées de la raison, ni

même cet infini des *hégéliens* qui s'engendre et se révèle dans un éternel *devenir*, mais un Dieu qui soit, comme il l'est, la plus haute et la plus sainte des réalités.

Le but principal de la mission confiée à M. Renan en Syrie étant de rechercher, moyennant des fouilles à pratiquer sur différents points, tout ce qui se rapporte aux Phéniciens, il allait partir pour la petite ville de Gebel ou Djebaïl, l'ancienne *Biblos*, très-riche en inscriptions Phéniciennes, afin d'y commencer ses travaux scientifiques.

Le comte Bentivoglio ayant décidé de se rendre dans le Kesrouan, je le priai de me permettre de l'accompagner. Montés sur de bons chevaux, ayant avec nous M. Roustan, trois drogmans et six *cavass* du consulat, nous sortîmes de Beyrouth en traversant la grande place de la ville actuellement nommée des Omnibus, depuis que l'on y a établi leur nouvelle station. Non loin de là est une large tour carrée connue sous le nom de tour de Fakardin; bientôt nos montures cessèrent de glisser sur le pavé raboteux et plein de fange qui couvre les rues et, laissant à notre gauche une petite mosquée ruinée, autrefois dédiée à Saint Georges, car c'est là que ce Saint guerrier tua le dragon,

d'après la tradition, nous traversâmes à gué la rivière de Beyrouth au milieu de touffes de lauriers roses et de nénufars. A partir de ce point nous suivîmes la plage de la mer, dont la vague légèrement soulevée par la brise venait, en mourant sur les galets, couvrir d'une blanche écume le sabot de nos chevaux. En côtoyant ainsi la baie de Saint-Georges, nous avions à notre droite la partie du Liban où se trouve le district du *Meten;* soit en examinant les cultures qui tapissent le versant du Liban, soit en contemplant la mer, l'œil et la pensée trouvaient une douce occupation. Pour moi c'était surtout vers les flots que se dirigeaient mes regards. La mer donne à la fois l'idée de la distance et du rapprochement. En voyant cette vaste plaine humide, je songeais à l'Italie dont elle baigne aussi les rivages; je pensais à mon fils, à cet être chéri qui fait toute ma joie dans ce monde; il me semblait que des siècles s'étaient écoulés depuis que je ne l'avais plus serré dans mes bras; je voyais cette charmante tête blonde, vers laquelle s'élançaient mes vœux les plus ardents et les sensations les plus tendres de mon âme, je les confiais au majestueux élément comme la prière que l'on adresse à Dieu, de même que dans l'essence sublime du langage

muet entre l'homme et son créateur, je retrouvais une nouvelle force et quelques instants de bonheur infini.

Nous arrivâmes ainsi au pied du promontoire qui forme l'extrémité de la courbure tracée par la baie; là on passe une seconde rivière que l'on nomme *Nahr-el-Kelb* ou le fleuve du Chien. La route s'élève ensuite sensiblement le long d'un sol pierreux; on s'éloigne de la mer dont l'écho seul vous apporte encore parfois le choc impétueux contre les brisants. Ce promontoire se gravit par un chemin taillé en escalier dans la roche vive et l'on pénètre dans un défilé dans lequel ont retenti quelques-uns des plus grands noms de l'histoire, tels que Ramsès, Sésostris, Cambyse et Caracalla. Selon les uns le nom du fleuve Chien vient de ce que sur le point le plus élevé du promotoire se trouvait autrefois une immense idole représentant un chien ou un loup cervier, dont la tête aurait été d'après le voyageur Maundrell apportée plus tard à Venise; selon les autres, et je crois cette version plus probable, ce qui a donné lieu à l'origine de ce nom de Chien, c'est le profil de cet animal qui paraît se dessiner vaguement sur le rocher qui forme le promontoire en question. Ce fleuve est l'ancien *Lycus* des Grecs;

il trace la ligne de séparation entre les deux districts du Meten et du Kesrouan; autrefois il servait de limite aux pachaliks de Sayda et de Tripoli ainsi qu'aux patriarcats de Jérusalem et d'Antioche. Les deux rives sont réunies par un pont à deux arches jeté avec hardiesse; mais comme il y avait très-peu d'eau dans le lit du *Nahr-el-Kelb* nous le traversâmes aussi à gué en aval du pont, abrégeant ainsi la route; à peu de distance de cet endroit nous trouvâmes l'évêque Maronite du Meten qui venait à la rencontre du Consul. Ce prélat quoique très-âgé montait un bon petit cheval du pays qu'il fesait marcher lestement; il était suivi par plusieurs cavaliers Arabes Maronites qui à notre arrivée commencèrent à tirer de grands coups de fusil, en signe de réjouissance, tout en exécutant la *fantasia;* et à mesure que nous avancions, notre escorte se grossissait de plus en plus des habitants des deux districts qui venaient en masse rendre hommage au représentant de la France.

Après le fleuve Chien, on côtoie de nouveau la mer le long de l'espace étroit que les montagnes du Kesrouan laissent entre leur base et la Méditerranée. Les sommets du Liban étaient inondés des plus magnifiques couleurs que leur

donnaient les rayons du soleil. D'abord une pourpre éclatante y dominait, puis s'adoucissait peu à peu en une teinte rosée; les rochers, dont on pouvait distinguer les moindres enfractuosités, semblaient avoir la transparence du cristal, enfin pour couronner ce tableau un fluide d'un reflet pâle et d'un tendre lilas baignait les contours de ces cimes perdues dans les airs où les aigles et les vautours avaient établi leurs nids. Le Kesrouan forme un amphithéâtre dont la base se mire dans la baie de Djouni. Nous marchions depuis environ quatre heures lorsque nous atteignîmes le village de ce nom; là aussi on était sous les armes et les coups de fusil recommencèrent avec une nouvelle vigueur. Tandis que nous arrivions à Djouni par terre, le Mogador, vaisseau de la Marine Impériale, entrait de son côté dans la petite échancrure qui se trouve en cet endroit et ses élégantes yoles, nageant comme des cygnes sur la surface de l'onde, portaient à terre le Commandant de la Grandière suivi de son état-major. Le Consul l'ayant reçu sur le rivage ils entrèrent tous les deux, suivis d'un nombreux cortége, dans une maison où l'évêque du Kesrouan accompagné de plusieurs prêtres maronites et le nouveau Caïmacan de la mon-

tagne *cheick Youssef Karam* s'empressèrent de les visiter et de leur présenter en même temps quelques-uns des notables du pays. Après une petite halte on se rendit à pied à une villa, que le Caïmacan possède à une très-petite distance du village, pour y prendre la limonade et le café de rigueur. Cependant une véritable razzia de chevaux de montagne avait eu lieu, on les choisit au hazard et l'on commença à gravir lentement un sentier, semblable à un long serpent dont les anneaux se seraient déroulés le long de la montagne, qui aboutit à l'ancien couvent de Bekerké résidence habituelle du Patriarche maronite.

Ce vénérable prélat qui est la première dignité du rite catholique établi dans le Liban, vint recevoir le comte Bentivoglio sur le seuil de sa demeure; à ses côtés se tenaient quatre ou cinq évêques et plusieurs membres de son clergé. Je suivis le cortège dans un salon assez vaste où après les présentations d'usage, je me plaçai avec les officiers du Mogador sur un divan. Alors commença la cérémonie des parfums: quatre individus qui portaient un grand bassin en cuivre, une amphore, une serviette brodée et une grande cassolette, entrèrent dans la salle et s'étant placés à tour de role devant

nous, chacun fit ses ablutions et l'on se parfuma; le Patriarche ayant ensuite demandé des pipes et du café, la conversation prit une tournure générale et dura jusqu'à l'heure du dîner qui eut lieu dans l'ancien réfectoire du couvent. Le Patriarche présidait la table; le dîner fut long, abondant et empreint de cette simplicité qui règne dans les réunions patriarcales. Le repas achevé, le Commandant de la Grandière partit avec ses officiers pour rejoindre le Magador; je me rendis alors sur une terrasse voisine pour m'y promener oiseusement en regardant les ombres de la nuit qui montaient le long du flanc des ravins; l'abbé Namdalla secrétaire du Patriarche vint me rejoindre et nous causâmes longtemps de la Syrie. Cet ecclésiastique a fait ses études à Rome et je crois que sous tous les rapports il est bien supérieur aux autres prêtres maronites.

Le Patriarche est élu par les évêques réunis. Il y en a neuf diocésains : ce sont ceux d'Alep, de Damas, de Beyrouth, de Sayda, d'Eopoli, de Djebaïl, d'Eden, de Tripoli et de Chypre. Plusieurs n'ont pas de siége; parmi ceux-ci deux remplissent auprès du Patriarche les fonctions de vicaires, l'un pour le spirituel, l'autre pour le temporel; un troisième réside

à Rome où il représente la nation maronite auprès du Souverain Pontife; enfin les autres habitent alternativement dans des couvents du Liban. Tous ces archevêques et évêques sont élus par les fidèles du diocèse, consacrés par le Patriarche et confirmés par le Pape. L'élection du Patriarche lui-même doit être aussi confirmée par le Pape qui lui envoie le *pallium* et les insignes patriarcaux. Il porte le titre de patriarche d'Antioche accordé par les Souverains Pontifes dès l'année 1243 et renouvelé en 1438 par le Pape Eugène IV en faveur du Patriarche David. Les Archevêques et les Évêques maronites forment un synode dans lequel le Patriarche est élu par les deux tiers des voix; l'opposition d'un seul Evêque peut donc faire traîner l'élection en longueur. Le patriarche actuel Monseigneur Paul Boulos Massad était autrefois procureur spirituel de Monseigneur Höbeich alors que ce dernier était patriarche; sorti d'une famille de paysans du Liban, Monseigneur Boulos fu envoyé à Rome et élevé à la Sacrée Congrégation; plus tard ayant achevé ses études dans le Liban, il exerca une certaine influence sur le patriarche Höbeich.

En 1856 mourut Monseigneur Joseph Khazen qui avait succédé à Monseigneur Höbeich, et

l'Evêque Boulos Massad fut alors élu Patriarche. Sans être un homme extraordinaire, il passe pour avoir des facultés diverses et très-remarquables, mais ce qui le fait surtout apprécier des maronites, ce sont les qualités solides de son cœur et la dignité avec laquelle il s'efforce autant que possible de défendre les intérêts des populations chrétiennes dans la Syrie. Monseigneur Boulos doit avoir environ soixante ans, son œil doux et brillant anime un visage bronzé dont une longue barbe, grisonnant comme la moustache, ne voile pas entièrement l'expression fine et distinguée; au total sa figure rappelle ces belles têtes que l'on voit souvent dessinées sur les médailles antiques. Il est vêtu à l'arabe d'une étoffe violette et il porte la croix d'évêque suspendue à une chaîne d'or, le Patriarche seul ayant le droit de la porter visible, tandis que les Archevêques et Evêques maronites doivent la tenir cachée dans les plis de leur ceinture. Monseigneur Boulos comprend le Français et parle l'Italien comme un Italien.

L'origine du rite maronite est très-ancienne. Sur la fin du VI siècle de l'église, lorsque l'esprit érémitique était encore dans toute la faveur de la nouveauté, vivait sur les bords de l'Oronte un saint personnage nommé *Maroun* qui par ses jeû-

nes, sa vie solitaire et ses austérités s'attira la considération du peuple d'alentour. Il paraît même que dans les querelles qui déjà régnaient à cette époque entre Rome et Constantinople il employa son crédit en faveur des Occidentaux. Sa mort loin de refroidir ses partisans donna une nouvelle force à leur zèle; le bruit se répandit qu'il se fesait des miracles près de son corps; et sur ce bruit il s'assembla, de plusieurs points de la Syrie, des gens qui lui dressèrent un tombeau et une chapelle dans Hama, qui est actuellement une petite ville de huit mille habitants, situé sur la route de Damas à Alep; bientôt même il s'y forma le couvent de *Mar-Maroun* ou de Saint-Maroun qui prit une grande célébrité dans toute cette partie de la Syrie. Cependant les querelles des deux métropoles s'échauffèrent et tout l'empire partagea les dissensions des prêtres et des princes. Les affaires en étaient à ce point lorsque sur la fin du VII siècle un moine du couvent de Hama nommé Jean *le Maronite* parvint par son talent pour la prédication à se faire considérer comme un des plus fermes appuis de la cause des Latins ou partisans du pape. Leurs adversaires, les partisans de l'empereur nommé *melkites* fesaient alors de grands progrès dans le Liban. Pour

s'y opposer avec succès les Latins résolurent d'y envoyer Jean le maronite; en conséquence ils le présentèrent à l'agent du Pape à Antioche lequel après l'avoir sacré évêque de Djebraïl, l'envoya prêcher dans ces contrées. Jean ne tarda pas à rallier ses partisans et à en augmenter le nombre, mais traversé par les intrigues et même par les attaques ouvertes des *melkites,* il jugea nécessaire d'opposer la force à la force, il rassembla tous les latins et il s'établit avec eux dans le Liban, où ils formèrent une société indépendante pour l'état civil comme pour l'état religieux. Persécutés à différents reprises, surtout par l'Empereur Justinien II, les maronites réussirent toujours à se soutenir malgré tous ces démêlés, seulement ils durent par la suite se restreindre vers le Liban aux bornes actuelles. Ce fut vers l'année 1215 que les maronites effectuèrent avec Rome une réunion dont ils n'avaient jamais été éloignés et qui subsiste encore, les Souverains Pontifes ayant, avec raison, toujours préféré leur faire quelques concessions particulières plutôt que decourir les chances de voir se fonder un nouveau schisme. Depuis que les Turcs ont la Syrie sous leur dépendance, les maronites ont éprouvé, sans cesse, de leur part, des vexations de toute

espèce; souvent même ils firent cause commune avec les Druzes afin de s'opposer par la force des armes aux empiétements des Ottomans; vaincus cependant en 1588 par Ibrahim, Pacha du Caire, qui avait été envoyé contre eux par le Sultan Amurat III, les maronites durent se soumettre, pour vivre paisiblement, à payer un tribut annuel au Gouvernement Turc. Cet impôt qui a successivemente varié est aujourd'hui de 3,500 bourses par an, environ 350,000 francs, chaque bourse étant évaluée 500 piastres et 100 piastres formant à peu de différence près la somme de 20 francs.

On peut considérer la nation maronite comme partagée en deux classes, le peuple et les *cheiks:* par ce mot on entend les plus notables des habitants à qui l'ancienneté de leur familles et l'aisance de leur fortune donnent un rang distingué parmi la foule. Tous vivent répandus dans les montagnes par villages, par hameaux, même par maisons isolées, ce qui n'a pourtant pas lieu dans la plaine. La nation entière est agricole; chacun fait valoir de ses mains le petit domaine qu'il possède ou qu'il tient à ferme. Pour la religion, les maronites dépendent de Rome en ce sens qu'ils reconnaissent la suprématie du pape, leur clergé re-

garde comme son chef dans le Liban le Patriarche que l'on nomme en arabe *batrak;* leurs prêtres peuvent être mariés comme aux premiers temps de l'église, mais ils ne peuvent passer en secondes noces, ni se marier après avoir reçu les ordres; un prêtre marié ne peut être évêque; ils célèbrent la messe en Syriaque, l'Évangile seul se lit à haute voix en arabe et ils pratiquent la communion sous les deux espèces. Les maronites ont un grand respect pour leur clergé; quiconque pauvre ou riche, grand ou petit, aborde un prêtre, s'empresse de lui baiser la main; ces prêtres vivent pour la plupart d'une manière très-modeste et édifiante, cultivant souvent un petit domaine pour leur soutien ou pour celui de leur famille. J'en ai vu plusieurs qui marchaient pieds nus, chaussés seulement de misérables babouches, et qui à en juger par leur costume, devaient être bien pauvres. En général ils sont habillés comme les arabes, sauf une espèce de lévite d'une étoffe bleu foncé qui les enveloppe de la tête aux pieds. Ce qui les distingue principalement c'est leur coiffure composée d'un turban très-élevé, renflé par le bas et de la même nuance que la tunique; le patriarche porte aussi le même turban qui au fond est celui de tous les turcs au XVII siècle.

Il y a dans le Liban environ deux cent dix mille habitants, dont vingt mille quatre cents maronites, huit mille cinq cents Grecs catholiques, six mille cinq cents Grecs schismatiques, sept mille cinq cents Druzes, deux mille quatre cents Turcs et cinquante-huit Juifs en état de porter les armes; le reste se compose du clergé, de vieillards, de femmes et d'enfants.

Le patriarcat de *Bekerké* autrefois appelé *Kourket* était un couvent de visitandines. C'est là qu'habitait la célèbre Hendia, dont Volney a donné l'histoire, et qui commit des actes inouis de débauche et de cruauté tout en voulant se faire passer pour Sainte aux yeux des nonnes dont elle était la supérieure. Comme on m'avait donné une cellule un peu plus grande que les autres, je me disais qu'Hendia elle-même pouvait l'avoir habitée et ma pensée en interrogeant ces murs solitaires évoquait le passé de cette femme extraordinaire.

Le Patriarche possède aussi une autre résidence que l'on appelle *Diman* et qui se trouve à peu de distance de l'ancien patriarcat de *Kanoubine*, fondé par Théodose le Grand. Autrefois les prédécesseurs de Monseigneur Boulos y passaient toujours les hivers, mais depuis que les affaires se sont compliquées dans le Liban,

le Patriarche demeure presque constamment à *Bekerké* qui se trouve dans une position plus centrale et d'où le Prélat peut aisément suivre les travaux journaliers de ses ouailles, comme il peut entendre le soir le murmure des cantiques qu'elles adressent au Seigneur. Une particularité assez remarquable, c'est que le patriarche maronite est le seul de tous les Patriarches des différents rites établis en Syrie qui n'entre jamais dans aucune ville habitée par les autorités Turques pour ne pas être tenu de les visiter.

Nous passâmes deux journées fort agréables à *Bekerké* grâce aux prévenances dont nous fûmes l'objet de la part du vénérable Prélat, et le troisième jour nous partîmes pour *Ghazir* gros village placé sur la déclivité de l'aile droite de la baie de Djouni; nous employâmes quatre heures pour y arriver et toujours par de rudes sentiers où il faut que les chevaux aient des pieds de biche pour passer.

Comme on ignorait à Ghazir l'arrivée du Consul de France, nous pûmes atteindre très-tranquillement le collége des révérends pères de la société de Jésus. Quoique pour ma part je n'aie jamais approuvé la manière indigne avec laquelle la populace de Turin et de plusieurs

autres villes d'Italie, a traité les jésuites, dont on devra toujours reconnaître les heureux succès par rapport à leur système d'éducation, toutefois j'éprouvais une légère contrainte en ma qualité de Piémontais en arrivant chez ces révérends pères; mais je dois leur rendre cette justice que la franche cordialité qui me fut témoignée par le père Cuch supérieur du collége et par les autres pères, m'ayant mis à mon aise, dissipa bientôt toute espèce de nuages.

Des cris de joie qui partaient de la cour nous apprirent qu'à la demande du comte Bentivoglio les élèves venaient d'obtenir un grand congé de trois jours; aussi, lorsque nous parûmes devant eux, trois hourras bruyants nous donnèrent la bienvenue.

On dîna à deux heures, après quoi nous fîmes avec le père Guiornaud jésuite distingué et d'un caractère charmant, une promenade au couvent arménien de *Beyt-Hachbou* ou la maison de bois. Albert que j'avais retrouvé avec plaisir à Ghazir et le fils de M. Brouchier que j'avais connu chez son père à Antioche, furent nos guides.

Le couvent de *Beyt-Hachbou* dédié à Saint-Antoine, est une énorme construction en pierres placée sur un point culminant qui domine les

deux baies de Saint-Georges et de Djouni, un ravin étroit et profond sépare ce monastère du village de Ghazir, tandis que l'on aperçoit de l'autre côté du ravin, placé presque sur l'abîme, le palais de l'Emir Abdallah de la branche maronite des Chéab.

Les pères arméniens nous accueillirent on ne peut mieux, et après que nous nous fûmes reposés dans le parloir, ils nous proposèrent de monter sur la terrasse du couvent d'où l'on jouit d'une vue comme j'en ai rarement rencontré; à ma gauche les rayons mourants du soleil se réfléchissaient sur les murailles blanchâtres du couvent d'Haripa habité par les moines de Terre Sainte; plus bas Bekerké et sur la crête même de la chaîne du Kesrouan, Bezoumar résidence du Patriarche Arménien de Cilicie; à ma droite j'avais les montagnes qui sont audessus de Gebel et de Tripoli, couvertes de pins et de figuiers sauvages se détachant sur un sol rocheux, enfin juste en face la Méditerranée avec son immense horizon sur lequel s'étendait une longue traînée de feu produite par un reste du disque lumineux. Le son lointain des cloches annonçait l'Angelus et ce pieux tintement jeté dans l'air limpide et calme éveillait dans l'âme une pensée d'admiration pour les chefs-d'œuvre de Dieu.

Le couvent arménien est surtout remarquable par son excessive propreté; dans le long couloir qui sépare les deux rangées de cellules, se trouvent des tableaux où sont reproduits les usages, les costumes et les supplices usités chez les Persans; ces dessins exécutés par un missionnaire offrent beaucoup d'intérêt.

Ayant repris le sentier ombreux, pratiqué sur les rochers le long du ravin, nous regagnâmes Ghazir où le souper nous attendait; me trouvant assis près du père Laborde, qui fut le compagnon de voyage de Monseigneur Planchet dont les journaux rapportèrent dans le temps la mort violente, j'appris de la bouche même du révérend tous les détails relatifs à l'assassinat de l'Evêque de Tryanople, par les Kurdes, dans les déserts de la Mésopotamie.

Le matin suivant nous assistâmes à une distribution de prix; deux élèves jouèrent une petite scène dialoguée pour la circonstance; on récita des vers, on chanta des chœurs et l'on fit un petit cours d'histoire, le tout avec une intelligence et un aplomb qui nous prouvèrent la sollicitude des révérends pères Jésuites pour les jeunes gens qui sont confiés à leurs soins.

Le Consul de France me conduisit ensuite visiter plusieurs *cheiks* maronites, entre autres

un *cheik* de la famille Höbeich, dont le père fut un des grands amis du célèbre Émir Beschir. Le portrait de ce dernier, de grandeur naturelle, peint à ce que l'on assure avec beaucoup de vérité, était suspendu dans la pièce où l'on nous reçut et dans un petit cadre au-dessus du portrait une mèche de cheveux de l'Émir paraissait être l'objet d'une grande vénération de la part du maître de la maison. En regardant ces traits sévères empreints pourtant d'un mélange de douceur et de finesse, je compris tout le prestige que l'Emir avait dû exercer dans le Liban et je voulus connaître son histoire.

A la mort d'un des derniers descendants de l'Émir Druze Fakardin, le commandement de la montagne passa dans la famille Chéab. L'Émir Beschir qui en fesait partie étant resté orphelin dans un âge peu avancé, fut confié à l'Émir Youssef son oncle alors chef du Liban, qui découvrant dans le jeune Beschir une véritable aptitude guerrière, l'attacha à sa personne et le fit élever avec un soin tout particulier. Plus tard Youssef se trouvant en guerre ouverte avec Djezzar Pacha, dont l'autorité n'avait point d'égale dans le Pachalik d'Acre, proposa à son neveu de renoncer au pouvoir en l'engageant à

faire en sorte qu'il lui fût confié par Djezzar. Le jeune Beschir se refusa d'abord à cette combinaison en fesant observer à son oncle, qu'une fois qu'il aurait reçu le commandament du Liban, il se trouverait dans la dure nécessité d'optempérer à la volonté du Pacha qui exigerait l'éloignement de Youssef de la montagne, en ajoutant que pour sa part il jugerait aussi cette mesure extrême de toute nécessité pour mettre un terme à des factions inévitables par la suite. Malgré ce raisonnement plein de bon sens l'Émir Youssef n'en continua pas moins ses pressantes sollicitations auprès de son neveu, car se voyant de plus en plus menacé par le Pacha d'Acre, il voulait du moins obtenir à tout prix que l'anneau du commandement restât dans sa famille. Il insista donc et ayant donné au jeune prince Beschir sa parole de quitter le pays aussitôt qu'il aurait reçu l'investiture de chef du Liban, celui-ci se décida à partir pour Saint-Jean d'Acre où Djezzar Pacha l'accueillit avec bonté et ne tarda pas à le nommer gouverneur, tout en lui donnant une force suffisante pour asseoir son pouvoir et pour s'emparer de Youssef. A moitié chemin l'Emir Beschir écrivit secrètement à son oncle pour lui faire part des instructions qu'il

venait de recevoir du Pacha et il le somma en même temps de tenir sa promesse en quittant aussitôt la montagne. Mais l'Émir Youssef oubliant toute espèce d'engagement antérieur se replia sur Gebel où ayant pu rassembler un bon nombre de ses partisans, il commença une lutte sanglante contre son neveu. Ce déplorable antagonisme entre les deux gouverneurs du Liban dura assez longtemps; enfin Djezzar voulant y mettre un terme, réussit par la trahison à amener Youssef dans les murs de Damas où il le fit pendre, sans autre forme de procès. A quelque temps de là s'étant repenti de l'ordre qu'il avait donné, et jugeant que l'inimitié des deux princes pouvait lui être utile, il profita de la circonstance que l'Emir Beschir s'était rendu à Acre en toute confiance, avec son premier ministre le *cheick* Beschir pour les faire mettre tous les deux en prison. Grâce pourtant à d'influentes protections le prince du Liban réussit non seulement à recouvrer la liberté mais encore à regagner la faveur de Djezzar qui lui rendit le commandement de la montagne.

Paisible possesseur du pouvoir, l'Émir Beschir se maria avec la veuve d'un prince de la famille des Chéab. Mais avant d'épouser

cette princesse qui était d'une rare beauté, il la fit baptiser ayant lui-même embrassé la foi chrétienne et maronite quelque temps auparavant; cela se passait en 1804.

Lorsque le Général Bonaparte s'empara de Saint-Jean d'Acre, l'Emir Beschir sut si bien louvoyer et se conserver dans une si complète neutralité, que non seulement il conserva sa place dans le Liban, mais qu'il s'acquit encore l'estime du Général Français qui appréciant sa conduite le traita avec beaucoup d'égards et lui fit cadeau d'un magnifique fusil à titre de souvenir. La protection accordée plus tard à l'Emir Béchir par le Gouvernement Egyptien remonte à l'époque où l'Emir se trouvant de nouveau brouillé avec Djezzar était allé passer quelque temps en Egypte et par son talent avait su se captiver si bien la confiance de Méhémet-Ali que, lorsque celui-ci eut sous sa domination la Syrie, il lui laissa une autorité très-étendue dans le Liban et lui accorda tout ce qu'il voulut.

Par son énergie et par sa finesse le Prince du Liban réussit à déjouer les intrigues qui s'ourdirent souvent contre lui; ainsi en 1824 son premier ministre le *cheick* Beschir ayant soulevé trois Princes de la famille Chéab, l'Émir

informé du complot, le fit étrangler à Damas, à la suite d'un procès instruit dans toutes les règles; quant aux trois princes ils eurent les yeux crevés et la langue coupée. Quelques autres chefs de familles illustres de la montagne qui se trouvaient mêlés dans cette conspiration, furent de même punis avec beaucup de rigueur; ainsi uu certain Émir *Fares-Sid-Achmet* subit aussi le supplice de se voir passer un fer rouge sur les yeux. Ce dernier, qui est aujourd'hui un vieillard, venait de temps en temps chez le comte Bentivoglio où je l'ai connu; l'aspect de ce nouveau Bélisaire me causait toujours une triste impression et je ne pouvais m'empêcher de songer à tout ce que le pauvre aveugle avait dû moralement souffrir dans l'instant fatal.

Ces exécutions, quoique cruelles, établirent pourtant une crainte salutaire dans le Liban et par son habilité l'Émir Beschir put y maintenir l'ordre et la tranquillité pendant plus de seize ans, tout en exerçant une autorité absolue sur les Maronites, les Druzes et les Métuwalis. Enfin arriva la chute du Gouvernement Egyptien en Syrie; alors l'Émir ne se croyant plus en sureté dans le Liban, s'embarqua à Sayda sur un navire Anglais et se rendit à Malte où

il séjourna deux années. La Porte l'attira ensuite par la ruse à Constantinople et le retint prisonnier, sinon en apparence, du moins de fait en le fesant tantôt demeurer à Brousse, tantôt à Zaferamboli, jusqu'à ce qu'il mourût à Constantinople, le 29 décembre 1850, à l'âge de 84 ans.

La force et le pouvoir de l'Émir Beschir ont laissé dans le Liban des souvenirs bien vivaces et son nom y est encore aujourd'hui prononcé avec un profond respect.

Le lendemain de notre visite à la famille Höbeich nous quittâmes Ghazir; la nouvelle de l'arrivée du Consul de France s'étant ébruitée, dès l'aube toute le population se trouvait sur pied; de nouvelles détonations semblables à des coups de canon ne discontinuaient pas un instant et furent même la cause d'un fâcheux accident, car un de ces indigènes ayant eu l'imprudence de charger son fusil jusqu'à la gueule, selon la funeste habitude de ces pays, cette arme éclata en lui emportant trois doigts de la main gauche; j'eus même de la chance d'être seulement témoin du malheur, sans en subir les fâcheuses conséquences, car je me trouvais à une très-petite distance de la victime. On avait formé à la hâte une espèce de *Landwerth* maronite qui nous accompagna

jusqu'au bas de la montagne en chantant un hymne guerrier dont les paroles, répétées par les échos d'alentour, avaient quelque chose de farouche et de martial à la fois.

Ayant rejoint Djouni, nous prîmes un chemin parallèle à celui qui va à Bekerké, et après une heure de pénible montée nous vîmes le bourg de Zoug placé sur deux cônes élevés, séparés par une vallée qui le divise en deux parties; cet endroit est renommé pour l'habileté de ses habitants dans la confection de certaines broderies en laine et soie d'un goût tout à fait Asiatique et par cela même très-originales.

En moins d'une heure nous allâmes de Zouk à Antoura situé dans un des vallons formés par les derniers contreforts du Liban. Le collége d'Antoura, autrefois habité par les Jésuites, fut donné par Pie VI aux Lazaristes. Le Supérieur actuel de ce collége, M. Depeyre que j'avais connu à bord du Stamboul en allant d'Alexandrie à Beyrouth, nous reçut avec cette cordialité qu'inspire le souvenir de la patrie. Je retrouvai aussi à Ghazir le lazariste Pina, natif de Biella, qui venait d'arriver du Piémont où il était allé visiter ses parents après une longue absence.

Nous dinâmes dans un long refectoire à un des bouts de la table dressée pour tous les collégiens, dont la gaité se ressentait de l'heureuse visite du Consul.

Le soir on nous donna des chambres fort bien établies, et le matin en me levant je jouis quelques instants du charmant paysage qui se déroulait sous ma fenêtre et dont la Suisse seule peut offrir des points de comparaison.

Après le déjeûner MM. les Lazaristes nous firent visiter avec un soin particulier le collége, la chapelle et la bibliothèque: cette dernière avait été formée par les Jésuites et contient quelques bons ouvrages religieux. Nous descendîmes ensuite sur une terrasse latérale à l'entrée du collége, ombragée par des orangers séculaires d'une beauté remarquable. Ces arbres, dont Volney et Lamartine ont fait mention dans leurs ouvrages sur la Syrie, ressemblent à ces anciens noyers que l'on rencontre parfois en Europe. Les deux illustres écrivains ont tracé leurs noms sur l'écorce de l'un de ces arbres, celui de Volney est complètement effacé; quant à celui de l'auteur des Girondins je pus encore lire très-clairement les lettres *amart*.

A quelques pas du collége d'Antoura est situé un couvent de visitandines maronites dont les

religieuses appartiennent aux principales familles du Liban. Cette communauté Syrienne vit du produit de plusieurs terres qui dépendent du couvent et dont la gestion est confiée au directeur spirituel des religieuses.

Parmi les élèves d'Antoura, M. Depeyre nous fit remarquer plusieurs pauvres enfants dont les parents furent massacrés à Damas et pour lesquels l'abbé de Laviscrie, envoyé en Syrie par la Société de secours de Paris, venait de payer deux années de pension tout en les habillant de la tête aux pieds.

Pour donner une nouvelle preuve de la touchante sollicitude du Gouvernement Français à l'égard des Maronites, je mentionnerai encore ici que depuis fort longtemps il donne douze bourses de mille francs chacune, pour entretenir douze garçons dans le collége d'Antoura; ces jeunes gens devant appartenir à des familles maronites du Liban et ne peuvant être admis que sur l'approbation du Consul Général de France à Beyrouth.

Un curé maronite de la famille des Chazen, qui est une des plus anciennes du Kesrouan, ayant prié le comte Bentivoglio de venir dîner chez lui à Zoug, je fus aussi de la partie. Nous arrivâmes chez le prêtre en question vers une

heure de l'après-midi; toutefois il se passa un temps considérable avant que l'on se mît à table: tout le monde se tenait assis à l'orientale dans une salle où l'on fumait, tandis que l'on servait à chaque instant des limonades et du café. Ce temps d'arrê tétait motivé par l'attente du Patriarche et du nouveau Caïmacan de la montagne que le curé avait aussi priés d'assister au repas. Des détonations nous ayant annoncé l'arrivée du *cheick Karam* suivi d'une multitude de cavaliers, quelques instants après les cloches du presbytère sonnèrent à toute volée en l'honneur du Patriarche; je sortis alors de la maison pour les voir arriver. Sur le versant de la montagne où se trouve placé Bekerké, on distinguait en effet le cortége de Monseigneur Boulos Massad qui s'avançait lentement; il était ouvert par l'abbé Namdalla qui, monté sur une mule, fesait presque l'office de piqueur; derrière lui venaient deux Arabes maronites munis de timbres métalliques sur lesquels ils frappaient des coups avec de petits marteaux, tout en chantant un hymne religieux; ces arabes étaient suivis d'un prêtre qui portait la croix, signe distinctif des chefs de rite; ce porte-croix avait à ses côtés deux autres Syriens qui chantaient également en agitant des espèces de soleils en

cuivre doré fixés sur de longs bâtons; enfin venait le Patriarche monté sur une mule blanche couverte d'une housse et d'un caparaçon pourpre. L'aspect vénérable de Monseigneur Boulos, ces chants religieux, cette croix et en dernier lieu cette foule qui suivait le Prélat, tout cela avait quelque chose de mystique et d'imposant à la fois qui commandait le respect; on aurait cru voir arriver Pierre l'Ermite venant prêcher les Croisades.

Nous étions plus de quarante convives à table; on y servit un nombre à peu près égal de plats et je crus que nous n'en finirions jamais; le diner avait été préparé par des religieuses d'un second couvent Syrien situé dans le village même de Zoug; ces pauvres recluses déployèrent en cette circonstance tout leur talent en fait de gastronomie. Les mêts consistaient principalement en de la viande hachée très-menue dont elles avaient rempli tout ce que le règne végétal offre de susceptible d'être farci et transformé en boudin.

Le comte Bentivoglio ayant résolu de retourner le soir à Antoura pour y assister à une distribution de prix, dans la crainte que des lettres importantes ne fussent, pendant mon absence, arrivées pour moi à Beyrouth, soit

d'Alep, soit de Turin, je témoignai au Consul mon désir de rentrer en ville. A cet effet, il eut l'obligeance de me donner un de ses *cavass* avec lequel je partis. La nuit m'ayant gagné en chemin, l'obscurité la plus profonde régnait lorque j'arrivai sur les bords de la mer; par sucroît d'agrément un orage très-violent vint augmenter l'embarras de ma situation; dès lors le bruit des vagues et les éclairs qui sillonnaient la baie de Saint-Georges furent mes seuls guides; grâce à eux je pus me diriger tant bien que mal jusqu'à la villa Bentivoglio, où j'arrivai à dix heures du soir trempé jusqu'aux os et dans un état pitoyable par suite des chutes fréquentes que mon cheval et moi avions faites dans les fossés.

Je trouvai à Beyrouth une lettre du chevalier de Castellengo qui tout en m'accusant réception de plusieurs dépêches venant de Turin, que je lui avais expédiées, m'annonçait qu'après une absence de vingt jours environ, il était de retour à Alep avec quelques chevaux remarquables qu'il avait pu trouver du côté d'Orfa et qui complétaient admirablement le résultat de nos achats; il me signifiait en même temps que les chemins étant impraticables entre Alep et Beyrouth, par suite de la chute des

neiges, il se voyait à son grand regret forcé de renoncer à venir me rejoindre par terre; et qu'ayant demandé un bateau à vapeur à Turin par la voie télégraphique de Smyrne, il s'embarquerait avec les chevaux à Alexandrette, pour venir ensuite me chercher à Beyrouth, aussitôt que le moyen de transport demandé serait arrivé.

Beyrouth est loin d'offrir les avantages d'une ville Européenne: toutefois grâce à ma demeure chez le comte Bentivoglio et aux connaissances que j'avais faites, j'y passais mon temps assez agréablement; le jour j'écrivais ces souvenirs résultat des notes que j'avais prises sur place en voyageant, et le soir j'allais quelquefois chez les commissaires Anglais, Russe et Français, où se trouvait toujours réunie une petite coterie. Lady Duffrin, dont la haute aristocratie anglaise a souvent apprécié l'esprit et l'amabilité, étant venue rejoindre son fils, sa maison offrait aussi une grande ressource pendant les longues soirées de janvier. Outre cela je suivais avec le plus vif intérêt les moindres phases de la question de Syrie, dont les alternatives se présentèrent sous tant d'aspects différents pendant les trois mois que je passai à Beyrouth.

Sans vouloir en aucune manière m'engager

sur le terrain, par trop glissant, des individualités; en donnant mon faible jugement sur les représentants des cinq grandes Puissances qui formaient la Commission, je noterai pourtant qu'elle eut, à mon point de vue, le tort de ne point marcher, dès les commencements, dans une voie beaucoup plus énergique, par rapport à la satisfaction que l'Europe entière était en droit d'attendre du Gouvernement Turc, à la suite de la violation manifeste de tous les droits internationaux qui avait eu lieu à Damas et sur plusieurs autres points de la Syrie; puisqu'il me semble que dans cette circonstance *l'antimaronite* Angleterre elle-même aurait dû exiger la première, comme puissance éminemment libérale et chrétienne, qu'une juste réparation fût accordée à la chrétienté. Au lieu de suivre ce système, la grande question politique d'influence eut de prime abord le dessus; et la cause des Druzes, quoique insoutenable en cette occasion, servit pourtant à souhait la Porte en lui procurant des auxiliaires. Du moment que la question de Syrie entrait dans cette voie, l'accord parfait ne pouvait longtemps durer et l'Europe ayant malheureusement adopté une politique de conciliation à l'égard de la Turquie, la ruse et la finesse pouvaient seules

triompher. Ces deux qualités essentiellement diplomatiques brillèrent, à ce qu'il paraît, d'une façon exceptionnelle dans les séances de la Commission, si on doit, du moins, en juger par la lenteur avec laquelle marchèrent les affaires.

Quel sera le résultat final de cette grande question? il est bien difficile de le préciser. Mais en tout cas il est à désirer que, soit à Beyrouth, soit à Paris ou à Constantinople, la France puisse enfin sortir victorieuse d'une lutte, où elle défend les véritables principes de progrès et d'humanité, et qu'elle puisse du moins obtenir pour les malheureuses populations du Liban quelques garanties solides de tranquillité pour l'avenir et d'oubli du triste passé. Cette mission est digne du Souverain éclairé qui préside aux destinées de la nation Française, et s'il m'est permis d'exprimer ici un regret, je dirai que c'est de ne point voir en Syrie le drapeau Italien, dont les anciens Génois laissèrent la glorieuse tradition dans le Levant, prêter son concours à celui de la France pour soutenir une cause aussi noble qu'elle est généreuse.



CHAPITRE VI.

> L'élu comme le réprouvé est prédestiné au bonheur ou au malheur éternel, étant encore l'un et l'autre dans le sein de leur mère. Parmi les hommes tel sera réprouvé, tel sera heureux.
>
> LE CORAN.

Les siècles anciens virent les luttes et les haines qui s'élevèrent perpétuellement entre l'Orient et l'Occident marquées principalement par les invasions des Perses dans la Grèce; invasions glorieusement repoussées par les victoires européennes de Salamine et de Marathon; puis vint la réaction de l'Occident sur l'Orient par les conquêtes d'Alexandre, laquelle se continua et se compléta par la domination romaine. L'Asie Occidentale semblait

alors à jamais acquise à la civilisation; la barbarie refoulée dans les plateaux inconnus du Thibet était désormais impuissante à envahir l'Europe; la Méditerranée devint uniquement une mer Européenne et surtout Italienne, enfin les bienfaits du christianisme apportés par les vaincus aux vainqueurs en les unissant par le plus sûr de tous les liens, parut avoir pour toujours consommé l'œuvre de pacificatiou commencée par les armes. Cette pacification n'était pourtant pas définitive, et lorsque l'empire Romain se divisa en empire d'Orient et en empire d'Occident la lutte recommença.

Elle se manifesta d'abord par les croyances; le christianisme se sépara en deux Églises rivales: celle d'Orient fut bientôt viciée par l'esprit sophistique et disputeur, par l'imagination subtile et allégorique, par les mœurs légères et corrompues de la Grècc; elle s'égara dans les controverses les plus dangereuses, dans des erreurs qui fesaient retourner le genre humain dans les voies du passé; enfin elle devint le foyer de nombreuses sectes, filles des anciennes écoles philosophiques et qui semblaient avoir toutes une pensée commune, la négation plus ou moins voilée de la Divinité de Jésus-Christ. Cette pensée fatale qui fesait du chris-

tianisme une religion non révélée, mais inventée, devait un jour enfanter une hérésie suprême ou une religion nouvelle, l'*Islamisme*, sorte de christianisme bâtard incomplet, amas confus des hérésies d'Arius, d'Eutychès et de Nestorius.

Mon intention n'étant point de m'étendre, dans cet ouvrage, sur la question religieuse, mais seulement de mettre en évidence les points importants de l'Islamisme en tant que cette religion se trouve pour beaucoup, comme on a pu s'en convaincre, dans les troubles qui agitèrent sans cesse l'Orient et surtout la Syrie, je me bornerai à retracer ici, avec son origine, la manière suprenante dont elle se propagea.

Un homme d'un génie merveilleux, Mahomet, né en 570, voyant dans quel état se trouvait alors l'Orient, s'annonça comme l'envoyé de Dieu pour expliquer les lois de Moïse et du Christ et continuer leur œuvre: il prétendit que l'Évangile avait été la voie du salut pendant six siècles, mais que, les chrétiens ayant oublié les lois de leur fondateur, il était lui-même le *Paraclet* dont la venue avait été prédite, le dernier et le plus parfait des prophètes, *le cachet de tous les prophètes* ainsi qu'il est dit dans le Coran; en conséquence il résuma les ancien-

nes hérésies nestoriennes et autres qu'il mêla à des pratiques juives, les accorda avec les mœurs arabes, et proclama *l'unité de Dieu sans compagnon.* Ce n'était pas une religion nouvelle qu'il enseignait, mais l'ancienne religion de Moïse et de Jésus purifiée et transformée.

Puisque j'ai nommé ici l'ancienne religion de Moïse, peut-être lira-t-on avec quelque intérêt le passage suivant, tiré des écrits de Strabon sur la Syrie et la Palestine, assez curieux par la manière dont cet auteur païen s'est exprimé au sujet de Moïse.

» Un prêtre Egyptien, Moïse, qui occupait une
» partie du pays appelé Gosen, mécontent de
» la religion établie, sortit de l'Egypte pour
» venir se fixer en cette contrée, suivi d'une
» foule d'hommes qui adoraient, comme lui, la
» Divinité, car il soutenait et enseignait que
» les Egyptiens était dans l'erreur en repré-
» sentant la Divinité sous la forme d'animaux
» sauvages ou privés; que les Lybiens, que les
» Grecs eux-mêmes se trompaient également
» quand ils donnaient aux Dieux la figure hu-
» maine (et en effet, Dieu pourrait bien n'être
» réellement que ce qui nous environne, nous,
» la terre et les mers; c'est ce que nous ap-

» pelons nous autres Stoïciens, le ciel, le monde,
» la nature des choses). Or quel homme sensé,
» disait Moïse, pouvait oser le représenter sous
» une des formes que nous avons sous les yeux.
» Il enseignait donc qu'il fallait renoncer à
» sculpter aucun simulacre de la Divinité, et
» se borner à l'adorer dans un sanctuaire digne
» d'elle, environné d'un terrain consacré, mais
» dépourvu de toute espèce d'images. Il pre-
» scrivait aussi de s'endormir dans le temple,
» non seulement pour soi, mais encore pour les
» autres, lorsqu'on avait le don de faire d'heu-
» reux songes: selon lui, ceux-là seuls qui se
» conduisaient avec sagesse et justice, devaient
» toujours attendre de la Divinité qu'elle ma-
» nifesterait sa sollicitude par quelque présent
» ou par un signe quelconque.

» Telle était la doctrine qu'enseignait Moïse:
» il persuada un grand nombre d'hommes bien
» pensants, et il les conduisit dans l'endroit où
» est maintenant Jérusalem. Il n'eut pas de
» peine à s'emparer d'un lieu qui n'était nul-
» lement digne d'envie, et dont personne ne
» pouvait être tenté de lui disputer la posses-
» sion, car le terrain de Jérusalem est pier-
» reux; la ville contient, il est vrai, de l'eau en
» abondance, mais les environs, dans un rayon

» de soixante stades, sont stériles, arides et
» rocailleux.

» D'ailleurs, rien dans Moïse n'annonçait la
» violence, Dieu et les objets de son culte, tel-
» les étaient ses armes; un asile pour lui fon-
» der un temple, voilà tout ce qu'il demandait;
» en même temps, il promettait de faire con-
» naître une religion qui devait n'assujettir ses
» sectateurs à aucune dépense, qui n'admettait
» ni inspirations divines, ni autres pratiques
» absurdes.

» Moïse obtint un grand crédit parmi les
» habitants de ces lieux, toutes les tribus envi-
» ronnantes accoururent se joindre à lui, entraî-
» nées par ses discours et ses promesses et il
» réussit à fonder un État assez considérable. »

Mais pour en revenir à l'islamisme, la preuve la plus convaincante que la religion de Mahomet n'est point *révelée*, c'est que la plupart des idées qui en font la base existaient longtemps avant elle et qu'elle n'est qu'un mélange confus des vérités altérées de notre Sainte Religion et de celle des Juifs. Que l'on parcoure le Coran et l'on n'y trouvera que des histoires de la Bible et de l'Évangile travesties en contes absurdes qu'un homme ambitieux a fait ser-

vir à ses projets. Il parle à des hommes simples et crédules, il leur suppose des prodiges; ils sont ignorants et jaloux, il flatte leur vanité en méprisant la science; ils sont pauvres et avides, il excite leur cupidité par l'espoir du pillage; il n'a rien à donner sur la terre, il crée des trésors dans les cieux, il fait désirer la mort comme un bien suprême, il promet aux braves un paradis fondé sur des jouissances toutes terrestres, enfin il affermit les faibles par l'opinion de la fatalité. Quel caractère pourtant différent de notre doctrine chrétienne! et combien son empire établi sur la contradiction de tous les penchants, sur la ruine de toutes les passions ne prouve-t-il pas son origine toute céleste! Combien dans le catholicisme surtout ne trouve-t-on pas la plus douce et la plus compatissante de toutes les morales et combien ses affections spirituelles n'attestent-elles pas son émanation de la Divinité! Il est vrai que plusieurs de ses dogmes s'élèvent au-dessus de l'entendement et imposent à la raison un respectueux silence, mais par cela même sa révélation n'est que mieux constatée, puisque jamais les hommes n'eussent imaginé de si grands mystères.

Mahomet n'avait d'abord en vue, lorsqu'il

fonda sa doctrine, que l'Arabie sa patrie, plongée alors dans la plus sauvage idolâtrie, et cette religion fut en effet un immense bienfait pour elle, ainsi que pour tous les pays barbares qui l'adoptèrent.

L'islamisme ne renferme en réalité qu'un seul dogme, l'unité de Dieu, dogme qui domine et féconde toute la religion nouvelle et qui devait paraître la lumière même dans un temps où les hérésies grecques l'avaient obscurcie et comme déshonorée. Mais ce qui prouve davantage que Mahomet n'avait en vue que de voir se propager ses préceptes dans sa patrie, ce sont certaines lois établies dans le Coran qui certes eussent été d'une observation impossible à plusieurs peuples de la terre: ainsi je citerai les deux exemples suivants. Pour gagner son paradis des *célestes houris*, Mahomet ordonne qu'il ne faut ni boire ni manger qu'*entre deux soleils*; comment ce jeûne aurait-il pu se pratiquer chez certains peuples de l'Asie, tels que les Samoyèdes, *où le soleil reste sur l'horizon quatre mois entiers sans se coucher*. Il en est de même de l'obligation du *Pèlerinage*, qui aurait offert une difficulté insurmontable en supposant que l'islamisme se fût répandu sur tout le globe, car en comptant vingt-cinq ans par génération

et seulement cent millions de mâles sur le globe, chacun étant obligé d'aller à la Mecque une fois dans sa vie, cela aurait donné quatre millions d'hommes en voyage, vers un seul point, chaque année; or si l'on n'avait pas toujours réussi à revenir dans la même année, et le nombre s'accroissant du double, l'on aurait fini par voir huit millions d'individus se croisant sur la route de la Mecque; comment Mahomet aurait-t-il pu se figurer que l'on réussît à trouver des vivres, de l'eau, de la place et des vaisseaux pour une procession de cette nature.

La prédestination fatale est inscrite dans la religion même de Mahomet, *Islam*, abandon à Dieu et dans celui de ses sectateurs, *Moslem*, résignés à Dieu.

Mahomet prêcha d'abord sa doctrine à la Mecque: il y fut persécuté et condamné à mort par le *cheick* Abou-Sophian, alors il se réfugia à Médine avec ses disciples l'an 622 de Jésus-Christ. De cet évènement date l'ère des Mahométans appelée *hégyre*, ou fuite. Médine reconnut le proscrit comme prophète et comme Souverain. A dater de cet instant il déclara que Dieu lui ordonnait de propager sa religion par le glaive. Au bout de dix ans le prophète avait soumis toute l'Arabie à sa doctrine et à ses

armes. Au moment où il se disposait à entrer en Syrie à la tête d'une armée, il mourut des suites d'un empoisonnement dont il fut victime à Khaibar dans l'Arabie Pétrée, une tribu Juive ayant trouvé le moyen de lui faire servir un agneau empoisonné. Mahomet ne laissa qu'une fille du nom de Fathime qu'il avait mariée au premier de ses disciples Ali.

Les chefs arabes élurent alors pour succéder au prophète son beau-père Abou-Beker qui prit le titre de *Kalifé y recoul Allah*, vicaire du propète de Dieu. La guerre Sainte commença contre l'Empire des Grecs et celui des Perses, empires affaiblis par les factions, défendus par des troupes mercenaires, divisés par des sectes religieuses dont l'esprit était favorable à l'islamisme.

Mahomet n'avait été intolérant qu'en Arabie où il voulait que sa religion régnât sans partage; mais pour favoriser les conquêtes extérieures il avait recommandé l'indulgence envers les *Kitabi*, ou peuples qui ont reçu des livres, c'est-à-dire les chrétiens et les juifs. « Les » nations, avait-il dit, qui embrasseront votre » foi seront assimilées à Vous-mêmes; elles » jouiront des mêmes avantages et seront sou- » mises aux mêmes devoirs; à celles qui voudront

» conserver leurs croyances religieuses imposez
» seulement l'obligation de se déclarer vos sujets
» et de vous payer un tribut, en échange duquel
» vous les couvrirez de votre protection; mais
» celles qui refuseront d'accepter l'islamisme ou
» la condition de tributaires, combattez-les jus-
» qu'à ce que Vous les ayez exterminées. »

Cette sommation du prophète fut aussi une des causes qui motivèrent les derniers massacres des chrétiens en Syrie. Par le célèbre Hatti-Houmayoum donné à Constantinople en février 1856, le Sultan abolit le tribut que les chrétiens payaient depuis des siècles aux turcs. Les vrais croyants y virent une atteinte aux préceptes de Mahomet et depuis cette époque date cette recrudescence d'animosité des Musulmans contre les chrétiens dont on a vu, dans ces derniers temps, les funestes effets à Damas et dans le Liban.

Jérusalem fut la première ville rendue tibutaire en 637 et l'acte qui consacra la soumission de la ville Sainte servit par la suite de modèle à toutes les transactions des musulmans avec les peuples qui devenant *raïa, troupeau,* voulurent conserver leur religion moyennant un tribut. Voici les principales clauses de la capitulation: » Les chrétiens payeront une

» rente annuelle; ils ne pourront ni monter à
» cheval, ni porter des armes, ni changer d'ha-
» bits; ils ne placeront point de croix sur leurs
» églises et ne sonneront point leurs cloches;
» ils ne bâtiront point de nouvelles églises, ni
» dans la ville ni dans son territoire, ils n'em-
» pêcheront point les musulmans d'entrer dans
» leurs églises, soit le jour, soit la nuit; ils en
» ouvriront les portes à tous les passants et
» à tous les voyageurs. Si quelque musulman
» passe par leur ville et y séjourne, ils seront
» obligés de le défrayer pendant les trois pre-
» miers jours de son arrivée. (*). »

Ces concessions, il est vrai, furent souvent rendues illusoires par les emportements d'une multitude fanatique et les chrétiens eurent à subir mille *avaniah*, expression d'où est venu par la suite le mot avanies, usité dans plusieurs langues Européennes pour exprimer la persécution.

Sous Abou-Beker la Chaldée est donc conquise, la Syrie envahie, et vers 634 Damas ouvre enfin ses portes aux musulmans. En 637 Omar deuxième calife conquiert l'Egypte; Othman troisième calife fait la conquête de la Perse; le

(*) LAVALLÉE, *L'Empire Ottoman.*

quatrième calife fut Ali, le gendre de Mahomet. De cette époque date le premier schisme entre les musulmans: voici quelle fut la cause radicale de toute cette grande querelle.

Ali ayant, dans le temps, révélé au prophète une infidélité de sa femme Aïcha, celle-ci ne pouvant lui pardonner cette indiscrétion jura de perdre le gendre de Mahomet; aussi lorsqu'arriva la mort du prophète elle réussit d'abord à faire nommer Abou-Beker calife, et vingt-trois ans plus tard, après la mort d'Othman, elle souleva encore divers chefs arabes contre Ali, entre autres Amrou Gouverneur d'Egypte et Moàouia Gouverneur de Syrie. Ce dernier s'étant fait proclamer *calife successeur* dans la ville de Damas, Ali pour le déposséder lui déclara la guerre, mais la nonchalance de sa conduite perdit ses affaires. Après quelques hostilités, où les avantages furent balancés, il périt à Koufa, ville située sur le Tigre, de la main d'un assassin ou *baténien.* Ses partisans élurent à sa place son fils Hosain, mais ce jeune homme peu propre au gouvernement dans des circonstanees aussi épineuses que celles où il se trouvait, fut tué dans une rencontre par les satellites de Moàouia. Cette mort acheva de rendre les deux factions irréconciliables. Leur haine

devint une raison de ne plus s'accorder sur les commentaires du Coran. Les docteurs des deux partis prirent plaisir à se contrarier et dès lors se forma le partage des musulmans en deux sectes qui existent encore aujourd'hui plus haineuses que jamais.

Les *shütes* regardent les trois premiers califes, qui succédèrent à Mahomet comme des usurpateurs, et Ali comme le vrai vicaire du prophète. Les *Sunnites* au contraire prétendent que la Sainteté a réglé l'ordre de succession et qu'Ali est inférieur à ses prédécesseurs. D'ailleurs les premiers sont moins attachés que les seconds à la prédestination et, admettant que le Coran a été *créé*, croient qu'il est perfectible. Les Turcs de nos jours sont Sunnites et les Persans shütes.

Malgré le schisme, les conquêtes continuèrent pourtant et le Coran se propagea avec une merveilleuse rapidité dans tout l'Orient.

Les Druzes dont le nom a fait tant de bruit dans ces derniers temps, sont un petit peuple qui pour le genre de vie, la langue et les usages ressemble infiniment aux Maronites. La religion forme leur principale différence. Longtemps celle des Druzes fut un problème, mais on a fini insensiblement par percer ce mystère

et l'on en connaît parfaitement à cette heure les traits principaux, ainsi que leur origine qui est intimement liée à leur croyance religieuse. Un siècle environ après la mort du prophète Mahomet, la lecture des livres grecs suscita parmi les Arabes un esprit de discussion et de controverse, jusqu'alors étranger à leur ignorance. Les effets en furent tels qu'on devait les attendre, c'est-à-dire que raisonnant sur des matières qui n'étaient susceptibles d'aucune démonstration et se guidant par les principes abstraits d'une logique inintelligible, ils se partagèrent en une foule d'opinions et de sectes. Vers la même époque la puissance civile tomba dans l'anarchie, et la religion qui tire d'elle les moyens de garder son unité, eut le même sort. Alors il arriva aux musulmans ce qu'avaient déjà éprouvé les chrétiens; les peuples qui avaient adopté le système de Mahomet y joignirent leurs préjugés, et les anciennes idées, autrefois répandues dans l'Asie, se remontrèrent sous de nouvelles formes: on vit renaître par conséquent chez les musulmans la métempsycose, les transmigrations, *les deux principes* du bien et du mal et la résurrection au bout de six mille ans, tel que l'avait enseigné Zoroastre. Dans ce désordre politique et religieux

de l'État, chaque inspiré se fit apôtre et chef de secte; ainsi vers l'an de l'égyre 386, c'est-à-dire 996 de Jésus-Christ, parvint au trône d'Égypte, à l'âge de onze ans, le troisième calife de la race des Fatmites nommée Hakem-b'-amr-allah, ce qui signifie, *gouvernant par l'ordre de Dieu*. Ce Prince fut un des plus extravagants dont la mémoire des hommes ait conservé le souvenir; entre autres actes de folie, il défendit pendant longtemps de faire des chaussures aux femmes afin qu'elles ne pussent sortir de leurs maisons. En dernier lieu il voulut se faire passer pour Dieu, cette idée fut appuyée par un imposteur nommée Mohammed-ben-Ismael qui était venu alors de la Perse en Égypte, et qui enseignait qu'il était inutile de pratiquer le jeûne, la prière, la circoncision, le pèlerinage à la Mecque et d'observer les fêtes; que les prohibitions du porc et du vin étaient absurdes, enfin que le mariage des frères, des sœurs, des pères et des enfants était licite. Pour être bien venu de Hakem-b'-amr-allah, Mohammed-ben-Ismael soutint que ce calife était Dieu lui-même incarné. Par malheur pour l'imposteur, son nouveau Dieu n'eut pas le pouvoir de le garantir de la fureur de ses ennemis, qui le massacrèrent dans une émeute aux pieds mêmes

du calife; quant à celui-ci, il fut aussi tué peu de temps après sur une montagne, où comme le roi Numa, il prétendait, au lieu de la nymphe Egérie, être en commerce avec un ange.

La mort de ces deux chefs n'arrêta point les progrès de leurs opinions: un disciple de Mohammed-ben-Ismael nommé Hamza-ben-Ahmad, les répandit avec un zèle infatigable dans l'Egypte, dans la Palestine et sur la côte de Syrie jusqu'à Sayda et Beyrouth. Il paraît que ses prosélytes éprouvèrent le même sort que les maronites, c'est-à-dire, qu'étant persécutés par la communion régnante, ils finirent par se réfugier dans les montagnes du Liban où ils pouvaient mieux se défendre. Du moins il est certain que c'est vers l'an 1100 de Jésus-Christ qu'on les y trouve établis et formant une société indépendante comme les Maronites. Telle est l'origine des Druzes. Quant à l'étymologie de leur nom, on croit assez généralement qu'elle vient du fondateur même de la secte Mohammed-ben-Ismael qui avait le surnom de *el Dorzi* d'où est venu par corruption la dénomination de *Durzi* en Arabe et de Druze en Français.

Il semblerait que la différence des cultes entre les Maronites et les Druzes eût dû les rendre ennemis; mais ainsi que je l'ai déjà rap-

porté en parlant des premiers, l'intérêt pressant de leur sureté commune les força de se tolérer mutuellement et souvent on les a vus réunis dans le but de se défendre contre les Mamelhouckes, les Pachas d'Alep et les Ottomans.

Ce fut surtout vers le XVII siècle que la puissance des Druzes acquit son plus grand développement; elle le dut aux talents et à l'ambition du célèbre Émir Fakr-el-Din, vulgairement appelé Fakardin de la famille Druze des Maan. A peine ce Prince se vit-il chef et gouverneur de la nation qu'il mit tous ses soins à diminuer l'ascendant des Ottomans, à s'agrandir même à leurs dépends; et il y mit un art dont peu de commandants en Turquie ont offert l'exemple. D'abord il gagna la confiance de la Porte par toutes les démonstrations du dévouement et de la fidélité. Les Arabes infestaient la plaine de Balbeck et les pays de Sour et d'Acre, il leur fit la guerre, en délivra les habitants et prépara ainsi les esprits à désirer son gouvernement. La ville de Beyrouth était à sa bienséance, en ce qu'elle lui ouvrait une communication avec les étrangers, entre autres les Vénitiens ennemis naturels des Turcs, aussi y habitait-il souvent et travaillait sans cesse à

l'embellir; le bois de pins, la tour carrée qui porte son nom et plusieurs autres monuments sont dûs à l'Émir Fakardin.

Cependant le Divan finit par s'allarmer des progrès des Druzes et fit les préparatifs d'une expédition capable de les écraser. Soit politique, soit frayeur, l'Émir ne jugea pas à propos d'attendre cet orage. Il entretenait en Italie des relations sur lesquelles il fondait de grandes espérances, il résolut donc d'aller lui-même solliciter les secours qu'on lui promettait, persuadé que sa présence échaufferait le zêle de ses amis, pendant que son absence refroidirait la colère de ses ennemis. En conséquence, il s'embarqua à Beyrouth, et après avoir remis les affaires entre les mains de son fils Ali, il se rendit à la cour des Médicis à Florence. L'arrivée d'un Prince d'Orient en Italie ne manqua pas d'éveiller l'attention publique. On se demanda quelle était sa nation et l'on rechercha l'origine des Druzes. Les faits historiques et les caractères de religion se trouvèrent si équivoques que l'on ne sut si l'on en devait faire des musulmans ou des chrétiens. On se rappela les croisades et l'on supposa qu'un peuple réfugié dans les montagnes et ennemi des naturels devait être une race dégénérée

des croisés et l'on alla jusqu'à fonder l'origine du nom de Druze sur un comte de Dreux qui aurait suivi Godefroy de Bouillon en Palestine. Ce préjugé était trop favorable à Fakardin pour qu'il le discréditât ; aussi, en homme habile, il en profita pour se créer de bonnes relations à Florence et pour y faciliter son séjour.

Après neuf années de demeure en Italie l'Émir Druze vint reprendre le gouvernement de son pays. Ali son fils avait repoussé les Turcs, calmé les esprits et maintenu les affaires en assez bon ordre. Il ne restait plus à Fakardin qu'à employer les lumières qu'il avait dû acquérir, à perfectionner l'administration intérieure et à augmenter le bien être des nations Druzes et Maronites dont il était le chef dans le Liban; mais au lieu de l'art sérieux et utile de gouverner, il se livra tout entier aux arts frivoles et dispendieux dont il avait pris la passion en Italie. Ce faste inusité alluma la jalousie de ses ennemis et ils en profitèrent pour le rendre suspect au sultan Amurat IV. Le Pacha de Damas reçut l'ordre de marcher avec toutes ses forces sur Beyrouth, résidence ordinaire de Fakardin; après quelques luttes, le fils de l'Émir ayant succombé dans un combat, il perdit le conseil et le courage;

trahi alors par ses partisans il fut livré aux Turcs qui l'emmenèrent à Constantinople, où le Sultan, flatté de voir à ses pieds un Prince aussi célèbre, eut d'abord quelques sentiments de bienveillance à son égard, mais revenant bientôt au sentiment plus durable de la jalousie, il finit par le faire étrangler vers 1631.

Fakardin étant mort, sa famille n'en continua pas moins, comme on l'a vu, à posséder le commandement dans la montagne sous le bon plaisir et la suzeraineté du Gouvernement Ottoman, jusqu'à ce que vers le commencement du XVIII siècle la famille Druze des Maan se trouvant sans descendance mâle, le pouvoir passa à la famille Chéab qui professait alors l'islamisme et dont j'ai nommé les personnages qui l'illustrèrent.

Tant que l'Émir Beschir commanda dans le Liban, les Druzes restèrent donc soumis et vécurent en assez bonne harmonie avec les Maronites, mais à dater de 1840, commença ce fatal antagonisme qui, excité tantôt par les Turcs, tantôt par les Anglais, a fini par prendre des proportions tellement violentes qu'il est bien à craindre que l'on ne puisse de sitôt en venir à bout.

Par ce que j'ai pu en juger, les Druzes ont

l'avantage d'être beaucoup plus courageux et plus unis que les Maronites, ce qui augmente considérablement leur force. Ainsi que ces derniers, les Druzes peuvent se partager en deux classes: le peuple et les notables désignés par le nom de *cheick* et par celui d'*Émir*, qui veut dire descendant de Princes; la condition générale est celle de cultivateur, soit comme fermier, soit comme propriétaire; chacun vit sur son héritage travaillant à ses mûriers et à ses vignes: en quelques endroits on y joint le tabac, le coton et les grains. Quant à la religion actuelle des Druzes, ce que l'on a vu des opinions de l'imposteur Mohammed-ben-Ismael, peut en être regardé comme la définition. Ils ne pratiquent ni circoncision, ni prières, ni jeûnes, ils n'observent ni prohibitions, ni fêtes. Ils boivent du vin, mangent du porc et se marient encore quelquefois, mais très-rarement de sœur à frère; seulement on ne voit plus actuellement d'alliance publique entre les enfants et les pères. Toutes leurs pratiques sont enveloppées de mystère; ils ont des oratoires toujours isolés et placés sur des points élevés, ils y tiennent des assemblées secrètes où les femmes sont admises. Quelques personnes prétendent qu'ils y pratiquent quelques cérémonies en pré-

sence d'une petite statue qui représente un bœuf ou un veau. Ils ont un ou deux livres qu'ils cachent avec soin, mais le hazard a trompé leur jalousie et ceux qui en ont eu connaissance assurent qu'ils ne contiennent qu'un jargon mystique dont l'obscurité fait sans doute le prix pour les adeptes. On y parle de *Hakem-b'-amr-eh* par lequel ils désignent Dieu incarné dans la personne de l'extravagant calife; on y fait à ce qu'il paraît mention d'une autre vie, d'un lieu de peines et d'un lieu de bonheur; enfin on y distingue aussi divers degrés de perfection auxquels on arrive par des épreuves successives. Ce qu'il y a de certain, c'est que nul peuple n'est plus insouciant que les Druzes en matière religieuse. M. Depeyre m'a raconté qu'il avait eu souvent au collége d'Antoura de jeunes élèves Druzes, dont les parents payaient très-exactement la pension, et que ces garçons, qui, sauf la confession et la communion, avaient suivi avec une ferveur édifiante toutes les autres pratiques du culte catholique, n'en avaient pas moins pris part avec beaucoup de férocité aux derniers massacres des chrétiens. Du reste c'est une chose reconnue que lorsque les Druzes sont chez les Turcs ils affectent des dehors musulmans, ils entrent dans

les mosquées et font les ablutions et la prière. Passent-ils chez les Maronites, ils les suivent à l'église et prennent l'eau bénite avec eux. On en a vu de même plusieurs qui, importunés par les missionaires, se sont fait baptiser, puis, sollécités par les Turcs, se sont laissé circoncire et ont fini de la sorte par mourir sans être ni chrétiens, ni musulmans. Ce n'est qu'en fait de politique qu'on trouve les Druzes beaucoup moins inconséquents et quelquefois même étonnants par leur ruse et leur adresse à déjouer certaines combinaisons dont ils craignent d'être les victimes.

Ayant fait mention du sultan Amurat IV dans ce court exposé sur les Druzes, je rapporterai quelques traits caractéristiques de ce Souverain, qui ne manquent pas d'un certain intérêt et se trouvent intimement liés avec l'histoire de la Syrie.

Amurat IV était né en 1612. Sa jeunesse semblait assurer l'impunité aux usurpations et aux insolences des soldats. En effet pendant les dix premières années de son règne qui avait commencé en 1623, les janissaires et les sipahis continuèrent d'opprimer l'empire. Pendant ce temps la Perse étendit ses conquêtes; Shah-Abbas s'empara de Bagdad; dans la Crimée les Tartares se soulevèrent éga-

lement et l'empire Ottoman marchait vers une complète déchéance, lorsqu'Amurat s'étant lassé de porter le joug et ayant vu les janissaires et les sipahis forcer les portes du Sérail et égorger sous ses yeux ses plus fidèles serviteurs, il comprit que pour ne pas être étranglé comme son frère Osman il fallait qu'il pût effrayer les rebelles par son énergie et son audace « C'est bien, dit-il; si Dieu le permet vous subirez les effets d'une terrible vengeance, oppresseurs qui ne craignez pas Dieu et ne vous humiliez pas devant le prophète. » Il les frappa en effet de terreur, peu de temps après, par le meurtre de leur chef Redget-Pacha ; le cadavre du traître égorgé par les eunuques blancs fut jeté devant la porte du Sérail; cela se passait en 1632. Depuis ce moment commence le véritable règne d'Amurat IV. Les janissaires et les sipahis jusqu'alors si redoutables prêtèrent serment de fidélité et virent supprimées toutes leurs prérogatives. « Mon *Padischah*, avait un jour dit un juge au sultan, le seul remède contre les abus, c'est le sabre. » Amurat se souvint de ce conseil et le suivit. La fin de l'anarchie militaire ramena la victoire sous les drapeaux des Osmanlis. Schah-Abbas étant mort, Amurat résolut d'envhair la Perse et se mit lui-même à la

tête de son armée. « Ne vous lassez point, mes faucons, disait-il à ses soldats; l'heure est venue de déployer vos ailes. » Il prit Erivan et Tebriz en 1635 et assiégea Bagdad en 1638. Passionné pour les combats, il fit cette campagne revêtu de l'uniforme de janissaire, travaillant comme un soldat à la tranchée. Cette conduite enflamma les siens et la garnison quoique nombreuse fut forcée de capituler. La Perse demanda la paix, céda Bagdad et reçut en échange la province d'Erivan

On raconte au sujet du déguisement que j'ai mentionné, l'anecdote suivante. Amurat voyageant incognito dans les déserts entre Alep et Bagdad, pour se rendre sous les murs de cette dernière ville, s'arrêta sous la tente d'un arabe auquel il posa cette question, en entrant, « Qu'y a-t-il de plus simple à cuire? — Un œuf! » fut la réponse de l'arabe. Une année s'écoula; lorsque le sultan revint victorieux de Bagdad il s'arrêta de nouveau à la tente du cheick auquel il demanda aussitôt, « Avec quoi?— Avec du sel et du poivre; » lui répondit encore l'arabe. Cette mémoire extraordinaire, jointe à une singulière présence d'esprit, plurent tellement à Amurat IV qu'il conduisit avec lui l'arabe du désert à Constantinople, où l'ayant élevé à la

dignité de Pacha, il fut par la suite un de ses favoris.

Excellent cavalier, disent les chroniqueurs, Amurat sautait facilement d'un cheval sur un autre; il lançait le javelot sans jamais manquer le but et bandait un arc avec tant de force que la flèche portait plus loin que la balle d'un fusil de chasse; il perça, dit-on, ainsi des planches de fer de quatre pouces d'épaisseur. En 1637 on évaluait à 25,000 le nombre d'hommes qu'il avait fait exécuter dans l'espace de cinq ans. L'expression de sa figure était horrible, ses yeux d'un brun fauve lançaient la menace, son visage était à moitié caché par ses cheveux châtains et par sa longue barbe, il n'était jamais plus dangereux que lorsqu'il fronçait ses noirs sourcils.

Grâce à ce système de terreur, Amurat IV gouverna sans partage son empire et réussit à faire plier sous son joug plusieurs de ses sujets rebelles, de même que par ses conquêtes il raffermit momentanément la puissance Ottomane; mais la terreur qui lui avait procuré cette sureté paralysa en même temps les forces de l'Empire, le glaive qui lui procura des richesses le priva des hommes qui avaient sans cesse combattu la chrétienté, et ses successeurs eurent à supporter les funestes suites de son règne.

Sous le gouvernement d'Amurat IV la France perdit une grande partie de cette influence qu'elle avait sans cesse exercée depuis Saint Louis en Orient. La faute en fut à des marchands avides, qui introduisaient jusqu'à de la fausse monnaie et à des aventuriers qui se livraient à tous les métiers. L'ambassadeur de France à Constantinople était à cette époque le comte de Césy qui avait succédé à Sancy; pour favoriser le commerce français en Orient, Césy commit l'imprudence de prendre à ferme les douanes de Constantinople, et il en donna la gestion à un Arménien qui, ayant cautionné imprudemment plusieurs marchands de Marseille, fit banqueroute; de Césy se trouva donc responsable de la dette qui s'élevait à cent mille francs et fut poursuivi à ce sujet. Sur ces entrefaites Louis XIII voyant les intérêts français menacés de plus en plus en Orient, donna pour successeur au comte de Césy, Henri de Gournay, comte de Marcheville, avec ordre d'arranger les affaires de son prédécesseur en fesant payer, par tous les marchands de Marseille, les dettes qu'il avait contractées pour le bien du commerce.

Malheureusement Marcheville était un gentilhomme présomptueux, ignorant et spadassin. Comme il arrivait dans l'Archipel, il rencontra

la flotte du Kapoudan-Pacha, qui sans le connaitre, lui demanda le salut et le somma de venir à son bord; pour toute réponse Marcheville ordonna à son vaisseau de tirer à boulet sur l'amiral turc, criant même aux matelots de viser le Kapoudan-Pacha lui-même qui était sur le pont. Le résultat de cet acte d'extravagance fut que le navire français se trouva bientôt enveloppé par la flotte Ottomane et l'ambassadeur de Louis XIII se vit de la sorte conduit comme prisonnier à Constantinople. A la première audience qu'il eut du Grand Vizir, Marcheville se plaignit des outrages du Kapoudan, mais avec tant d'emportement et de menaces que le ministre l'interrompit et le congédia. Alors il ne ménagea plus rien et se conduisit avec un tel dédain des usages orientaux qu'il passa pour fou et se trouva exposé à de continuelles injures, jusqu'à ce que le Roi de France vint mettre un terme à ce triste état de choses en nommant à l'Ambassade de Turquie M. de la Haye Vantelet.

De tous les dommages faits aux Francs pendant l'ambassade de Marcheville, le plus essentiel fut l'usurpation, par les Grecs sur les Latins, des droits que ceux-ci avaient fini par acquérir presque exclusivement sur le Saint Sépulcre.

De temps immémorial des débats très-graves avaient eu lieu de la part de la France pour maintenir les religieux Franciscains en possession de la plus grande partie des Lieux Saints, lorsqu'en 1634 les Grecs schismatiques profitant des mauvaises dispositions d'Amurat IV contre les Européens et notamment contre l'ambassadeur de France, réussirent à empiéter sur les droits des Latins à Jérusalem. L'affaire fut plaidée devant le divan avec beaucoup de solennité et en présence de tous les ambassadeurs chrétiens; à force d'argent les Grecs l'emportèrent, et malgré tous les efforts que fit la France pendant quarante ans pour casser ce jugement, elle ne put y réussir. Depuis lors les Latins et les Grecs se disputent les mêmes droits sur le tombeau de notre Seigneur et l'on ne peut se figurer les ignobles scènes auxquelles cette malheureuse rivalité a déjà donné lieu, ainsi que de l'état de ruine menaçante dans lequel se trouve toujours pour le même motif le premier dôme de la chrétienté.

L'Eglise Grecque schismatique se subdivise en quatre patriarcats; celui de Constantinople comprenant 108 diocèses, celui d'Alexandrie 4, celui d'Antioche 20, et celui de Jérusalem 14.

L'Empire Ottoman est actuellement divisé ad-

ministrativement en *eyalets* ou gouvernements généraux, subdivisés eux-mêmes en *livas* ou provinces qui autrefois s'appelaient *Sand-giaks*, lorsque la division turque reposait sur les bases de la féodalité, *Sand-giak* voulant dire étendard; ces *livas* se partagent enfin en *cazas* ou districts. La Turquie d'Europe comprend 15 *eyalets*, 42 *livas* et 376 *cazas;* la Turquie d'Asie 17 *eyalets*, 83 *livas* et 858 *cazas*, sans compter les états vassaux d'Afrique. En Syrie il y a troits *eyalets* qui sont ceux d'Alep, de Sayda et de Damas.

Le siége du Gouvernement, comme on sait, est établi à Constantinople et c'est de là que part la direction générale des affaires, ou du moins qu'elle devrait partir, car il arrive souvent que la Porte, après avoir donné quelques instructions générales à un Pacha, l'envoie gouverner dans telle ou telle Province, le laissant par la suite, sans instructions précises, agir selon les circonstances et selon le plus ou moins d'intelligence qu'il possède. Les ordres ne lui sont transmis la plupart du temps que verbalement; et de ce système vicieux provient l'état d'incurie dans lequel se trouvent plusieurs provinces de l'Empire Ottoman.

Pour compléter ma notice historique sur les

différents peuples qui habitent dans le Liban il me reste encore à parler des Metuwalis.

A l'orient du pays des Druzes dans la vallée profonde qui sépare leurs montagnes de celles du pays de Damas, habite un autre petit peuple connu en Syrie sous le nom de Metuwali. Le caractère principal qui le distingue des autres habitants Turcs est d'être *shüte*; a en juger par ses usages et coutumes, il est aisé de reconnaître que c'est une colonie venue de la Perse par Bagdad. Ainsi encore aujourd'hui ses docteurs ou hommes de lettres sont tenus d'aller subir leurs examens soit à Bagdad, soit à Ispahan où on leur délivre une espèce de déclaration afin qu'ils puissent enseigner telle ou telle faculté. Ce n'est que vers la moitié du siècle dernier que l'on a commencé à s'occuper des Metuwalis, leurs brigandages et leurs progrès ayant fixé l'attention des autres habitants de la Syrie et spécialement des Maronites dont ils usurpèrent plusieurs terrains dans le Liban. L'origine de leur nom vient de la secte même à laquelle ils appartiennent; cette différence de croyance en fait d'interprétation des lois de l'islamisme est la cause principale qui les rend suspects aux Turcs; aussi les Turcs ne s'en servent que comme d'un couteau à deux tran-

chants pour faire triompher leur politique dans le Liban. La famille Harfouche est la plus importante des Metuwalis; elle dirige souvent les actions de ce petit peuple qui vit comme les Maronites et les Druzes du produit de la terre et du commerce des laines. C'est surtout du côté de Sayda et de Balbeck que l'on retrouve les Metuwalis; dans les derniers désordres qui affligèrent le Liban ils firent cause commune avec les Druzes contre les chrétiens.

Quand on jette les yeux sur la carte de la Syrie, on observe que ce pays n'est en quelque sorte qu'une chaîne de montagnes qui, d'un rameau principal, se distribuent à droite et à gauche en divers sens: la vue du terrain est analogue à cet exposé. En effet, soit que l'on aborde par mer, soit que l'on arrive par les immenses plaines du désert, on commence toujours à découvrir de très-loin l'horizon bordé d'un rempart nébuleux qui court du nord au sud, tant que la vue peut s'étendre: à mesure que l'on approche, on distingue des entassements gradués de sommets qui, tantôt isolés et tantôt réunis en chaînes, vont se terminer à une ligne principale qui domine sur tout. Cette ligne se suit sans interruption depuis son entrée par le nord jusque dans l'Arabie; d'abord elle serre

la mer entre Alexandrette et l'Oronte, puis après avoir cédé passage à cette rivière, elle reprend sa route au midi en s'écartant un peu du rivage et par une suite de sommets continus elle se prolonge jusqu'aux sources du Jourdain. Pendant ce trajet il se détache de cette ligne, comme d'un tronc principal, une infinité de rameaux qui vont se perdre les uns dans le désert, où ils forment divers bassins, tels que celui de Damas et de Lauran, les autres se dirigent vers la mer où ils se terminent quelquefois par des chutes rapides comme il arrive au Carmel, à la Nakoure, au cap Blanc et à presque toute la zone entre Beyrouth et Tripoli. Plus communément ils conservent pourtant des pentes douces qui se terminent en plaines, telles que celles d'Antioche, de Tyr et d'Acre. Ces montagnes en changeant de niveau et de lieux, changent aussi beaucoup de formes et d'aspects. Entre Alexandrette et l'Oronte, les sapins, les mélèzes, les chênes, les buis, les lauriers, les ifs et les myrtes qui les couvrent leur donnent un air de vie qui déride le voyageur attristé ou fatigué.

Dans le nord d'Alep, comme on a pu le voir, l'on ne rencontre que des rochers presque nus sans verdure et sans terre; au midi d'Antioche

et sur la mer, les côteaux beaucoup plus riants se prêtent à porter des oliviers, du tabac et des vignes, mais du côté du désert la pente de la chaine principale des montagnes n'est qu'une suite presque continue de roches blanches; et enfin vers le Liban les montagnes s'élèvent cependant se couvrent en beaucoup d'endroits d'autant de terre qu'il en faut pour devenir cultivables à force de travail. Là, parmi les rocailles, à huit heures de marche de Tripoli se trouvent les restes des cèdres si vantés qui sont actuellement au nombre de dix ou douze et auxquels il est défendu de toucher.

On peut aisément présumer que dans un pays aussi étendu que la Syrie, la qualité du sol n'est pas partout la même: en général j'ai remarqué que la terre des montagnes est rude et que celles des plaines est grasse, légère et annonce la fécondité; dans le territoire d'Alep elle ressemble à de la brique pilée très-fin. Presque partout ailleurs la terre est brune; on dirait un excellent terreau de jardin. Mais lorsqu'arrivent les neiges et les pluies d'hiver, il se forme des boues profondes qui rendent les communications des plus difficiles dans l'intérieur.

Un jour un officier du corps expéditionnaire

vint dîner chez le comte Bentivoglio; comme son régiment était entré un des premiers dans Déir-el-Kamar après les massacres, on le pria de donner quelques détails sur ce qu'il avait vu et voici ce qu'il raconta.

Lorsque les troupes Françaises entrèrent dans cette malheureuse ville, elles furent suivies par plusieurs chrétiennes, dont les maris avaient été égorgés, qui voulaient, disaient-elles, revoir une dernière fois leurs époux ou leurs enfants; les cadavres des victimes se trouvaient encore pêle mêle dans une espèce de souterrain du Sérail où on les avait amoncelés; ces femmes y entrèrent de force, et là on les vit se jeter comme des insensées sur des restes inanimés qui étaient pour la plupart en pleine putréfaction, cherchant à deviner parmi ces lambeaux de chair humaine quelques traits chéris qu'elles embrassaient ensuite comme si une âme eût encore habité ces repoussantes enveloppes, et plus d'une mère sortit folle de ce charnier en emportant dans ses bras un squelette affreux qu'elle disait être son fils.

Dans une des salles du Sérail se trouvent des socles en marbre blanc qui servaient jadis de divans; au moment des massacres on enleva les coussins et l'on transforma les socles en

autant de billots, sur lesquels les Druzes, aidés par les soldats turcs, coupèrent la tête aux chrétiens que l'on avait admis par grâce dans le Sérail, après leur avoir fait payer une forte rançon. Ces socles sont encore maintenant souillés de sang en plusieurs endroits. Dans cette même salle il y avait un trou assez large par lequel on forçait les Maronites à passer le bras droit, et dans la cour, des Druzes armés de sabres affilés s'amusaient à leur couper le poignet, et lorsqu'il tombait du premier coup c'étaient des applaudissements frénétiques de la part des assistants. La traînée de sang a laissé le long du mur des traces ineffaçables qu'il serait à désirer de voir aussi vivaces dans l'esprit du Gouvernement Turc, afin que dans l'avenir de pareils spectacles n'aient point à se reproduire.

Puisque j'ai encore rappelé ici les tristes évènements du Liban, je donnerai aussi l'histoire d'une jeune chrétienne de Damas que j'ai connue à Beyrouth.

Marie est une jolie fille de seize ans, elle a de beaux cils noirs, des yeux doux et sauvages en même temps, un nez aquilin qui dénote la race grecque et de longs cheveux noirs. Une coiffure de toile blanche roulée autour de la tête

et du menton, encadre ses jolis traits. Aucun corset ne gêne sa taille flexible ; sa robe s'ouvre comme toutes celles des femmes du Levant sur le sein, dont l'œil peut souvent apercevoir sans effaroucher leur modestie et suivre sans trouble, les contours gracieux.

Marie habitait avec ses parents, dont elle était l'unique enfant, à Damas ; son père grec catholique, et ancien *drogman* du consulat de Naples, avait quitté par la suite cet emploi, peu lucratif, pour se livrer au commerce, et s'était associé à un négociant turc. En sa qualité d'interprète il savait l'italien et il l'avait enseigné un peu à sa fille qui s'exprime assez facilement dans cette langue. Lorsque la révolte éclata à Damas, les parents de Marie voyant leur quartier incendié et leurs existences menacées, se sauvèrent avec elle de leur maison, mais au lieu de se rendre directement chez Abd-el-Kader, ils eurent la fatale inspiration d'aller se réfugier chez le turc leur associé ; celui-ci les accueillit avec mille témoignages d'amitié et les assura, qu'au risque même de se perdre, il les sauverait. En effet pendant deux jours il fut plein d'attention pour ses hôtes qu'il avait établis dans une petite cellule, espèce de cachette, au sommet de la maison, d'où les pau-

vres fugitifs ne sortaient qu'aux heures des repas qu'ils partageaient avec le turc et sa famille. Le troisième jour tandis que l'on était à table, on vint prévenir le maître de la maison qu'un de ses coréligionnaires demandait à lui parler; ce qui se passa entre eux on l'ignore, toujours est-il qu'après un certain temps le turc étant rentré dans la salle, pria le grec de sortir, ayant, disait-il, quelque chose d'important à lui communiquer pour sa sureté; aussitôt le chrétien le suivit sans la moindre défiance, peu après le musulman revint seul en disant avec le plus grand calme aux deux femmes qui le regardaient avec inquiétude, que son ami ne tarderait pas à revenir. En même temps que cela se passait, une vieille négresse qui servait dans la maison, après avoir autrefois demeuré chez le grec, se plaça de manière à n'être aperçue que par la mère de Marie et elle lui montra ses mains teintes de sang en lui fesant signe de garder le silence. Quoique la pauvre femme eût deviné l'affreuse vérité, elle sut conserver assez d'empire sur elle-même pour feindre une apparente tranquillité pendant la fin du repas. Le turc reconduisit ensuite la mère et la fille dans leur cellule en leur disant toujours de ne point s'inquiéter sur le compte du chré-

tien, vu qu'il ne courait aucun danger et qu'il les rejoindrait bientôt. Dès qu'elles se virent seules, les deux femmes se précipitèrent sur la terrasse où elles ne tardèrent pas à être rejointes par la fidèle négresse qui leur apprit que le turc aidé par un autre musulman avait tué, sous ses yeux, à coups de poignards, le malheureux grec dont le corps gisait encore dans un coin de la cour et qu'elles n'avaient que juste le temps de fuir par les toits voisins, si elles ne voulaient subir le même sort, que la servante savait leur être réservé pour la nuit. Quoiqu'à moitié mortes de frayeur, Marie et sa mère résolurent de tenter cette fuite périlleuse et de maison en maison, sans cesse exposées à se voir découvertes d'un instant à l'autre, elles réussirent pourtant à gagner une terrasse dans un quartier moins fréquenté, où le hasard leur fit rencontrer une femme turque qui moyennant les boucles d'oreilles et les bracelets qu'elles portaient, consentit à les laisser descendre dans la rue, sans les trahir; la demeure d'Abd-el-Kader se trouvant à une très-petite distance, elles s'empressèrent de se diriger de ce côté, mais à quelques pas de cet asile, des arabes les entourèrent et la malheureuse enfant vit égorger sa mère à ses côtés. Ces forcenés se ruèrent

ensuite sur elle, en se disputant entre eux, à qui la violerait le premier. Marie allait être victime de leur brutalité, lorsque par bonheur des algériens qui accompagnaient un convoi de chrétiens vinrent à passer et purent encore la sauver. Réfugiée chez Abd-el-Kader elle y demeura jusqu'à ce que le calme se fût rétabli à Damas; alors l'orpheline partit avec des religieuses pour Beyrouth, où elle alla demander l'hospitalité à une maronite, sœur de sa mère qui habite à Ras-Beyrouth petit village situé à un demi kilomètre de la ville. Comme c'était mon but favori de promenade, j'y fis la connaissance de la jeune fille de Damas; souvent assis sur un rocher au bord de la mer, nous causions de l'Europe dont je retraçais à Marie l'existence dorée, et ce qui me surprenait le plus en elle, c'était une juste appréciation des choses de ce monde jointe à une extrême résignation sur son sort. « Nous autres pauvres filles du Liban, me dit-elle un jour, nous sommes nées le plus souvent pour souffrir, telle est notre destinée, il faut donc savoir s'y résigner; quant à moi, ce qui me rendrait bien heureuse, ce serait de rejoindre ma mère là-haut, » et Marie regardait le ciel, tandis qu'une larme venait humecter sa paupière.

Parmi les étrangers qui visitèrent Beyrouth pendant que j'y séjournais, je citerai le vicomte de Sainte-Seine, gentilhomme français qui s'occupe de photographie et qui mérite, par ses reproductions vraiment remarquables, de figurer au nombre des artistes distingués dans ce genre. Aimable et spirituel, ce jeune homme possède en outre, avec une fort jolie voix, le talent de savoir s'accompagner sur le piano, aussi lorsqu'il venait passer la soirée à la villa Bentivoglio, le priait-on souvent de chanter soit une des chansons nationales de la France, soit quelques morceaux de vaudeville ou d'opéra dont le souvenir nous rappelait les théâtres de Paris. Possesseur d'une belle fortune, M. de Sainte-Seine avait entrepris un long voyage pour se distraire et pour se procurer en même temps les clichés des monuments et des points de vue les plus importants de la Syrie; la collection qu'il me fit voir était déjà très-intéressante et il comptait encore l'accroître par un voyage en Palestine et sur les côtes d'Afrique avant de rentrer en France. Ayant apporté son attirail de photographe à la villa du consul de France, il en tira différentes épreuves qui toutes réussirent fort bien et il reproduisit en même temps, dans le format des cartes de visite, les habitants du joli *cottage* arabe.

Les zouaves avaient établi un théâtre au camp des pins où des représentations avaient lieu les mercredis et les jeudis; j'y allais quelquefois dans le double but de me délasser et de me livrer à des études physiologiques sur le caractère exceptionnel de cette troupe d'élite qui joue avec le même entrain une pochade de Débureau, comme elle attaque une redoute à la baïonnette. Au reste rien n'était plus comique que les programmes mêmes du spectacle.

Le carnaval se passa comme le carême dans une ville de province, sauf le lundi gras, qu'eut lieu chez M.me de Weckbacker, un petit bal auquel assistèrent plusieurs Européens établis à Beyrouth, quelques officiers français et le jeune comte de Recuerdo fils de la Reine Christine d'Espagne et du Duc de Rianzarès; ce jeune homme, élevé au grade de chef de bataillon dans l'armée Espagnole, se trouvait attaché à l'état-major du Général de Beaufort. Le bal fut assez animé et la femme du consul d'Autriche en fit les honneurs avec beaucoup d'amabilité.



CHAPITRE VII.

Et je n'ai pas couché mon front dans la poussière
Où le pied du Sauveur en partant s'imprima;
Et je n'ai pas usé sous mes lèvres la pierre
Où, de pleurs embaumé, sa mère l'enferma!
Et je n'ai point frappé ma poitrine profonde
Aux lieux où, par sa mort, conquérant l'avenir
Il ouvrit ses deux bras pour embrasser le monde,
Et se pencha pour le bénir.

« L'insensé! » dit la foule. Elle même insensée!
Nous ne trouvons pas tous notre pain en tout lieu;
Du barde voyageur le pain c'est la pensée,
Son cœur vit des œuvres de Dieu!

LAMARTINE. *Adieu.*

Ces vers empreints d'une si admirable pensée religieuse furent dédiés par M. de Lamartine à l'Académie de Marseille, lorsqu'il partit pour l'Orient; plus heureux que moi, il allait visiter cette terre Sainte où l'on rencontre à chaque pas un mystère sublime, où chaque pierre est une relique. Moi aussi j'ai mille fois désiré de pouvoir visiter Jérusalem, mais mon devoir me

clouait à Beyrouth et j'ai dû me résigner à mon sort. « Nous ne trouvons pas tous notre pain en tout lieu, » a dit le poète, et quand on a dans sa folle jeunesse bu jusqu'à la lie la coupe des vains plaisirs de ce monde et qu'avec ses dernières illusions on a vu disparaître cet or qui seul commande sur la terre, il faut savoir se résigner dans certaines circonstances de la vie et tout en puisant dans les revers de la fortune une tardive expérience, tâcher du moins de laisser derrière soi un nom que le monde puisse respecter.

Le 14 Février le Malfatano arriva dans la rade de Beyrouth, il venait d'Alexandrette où on l'avait envoyé de Naples. Le Commandant me fit remettre une lettre du chevalier de Castellengo par laquelle j'appris que le maître des palefreniers du Roi venait d'avoir le typhus, et que cet homme se trouvant à peine convalescent, mon compagnon de voyage se voyait forcé de retarder son départ d'Alep; je devais donc d'après ses instructions m'embarquer avec les chevaux que j'avais à Beyrouth, et aller l'attendre à Alexandrette où il espérait pouvoir me rejoindre bientôt.

Le 15 dans l'après-midi, j'embarquai les chevaux; ce ne fut point sans peine, car les pau-

vres bêtes n'étant point habituées à se voir ainsi ballottées, se mettaient dans un tel état d'exaspération, que ma présence et mes caresses pouvaient seules les calmer un peu. J'adoptai pour plus de sûreté le système de les placer dans les caisses-écuries d'où je les fis transporter à bord du Malfatano sur un chaland en fer que le Commandant Français du port de Beyrouth avait eu l'obligeance de mettre à ma disposition. Par suite de cet arrangement et ayant le bonheur d'être bien secondé par le zèle de tout l'équipage du vapeur Sarde, je réussis à y établir, sans le moindre dommage les chevaux confiés à mes soins.

Le soir je pris congé du comte de Bentivoglio et des personnes établies à sa villa, dont je ne me séparai qu'avec un profond regret et à dix heures je me rendis à bord, où le Commandant avait eu l'obligeance de me faire préparer la grande cabine d'arrière.

Le 16 à cinq heures du matin nous quittâmes Beyrouth par un vent de sud-ouest assez gaillard qui rendait la mer très-houleuse, aussi les alcyons en effleurant les vagues de leurs blanches ailes, nous fesaient souvent cortége. Vers le milieu de la journée le vent passa pourtant au nord-ouest et insensiblement la mer se cal-

ma, mais en revanche la pluie commença à tomber avec une force extraordinaire et dura toute la nuit; malgré cela, je la passai en grande partie sur le pont où je tâchai d'abriter le mieux possible mes pauvres chevaux qui, la tête tristement penchée, piaffaient dans leurs étroites cellules.

Je commençai dès cet instant à concevoir des doutes très-sérieux sur la possibilité d'embarquer à bord du Malfatano, tous les chevaux que nous avions achetés, car ce vapeur n'étant que de la force de deux cents chevaux et n'ayant point de faux-pont, je prévoyais, que nous ne pourrions jamais y établir sûrement une trentaine de chevaux à découvert sur le pont, où ils se seraient trouvés exposés à mille dangers. Je savais, surtout de longue date, que ce vapeur embarquait très-facilement la mer par les sabords de proue; ces mêmes pensées assaillirent de son côté le chevalier de Castellengo à Alep et l'on verra tantôt quel en fut le résultat. Le Commandant n'était plus le chevalier Giraud que j'ai nommé au commencement de ce souvenir de voyage. Ayant obtenu une promotion, il venait d'être remplacé par le chevalier Avogadro de Cerrione, un des meilleurs officiers de la marine royale, qui joint à ce mé-

rite celui d'être un *gentleman* achevé. Aussi de ce côté je ne pouvais me trouver mieux partagé. Les autres officiers du bord étaient les lieutenants de vaisseau, comte Conti Barbaran émigré Vénitien, M. Libetta ex-officier de la marine napolitaine, jeune homme très-distingué sous tous les rapports, le chevalier Galleani de Saint-Ambroise, sous-lieutenant de vaisseau et M. Rezzano pilote ayant grade aussi dans l'état-major du Malfatano. Ces messieurs regrettaient un peu d'avoir été forcés de quitter Gaète au moment où cette forteresse allait être attaquée sérieusement par terre et par mer; mais sauf cette légère contrariété bien naturelle dans des marins de cœur, comme l'ont toujours été les Sardes, ils furent pour moi d'une amabilité exquise, ce qui me fit trouver beaucoup trop courte la traversée de Beyrouth à Alexandrette. Le 17 à onze heures du matin nous entrions dans ce dernier port, où grâce aux soins empressés de M. Belfante, je trouvai tout de suite une écurie assez vaste pour y loger les chevaux, que je pus de nouveau débarquer fort heureusement.

A mon arrivée à Alexandrette, on m'avait remis une lettre du Colonel, par laquelle il me prévenait qu'il avait écrit à Turin pour obtenir qu'on nous envoyât un autre vapeur plus grand

que le Malfatano où l'on pût placer les chevaux dans le faux-pont et qu'il quitterait Alep dès qu'une réponse lui serait arrivée; c'était par conséquent la perspective d'un long séjour à Alexandrette qui m'était offerte. D'après la description que j'en ai donnée, on a vu que cette localité peut être mise en balance avec Cayenne, la côte du Sénégal ou d'autres pays tout aussi désastreux. Les fièvres commençaient à y tourmenter les habitants, et les marais accrus par la fonte des neiges envoyaient des exhalaisons pestilentielles; avec tout cela, comme à Beyrouth, la petite vérole noire y fesait depuis quelque temps de nombreuses victimes. Je préférai des deux chances courir celle d'attraper les fièvres et j'en pris mon parti en vrai philosophe.

M. Belfante avait mis à ma disposition une chambre que j'avais acceptée avec plaisir; sa fille Mademoiselle Clélie tenait la maison avec beaucoup d'ordre et me comblait de prévenances, ainsi je finis par me trouver beaucoup mieux que je n'avais osé l'espérer d'abord. Les officiers du Malfatano venaient passer les soirées chez le vice-Consul Sarde et cela formait, avec les quelques européens établis à Alexandrette, une petite société intime qui ne manquait point d'un certain charme.

Souvent dans la journée j'avançais d'un pas rapide sur la grève et m'arrêtant de temps à autre, j'écoutais cette plainte éternelle qui s'élève de la mer, si grande et si harmonieuse, aspirant avec délices les senteurs pénétrantes qui s'exhalent de sa surface. D'autres fois à moitié couché dans un des légers esquifs du Malfatano, je me fesais bercer sur ces vagues si bleues et si limpides. Et que pouvais-je faire de mieux, au lieu de m'enfermer entre quatre murs ou de m'exposer à jaunir comme les habitants d'Alexandrette, en me dirigeant vers les marais, que de respirer à pleins poumons cette atmosphère impregnée d'algues marines tout en contemplant cet espace où l'âme s'exalte et s'inspire à la source de la poésie éternelle? Car c'est en face de la mer seule que l'homme se sent vivre, qu'il sent sa pensée germer, grandir et fermenter en lui: c'est là qu'il aperçoit voltiger au fond de son âme des songes mystérieux, enfin c'est de là qu'il entend jaillir, comme jaillit le phosphore dans l'obscurité, des chants qui jetteraient la terreur ou l'enthousiasme parmi les peuples.

Pendant la nuit je jouissais aussi de temps en temps d'un spectacle des plus majestueux. Le golfe d'Alexandrette a 45 milles de longueur

sur 20 de largeur, il est entouré de montagnes de différente hauteur qui, ayant pour rameau principal le Taurus, que j'apercevais distinctement avec ses cimes neigeuses, de la demeure du Délégué Sarde, s'étendent le long de ce large bassin jusqu'à Alexandrette, d'où elles s'en éloignent sensiblement pour laisser devant elles un terrain plat et inculte qui forme de tristes marais peuplés par des milliers de grenouilles au coassement monotone. En maint endroit ces montagnes ne sont à vrai dire que de lourdes falaises, mais sur quelques autres points, elles sont couvertes de broussailles et de ce laurier rose sauvage qui, en s'entrelaçant avec le lichen, rampe le long des rochers et forme comme le tissu artériel du corps humain. Poussés par cet esprit de destruction inné dans l'homme et qui puise sa source dans l'ignorance, les montagnards ont la funeste habitude de brûler ces broussailles, soit pour se procurer un peu de charbon, soit pour cultiver ensuite quelques morceaux de terrain que l'incendie a calciné, mais le plus souvent ils n'obtiennent en réalité que de précipiter la fonte des neiges et de rendre plus terrible le vent du *raghisa* qui souffle avec véhémence à travers la montagne. Mais pour moi, pauvre touriste rêveur,

souvent accoudé à ma fenêtre pendant des nuits entières, ces montagnes embrasées par suite de l'incendie qui se propageait avec furie dans tous les sens, offraient un aspect fantastique et terrible à la fois: tantôt je croyais assister à une des nuits de Faust, tantôt voir Néron brûlant par caprice la ville des Césars. Puisque je me trouve sur le chapitre des spectacles étranges, je mentionnerai, en passant, que sur les côtes de la Caramanie à quatre milles au nord du port bien connu des Génois, on voit une colline boisée au sommet de laquelle est située une petite ouverture volcanique nommée Yanar d'où sort une flamme brillante que l'on peut apercevoir à plusieurs milles. Ce feu qui a servi de point de mire, depuis des siècles aux navigateurs, et dont Pline a parlé dans ses ouvrages, a été l'origine des phares; le premier, comme on sait, fut établi dans l'île de Pharos près d'Alexandrie où il a subsisté pendant 1600 ans, c'était même le monument le plus fameux de ce genre, compté parmi les merveilles du monde; sa hauteur était de 175 mètres; les anciens auteurs ont prétendu que l'on apercevait son feu de 300 stades, environ 42 milles et c'est de son nom que l'on a désigné toutes les constructions semblables.

Entre Bayas et Alexandrette presqu'en face de ce dernier endroit, on aperçoit sur un petit monticule dont la base se mire dans le golfe, deux pans de murs ruinés qui ont dû soutenir jadis un arc de triomphe ou une petite tour à signaux comme s'en servaient souvent les Romains. Ces anciens vestiges se nomment les colonnes de Jonas, car c'est là d'après la légende du pays, que la baleine se débarrassa de son incommode habitant; quoique fort peu convaincu de la véracité de cette tradition historique, je désirai toutefois visiter les colonnes de Jonas et je proposai cette promenade au chevalier Avogadro qui l'accepta avec plaisir. M. Belfante, sa fille, et quelques autres personnes en firent autant. Nous traversâmes en moins de deux heures cette partie du golfe dans deux embarcations du Malfatano montées par de vigoureux rameurs, mais la grande difficulté fut ensuite pour nous de débarquer, car les brisants étant assez forts, repoussaient les canots qui ne pouvaient prendre terre; enfin on réussit à établir la planche de sortie et nous pûmes descendre sur le rivage, non sans être pourtant mouillés par les vagues. Nous avions apporté quelques provisions qui furent expédiées en un clin d'œil au pied même des ruines de Jonas. Cet édifice

était construit solidement en blocs de marbre blanc dont on voit encore maintenant les restes imposants; derrière le promontoire nous aperçumes adossé à la montagne un ancien château, d'un style mauresque, vers lequel nous dirigeâmes nos pas, après le déjeûner. On y arrive par un petit sentier tracé parmi des touffes de lauriers roses, de myrtes et de genêts, un donjon orné de machicoulis forme l'entrée principale du château; au-dessus de la porte est une plaque de marbre blanc sur laquelle on a tracé l'inscription suivante en caractères arabes: (*)

» Celui qui a ordonné de bâtir cette victo-
» rieuse forteresse est le Roi des Rois, le Grand
» Seigneur Soliman Schah, fils de Sa Majesté
» Soliman Schah le Grand.
» Que Dieu le soutienne toujours.

« Année 955. »

Nous visitâmes dans le plus grand détail l'intérieur de cette forteresse à laquelle donne

(*) J'obtins cette traduction de l'amabilité de M. Minassa Nejem drogman de l'entreprise du Canal de Suez à Alexandrette.

accès un petit passage pratiqué sous le donjon, mais ces murs crénelés qui à l'extérieur présentent encore un aspect assez imposant, ne renferment qu'un amas de ruines où quelques pâtres ont cherché un misérable abri et où leurs chèvres broutent les plantes parasites qui ont poussé parmi les crevasses; j'observai pourtant que la forteresse a dû être fortifiée à deux reprises et que les remparts qui forment la deuxième enceinte sont d'une construction beaucoup plus récente.

Nous étant de nouveau dirigés vers l'endroit où se trouvaient les canots, nous fûmes très-contrariés de voir que par suite de la houle qui avait augmenté d'une manière très-sensible, il nous était impossible de regagner nos embarcations qui flottaient au large; il fallut donc, bon gré mal gré, se résigner à reprendre pédestrement le chemin d'Alexandrette, dont trois grandes lieues nous séparaient.

Non loin de la forteresse de Soliman Schah et du petite village de Bayas, dans les derniers contreforts des montagnes qui entourent le golfe d'Alexandrette on rencontre des sapins, des mélèzes et des noyers en quantité d'une forte dimension. Dans le but de les avoir a des prix plus modérés que sur les bords de la mer Noi-

re, la Société pour le percement de l'Isthme de Suez tient à Alexandrette un fondé de pouvoirs chargé d'acheter ces bois, que des navires frétés exprès transportent ensuite à Damiette, où se poursuivent les travaux de cette gigantesque entreprise. Parmi les personnes qui vinrent visiter les colonnes de Jonas se trouvait aussi M. Beignat agent de la Société Lesseps, excellent convive, aux manières franches et joyeuses; voyant l'embarras où se trouvaient plusieurs personnes, de devoir faire une aussi longue route à pied, il proposa de faire venir quatre ou cinq chevaux qui, par un heureux hasard, se trouvaient chargés de bois non loin du vieux fort et dont il pouvait disposer. L'offre fut acceptée avec enthousiasme et l'on expédia un messager pour faire venir ces montures que l'on amena bientôt, mais couvertes de simples bâts rembourés avec des noyaux de pêches. Malgré cela on s'en accommoda avec plaisir, et sur quelques-unes, suivant l'exemple des fils Aymon, nous chevauchâmes deux cavaliers à la fois; ainsi j'eus pour compagnon le charmant sous-Lieutenant du Malfatano M. Galleani, qui, en vrai marin, grimpa sur la croupe de mon criquet de montagne comme il aurait pu le faire sur un mât de misaine. Grâce à ce se-

cours inattendu notre partie n'en devint que plus amusante, et après trois heures de pittoresque caravane nous atteignîmes la ville des grenouilles.

Le lendemain, c'était le 8 Mars, une dépêche télégraphique arriva par la voie de Smyrne; elle annonçait que l'on ne pouvait pour le moment, nous envoyer un autre bateau à vapeur de l'État; on y enjoignait en même temps au chevalier de Castellengo de se servir des paquebots des Messageries Impériales pour transporter tous les chevaux en Italie. De son côté le Commandant du Malfatano recevait en même temps l'ordre d'appareiller pour Constantinople, où il devait aller se mettre à la disposition du Général Durando, Ministre de Sardaigne. J'expédiai aussitôt la dépêche au Colonel à Alep.

Le 10 Mars le Malfatano quitta le port d'Alexandrette: je pris congé du chevalier Avogadro et de son État-Major, y compris le Docteur Dedomenico, médecin du bord, que j'avais aussi été à même d'apprécier; et j'exprimai à ces Messieurs avec mes vifs remercîments pour leur excessive amabilité à mon égard, mes regrets de ne pouvoir les suivre dans leurs futures pérégrinations.

Le départ de ce vapeur laissa un grand vide

dans l'existence que je menais, et les soirées de M. Belfante ne s'en ressentirent pas moins.

Je n'ai pas encore mentionné pendant mon second séjour à Alexandrette l'absence de Madame Delpêche, dont le mari venait d'être rappelé en France, quelque temps avant mon arrivée, par la Société des Messageries; car en dehors de la place de Vice-Consul de France M. Delpêche était aussi Agent de la dite Société. Je regrettai immensément le départ de cette jeune dame, dont l'agréable société aurait pu m'être d'une grande ressource. M. Belfante eut le vice-Consulat de France, et la Société des Messageries envoya pour son nouvel Agent M. de Pallière, jeune homme aux manières très-polies, qui venait de passer plusieurs années au Sénégal.

Un matin que j'étais sorti de bonne heure, je vis flotter au loin une grande bannière rouge et jaune qu'escortaient une centaine de cavaliers arrivant par la route de Constantinople. Je m'informai de ce que signifiait ce cortége et l'on m'apprit que c'était la caravane de la Mecque qui venait de Stamboul pour aller à Damas se joindre aux autres musulmans partis des différents points de la Syrie. Cette caravane emploie environ quatre mois pour arriver à sa

destination: chemin fesant elle s'accroît sans cesse de nouveaux pèlerins. Ces cavaliers marchaient sans ordre, sous la direction pourtant d'un chef que l'on me dit être un Pacha.

Toutes les années le Sultan envoie à la Mecque une somme de douze mille bourses, plus un riche tapis brodé en or qui doit servir de couverture au tombeau de Mahomet; ce tapis est confié à la caravane, et à son retour elle doit rapporter celui de l'année précédente. Ces tapis sont ensuite soigneusement conservés dans une espèce de garde-meuble du Sultan, où se trouvent aussi un bâton et une tunique qui sont vénérés comme ayant appartenu au Prophète. Le Gouvernement Turc dépense des sommes énormes pour défrayer la caravane de la Mecque à Damas, et c'est le Pacha de cette ville qui est chargé de ce soin.

La caravane ne fit que traverser Alexandrette et elle alla à Antioche, d'où part une route directe pour Damas. On m'a raconté au sujet de ce pèlerinage qu'un Anglais voulant une fois voir le tombeau du Prophète, se déguisa en Turc et se joignit aux fidèles musulmans; comme il parlait parfaitement l'arabe et le turc et qu'il connaissait en outre assez bien les usages du pays, il put aisément garder son masque jusqu'à

la Mecque, mais une fois là une simple inadvertence suffit pour le perdre. Étant entré dans un café, on lui servit une tasse de Moka et un narguillé; après avoir savouré le premier et aspiré le tomback, qui est la qualité de tabac dont on se sert pour ces sortes de pipes, il s'oublia un instant au point de demander un verre d'eau. Or, jamais un Arabe ou un Turc ne boivent de l'eau après le café, aussi cette infraction aux usages surprit les assistants à un tel point, que l'Anglais fut dès cet instant surveillé de très-près et que le lendemain on trouva son cadavre percé de coups de poignard aux abords de la grande mosquée.

La seule autorité qu'il y ait à Alexandrette est un *mudir* qui exerce presque les fonctions d'un maire ou pour mieux dire d'un juge de paix: il a sous ses ordres quelques *zapties*, ou gardes de police, et avec cela la sureté publique est censée garantie. Ce *mudir* dépend du Caïmacan établi à Beïlan, qui est lui-même placé sous l'autorité immédiate du Pacha civil d'Alep. Le Caïmacan étant descendu un jour à Alexandrette pour affaires de taxes, vint visiter le Délégué Sarde; me trouvant présent à cette visite, le Commandant Turc me dit qu'il désirait me faire voir un cheval qu'il avait amené d'Orfa

et dont il me fit des éloges pompeux. Quelques instants après on amena le cheval en question, que j'examinai avec soin; c'était une bête assez distinguée, mais qui, aux qualités inhérentes à sa race, joignait pourtant de nombreux défauts essentiels, entre autres celui de sa robe d'un blanc de neige qui le fesait paraître très-âgé. Comme je regardais avec une certaine curiosité un petit sachet de forme triangulaire orné d'un signe cabalistique brodé en or, que le cheval portait suspendu au cou par une cordelette en soie noire et or, le Caïmacan m'apprit que c'était un talisman que son cheval possédait pour être préservé du mauvais œil; qu'en le lui vendant l'Arabe du désert lui avait bien recommandé de ne jamais l'enlever, et que si je voulais l'acheter, il m'engageait de même à ne point toucher à cet ornement. Malgré le talisman, si précieux, le cheval avait des éparvins d'une belle dimension; aussi je demandai du temps pour réfléchir et je n'envoyai par la suite aucune réponse. Non seulement les chevaux, mais les orientaux eux-mêmes et surtout les enfants portent très-souvent suspendus à leur cou ces sortes de sachets qui ressemblent aux amulettes des Lazzaroni napolitains; dans le sachet se trouve le talisman qui consiste, soit eu un mor-

ceau de verroterie, soit dans un papier plié en quatre, sur lequel un derviche aura écrit un verset du Coran. L'origine de ces talismans vient d'une espèce de magie dont le nom de cabale réveille plus particulièrement le souvenir.

Pour l'histoire des idées, la connaissance de ces principes magiques est presque indispensable, car ils ont de nombreuses connexions avec les théories des Orientaux relatives au dégagement des divinités les unes des autres, ainsi qu'avec les théories de Pythagore et de Platon, le langage de l'Évangile, l'Apocalypse de Saint-Jean et en dernier lieu avec la formation dans Alexandrie de l'école si renommée au deuxième et au troisième siècle de l'ère chrétienne, sous le titre assez inexact de Néo-Platonisme. La théorie des cabalistes consistait principalement à s'occuper, bien ou mal, du fond de l'univers avant de songer à sa forme; ils raisonnaient sur la substance ou essence qui a servi à le composer et qui devait n'avoir précédé l'apparition d'aucun être. Le nom d'*Or Haensoph*, lumière de l'infini, est celui que les cabalistes donnaient à cette substance ou essence, qui offrait la source et la raison de toute chose.

D'abord cette substance ensophique, pure, lumineuse, divine, remplissait tout, et était égale et identique partout; mais elle renfermait en elle-même le pouvoir de produire au dehors un nombre incalculable d'attributs et de propriétés.

Après avoir établi sur ce principe l'existence de l'ensoph, le premier soin des cabalistes était d'expliquer à leur manière la formation du lieu, *makom*, ou de l'espace destiné à servir de théâtre aux diversités les plus brillantes de la création.

Ils supposaient que la substance ensophique, qui, au commencement, ne laissait de place qu'à sa propre nature, avait réagi sur elle-même par un double mouvement. C'est pourquoi, outre le mouvement de circulation, les théories cabalistiques admettaient dans le mouvement premier de contraction ce que les pythagoriciens disaient de l'unité dans la composition des nombres. Ils lui attribuaient le pouvoir de se multiplier et de se diviser par dizaines. Sous les noms des dix *Séphiroth*, splendeurs ou émanations, ils désignaient les dix facultés, propriétés ou puissances attachées à sa propre nature. C'est à leur aide que toutes les variétés extérieures devaient se manifester.

Les noms de ces dix séphiroth choisis pour la plupart dans l'ordre moral, étaient: la couronne, l'intelligence, la sagesse, la force, la miséricorde, la beauté, le triomphe, la gloire, le fondement et l'empire; chacun de ces séphiroth, et toutes leurs émanations avaient à leur tour pour propriété fondamentale de se résoudre en décade, de la même manière que dix unités de dixaine produisent une unité de centaine; dix unités de centaine une unité de mille et ainsi de suite à l'infini. C'est par ce moyen, par la complication inouie de ces émanations, *oroth*, et d'autant d'espèces de diramations ou canaux, *kelim*, par le fait de leurs croisements et de leurs contrecroisements, que, dans la supposition des cabalistes, l'*ensoph* remplissait de nouveau le lieu ou l'espace vide qu'il avait formé en se contractant.

D'après le savant Burnet (*) la cabale ou tradition spéculative a pour objet, la recherche de l'origine des choses, à partir d'une essence suprême, la recherche de leurs émanations d'une cause première; elle s'occupe de la gradation et de la décroissance de ces choses depuis les régions les plus élevées jusqu'aux plus basses.

(*) Archéologie philosophique de Burnet.

Pour cela, elle fait intervenir ses mondes et ses séphiroth, ses puissances et ses personnes, ses lumières et ses rayons, ses portes, ses vases et canaux, ses enveloppes et autres conditions de ce genre.

Cette dissertation qui remonte aux sources de la cabale, paraîtra peut-être un peu trop sérieuse, si on la prend dans l'ensemble de ce faible ouvrage; toutefois elle était nécessaire pour établir aux yeux de mes bienveillants lecteurs la première conséquence de la grande hypothèse de circulation adoptée par les anciens cabalistes et principalement par les Juifs, qui en expliquant au point de vue de la loi Mosaïque l'existence de la matière et des mauvaises influences d'ici-bas, leur servit de transition à des applications religieuses et morales poussées au plus haut degré de perfectibilité. Au reste, c'est toujours le même système qui servit de base aux anciennes loges maçoniques et qui donna lieu à toutes ces superstitions répandues par les alchimistes du quinzième et du seizième siècle, dont on retrouve encore les traces aujourd'hui, sous des formes plus vagues, parmi les peuples de l'Orient.

La cabale se divisait en deux espèces, en *spéculative* dont je viens de donner un aperçu

et en *théurgique* ou *magique* qui, à vrai dire, n'était qu'une dérivation de la première. Philon a fait voir les thérapeutes de l'Egypte et les esséniens de la Palestine occupés à des allégories déjà très-anciennes et avides de trouver sous le voile extérieur de leur loi tous les secrets les plus cachés de la nature. Salomon lui-même, dont la sagesse se manifesta dans l'ordre naturel des recherches où elle s'engagea, a démontré qu'elle consistait principalement à savoir se prémunir contre les abus de la cabale et la vanité d'une foule d'hypothèses mystiques.

Une coutume commune à tous les orientaux était d'établir des chaînes ou séries des choses qui remontaient de la terre jusqu'au ciel. Ils attachaient, par exemple, à tel ou tel mot, à tel ou tel nombre, l'idée d'une partie du corps, l'idée d'une plante, d'un minéral, d'un animal, d'un vice ou d'une vertu, d'un malheur ou d'un bonheur, l'idée d'un astre, d'une époque de l'année, d'un démon ou d'un ange. En travaillant, en combinant les mots, les nombres et tous les objets sensibles de ces chaînes ou séries diverses, ils croyaient produire une agitation sympathique correspondante dans toutes les données qui les composaient. C'est donc

là l'origine de l'art des incantations, des talismans et d'une foule d'opérations réputées encore actuellement fécondes en conséquences miraculeuses.

J'ajouterai cependant qu'à mon point de vue ce goût des populations anciennes pour le merveilleux ne doit pas toujours être considéré seulement du mauvais côté et comme un signe d'un faible entendement, car si on le saisit sous son aspect le plus favorable, on peut aussi y découvrir un hommage anticipé à la science, une prévision, pour ainsi dire, irrégulière et vagabonde de tout ce qu'elle pourrait créer un jour. Moins l'homme savait et plus son instinct lui fesait concevoir des possibilités extraordinaires hors du cercle borné de sa connaissance; plus le cercle s'est agrandi, et moins il a sacrifié aux prodiges hypothétiques, tandis que le merveilleux véritable existe autour de lui en abondance et brille dans une foule de choses, dont l'habitude seule et les distractions extérieures de la vie nous empêchent fréquemment de juger toute la grandeur et tout le prix.

Pendant mon séjour à Beyrouth, grâce aux soins de M. Schefer, j'avais pu avoir six médailles en argent, dont trois du règne d'Alexandre le Grand et les trois autres du temps

de Lysimaque. Ces monnaies avaient été découvertes peu de temps avant mon arrivée en Syrie dans un ancien sarcophage déterré à Sayda. Ayant l'intention de transformer ce souvenir historique en une garniture de boutons pour gilet, je les confiai à un orfèvre arabe qui réussit à me les monter tant bien que mal. Comme ils n'étaient pas encore terminés lors de mon départ de Beyrouth, on me les expédia plus tard à Alexandrette avec un cachet, sur lequel j'ai fait graver mon nom et prénom en arabe.

On sait qu'à la suite de la mémorable bataille qui se livra à Ipsus en Phrygie, vingt-deux ans après la mort d'Alexandre, 301 ans avant Jésus-Christ, et dans laquelle Antigone fut vaincu à la veille de devenir maître de toute l'Asie, aidé par la bravoure de son fils, l'illustre Poliorcètes, ou le preneur de villes, les vainqueurs qui étaient des lieutenants d'Alexandre se partagèrent alors la monarchie entre eux, ainsi Cassandre obtint la Macédoine, Lysimaque l'Asie Mineure; la Syrie jusqu'à Babylone resta à Séleucus et l'Egypte à Ptolémée; peu de temps après la victoire d'Ipsus, Lysimaque fit frapper plusieurs monnaies en or et en argent avec son effigie d'un côté et au revers la Déesse Bellone qui attise le feu de la

guerre dans un creuset. De cette époque datent les trois médailles que j'ai pu me procurer. Lysimaque fut ensuite vaincu l'an 312 avant Jésus-Christ par Séleucus, qui fonda la célèbre dynastie des Séleucides que j'ai déjà eu l'occasion de nommer plusieurs fois. Après le règne de ce monarque, eurent lieu les fameuses guerres des Romains avec les Samnites, les invasions de Pyrrhus et la première guerre contre Carthage, il paraît même que ce fut à la cour d'un Roi Séleucide, du nom d'Antiochus III, qu'alla se réfugier Annibal en l'année 195 avant Jésus-Christ; le grand capitaine travailla de toutes ses forces à une coalition contre les Romains qui demeura pourtant sans effet par suite des irrésolutions et du manque d'audace de ce Roi de Syrie.

Le 13 Mars commença le Rhamadan Turc, sa durée est celle d'une lune; pendant tout ce temps, du lever au coucher du soleil, les mahométans jeûnent avec la plus grande sévérité et ils s'abstiennent même de tout plaisir sensuel, y compris celui de fumer; mais sitôt que le globe lumineux a disparu, on les voit allumer avec empressement leurs chiboucs et leurs narguillés ou se jeter avec non moins d'avidité sur un morceau de pain: pour les classes aisées

ce long jeûne n'a point un effet aussi désastreux, car la plupart des riches *effendi* dorment pendant le jour et font ensuite bombance la nuit, mais pour le bas peuple, cette longue abstinence de douze heures entières pendant lesquelles il ne boit pas une goutte d'eau, finit par le miner à un tel point que dans la dernière semaine du Rhamadan, en voyant ces teints blêmes et ces joues creuses on croirait aisément que ce sont des spectres condamnés à errer sur la terre.

Le fanatisme religieux est tellement enraciné surtout dans les classes ouvrières, que M. Belfante m'a raconté avoir vu une fois un pauvre jardinier qui, après avoir bêché plusieurs heures sous les rayons d'un soleil du mois de juillet, se trouva tellement tourmenté par la soif qu'à chaque instant il allait se plonger jusqu'au cou dans une mare d'eau pour se rafraîchir un instant sans rompre toutefois le jeûne du Rhamadan, qui par hasard se trouvait cette année pendant les fortes chaleurs.

Ces principes d'abstinence établis par Mahomet doivent en grande partie leur origine aux anciens systèmes de la médecine de l'âme et du culte ascétique de Dieu qui formèrent l'ordre des *thérapeutes* dont le nom vient du Grec et qui dura fort longtemps en Egypte.

Le traité de Philon sur la vie contemplative est le document fondamental que l'on possède au sujet de l'établissement et des usages des thérapeutes.

Lorsque l'invasion de Cambyse eut porté le fer et le feu dans l'empire des Pharaons et que toutes les prévisions politiques et lugubres des prophètes se furent accomplies, on vit plusieurs colonies juives, frappées de tant de malheurs, s'enfoncer dans les solitudes afin d'y trouver quelque repos. Elles puisèrent dans la majesté mélancolique des lieux et dans le souvenir des foyers paternels, une disposition naturelle à la contemplation et au détachement de la vie commune (*).

A ces premières inductions il faut ajouter que vers la même époque, 500 ans avant Jésus-Christ, une foule de membres de l'institut pythagoricien arrivèrent en Egypte. Ces philosophes se voyaient dispersés et proscrits par les villes de l'Italie méridionale, autrement appelée la Grande Grèce, dont ils avaient été les bienfaiteurs; mais leur tendance vraie ou supposée à s'emparer de la puissance politique, à la manière des castes sacerdotales de l'Orient, avait

(*) *Jésus-Christ et sa doctrine*, par J. SALVADOR.

excité contre eux les inimitiés les plus terribles. Que l'on ajoute encore à cela les progrès de la métaphysique platonicienne dans Alexandrie et la transplantation, volontaire ou forcée, de ces colonies juives qui s'étaient dirigées vers l'Egypte, déjà imbues des idées de la Perse et du reste de l'Orient; enfin les calamités qui tombèrent sur cette dernière contrée, en général et sur ses habitants juifs en particulier pendant la dernière période de la dynastie des Ptolémées, tels sont les motifs qui donnèrent lieu à l'existence de ces communautés religieuses et contemplatives, connues sous le nom de thérapeutes.

Leurs maisons étaient entourées de jardins, dans des positions saines, sur le penchant des collines; on les choisissait assez rapprochées les unes des autres pour ne pas se priver des secours mutuels. Elles n'offraient aucune autre commodité qu'un abri contre les rigueurs des saisons. A l'intérieur ces maisons se divisaient en petites cellules ou *semnies*, dans lesquelles chaque membre ne devait apporter que les livres de la loi, les prophètes, des hymnes et autres ouvrages de ce genre. Les thérapeutes recevaient parmi eux des femmes avancées en âge qui avaient gardé le célibat. Au lever du

soleil, ils fesaient une prière pour obtenir un jour heureux; quand le soleil se couchait, ils priaient de nouveau pour que leur âme déchargée du poids des choses du dehors, devînt beaucoup plus digne de s'élever à la vérité pure. Tout l'intervalle du matin au soir était rempli par la méditation des livres de la loi.

Pendant six jours entiers les thérapeutes ne sortaient pas de leurs demeures; mais le septième jour ils se formaient en assemblée publique pour se communiquer leurs réflexions.

Les femmes étaient séparées de la salle commune, suivant l'usage ordinaire des Juifs, par une cloison qui, leur permettait de tout entendre sans être vues. Les hommes s'asseyaient par ordre d'âge sur des nattes de papyrus relevées à la hauteur des coudes pour les soutenir. La main droite placée entre la poitrine et la barbe et la main gauche sur le flanc, ils prêtaient à celui d'entre eux qui avait à parler l'attention la plus solennelle.

La sobriété des thérapeutes dépassait tout ce que l'on raconte des pythagoriciens: ils ne faisaient chaque jour et après le coucher du soleil, qu'un seul repas, composé de pain, de quelques racines et de sel; ils restaient souvent plusieurs jours sans recourir à aucune nourri-

ture. La plus curieuse de leurs fêtes était celle que ramenait chaque période de sept semaines. Le banquet fraternel ne s'écartait pas de la sobriété habituelle; mais les femmes y prenaient rang, et l'on terminait la solennité par des chœurs de danse sacrée. Ces chœurs avaient pour but de rappeler les danses accomplies sur les bords de la mer Rouge après la délivrance des Hébreux.

Le 20 Mars un bateau à vapeur de commerce arriva à Alexandrette venant de Malte, il était porteur de l'heureuse nouvelle que la forteresse de Messine venait d'être prise et que Sa Majesté avait été proclamée Roi d'Italie. La capitulation de Gaète que nous avions apprise quelques jours auparavant nous fesait pressentir ce glorieux évènement, toutefois on s'en réjouit immensément au Consulat et ce jour-là on porta un toast de cœur au Roi d'Italie.

Depuis bien des années notre pauvre péninsule était gouvernée sous les auspices les plus fâcheux; le faisceau des pouvoirs, si l'on en excepte le Piémont, se trouvait presque entièrement livré aux mains de l'Autriche qui en exerçant une pression tyrannique, soit directe sur les malheureuses populations que le traité de 1815 avait placées sous son autorité im-

médiate, soit indirecte dans les autres États de l'Italie, où les Sonverains n'étaient, à vrai dire, que ses vassaux, avait fini par transformer ce beau pays, où la natnre a tont fait, en un vaste champ de misère et de douleur. L'année 1848 arriva, les patriotes Italiens eurent alors une lueur d'espérance, mais la durée n'en fut qu'éphémère et comme à la suite d'nn naufrage on vit bientôt se réfngier en Piémont des centaines d'émigrés qui, tristes épaves que le malheur n'avait pu fléchir ni abattre, venaient y chercher un asile à l'abri de ce drapeau, symbole de liberté, qne le seul Souverain, qui ne fût point parjure en Italie, avait si loyalement conservé.

Pendant onze ans le besoin nrgent de s'entendre et de s'unir réussit à déterminer un état de calme, sinon réel, du moins apparent; mais durant cet intervalle les principes de liberté et d'émancipation du joug Autrichien, ne cessèrent jamais de tenir les cœurs en suspens et de pousser de plus en plus à l'accomplissement de l'ère nouvelle qui s'ouvre aujourd'hui et à laquelle ont contribué les vœux de tant de siècles, les mémorables victoires de Palestro, Magenta et Solferino, la sagesse du peuple Italien et en dernier lieu la bravoure de l'armée.

Désormais presque entièrement réunie sous le sceptre du glorieux Roi Victor Emmanuel, l'Italie n'a plus qu'à attendre des chances probables d'un prochain avenir, l'heure suprême de son entière délivrance et alors les esprits pourront jouir, dans une paix salutaire même à l'Europe, des remèdes apportés à leurs souffrances morales et physiques.

En écrivant ces lignes mes yeux s'arrêtèrent sur un compagnon fidèle qui ne m'a jamais quitté depuis bien des années, Dante! Ce poète infernal et divin, artiste de passion et de pensée, homme d'État et de génie, dans l'âme immortelle duquel les couronnes que chaque pays a jetées sur sa tombe, n'ont sans doute pu éveiller là-haut ni joie ni regret; car la gloire était un enfant qu'il conduisait de force sur la route où il passait et s'il a doté Florence d'un livre éternel, comme tant d'autres la dotent tous les jours de leur cendre, c'est que la sève de l'inspiration bouillonnait dans son cerveau, c'est parce qu'ainsi que son compatriote Michel-Ange, il avait tout un siècle chrétien à clouer au pilori des générations futures, enfin s'il a écrit, c'est qu'il voulait léguer pour héritage aux peuples d'Italie le souvenir de ces haines fatales qui furent sans cesse la cause de leur ruine. Mais,

pensais-je en cet instant, si le sublime poète que les grandes convulsions politiques n'ont pu briser, lui qu'un arrêt de mort n'a point fait pâlir, si par une nuit toute voilée d'azur et percée d'étoiles brillantes il pouvait descendre du ciel, où son âme est sans doute retournée, et qu'il pût jouir du spectacle de vingt-cinq millions d'Italiens groupés autour de ce drapeau tricolore sur lequel rayonne la croix de Savoie, c'est maintenant que Dante Alighieri dans l'extase de son bonheur effacerait avec joie ces vers mémorables :

Ahi! serva Italia, di dolore ostello,
Nave senza nocchiero in gran tempesta,
Non Donna di provincie, ma bordello!

Un après midi que je me trouvais seul dans le salon de M. Belfante, je vis entrer deux individus vêtus du costume arabe ; l'un pouvait avoir quarante ans, sa taille était élevée, de grandes moustaches noires ombrageaient sa lèvre, tandis que son menton était rasé avec le plus grand soin ; il y avait dans la figure bronzée de cet homme quelque chose de farouche et de décidé à la fois qui me frappa ; son compagnon beaucoup plus jeune, et d'une taille moins élancée, portait une longue barbe blonde

qui frisait naturellemente, ses lèvres légèrement contractées laissaient percer souvent un sourire ironique. Tous les deux portaient sur leurs vestes brodées en or, le manteau en soie rayé aux couleurs voyantes, qui est le distinctif des chefs; à leurs ceintures roulées à l'albanaise on voyait deux pistolets montées en argent et richement ciselés. Après m'avoir salué à la mode orientale et s'être déchaussés, ils s'assirent sur le divan; peu après Giovanni, le neveu de M. Belfante, établi dans la maison depuis cinq ans, étant entré, je lui demandai en italien avce qui je me trouvais, il me répondit que c'étaient deux chefs des bandits de la montagne qui venaient visiter son oncle. Le consul arriva sur ces entrefaites et se mit à causer avec eux en turc; lorsqu'un coup de fusil tiré dans le village, comme on le fesait tous les jours à la brune, pendant le Rhamadan, annonça le coucher du soleil et l'heure de la prière, alors les deux bandits sortirent pour aller faire leurs ablutions et prier ensuite; pendant ce temps je me fis donner les détails les plus précis sur leur compte : le plus âgé des deux se nommait Osman Aga et habitait d'ordinaire le versant des montagnes qui dominent le golfe entre Bayas et Alexandrette, son énergie jointe à un

courage extraordinaire lui attirèrent une telle réputation dans toute la contrée que les habitants, pour la plupart montagnards vivant de rapine et de brigandage, le choisirent pour leur chef; une fois à leur tête il soutint en mainte occasion des conflits assez sérieux contre les troupes du Sultan, qui essayèrent vainement de soumettre les bandes nombreuses d'Osman. Des vols sans fin commis au préjudice des caravanes et plusieurs meurtres furent cause que l'on appliqua au chef des bandits de la montagne la peine du talion, qui existait encore pendant mon séjour à Alexandrette; malgré cela il ne s'en promenait pas moins publiquement et sous les yeux mêmes du mudir, personne n'ayant le courage de l'affronter. Quant à l'autre compagnon d'Osman Aga, c'était aussi un chef, moins célèbre des montagnards, mais d'un autre district, qui s'étend vers la plaine des Turkomans.

» Je me soucie fort peu de leurs visites, me dit M. Belfante, après m'avoir donné toutes ces explications, mais comme je suis souvent forcé d'aller pour mes affaires dans la montagne, je les reçois bon gré mal gré de mon mieux et j'en obtiens en revanche pour moi et pour ma famille une espèce de protection toujours très-utile dans un pays comme celui-ci:

d'ordinaire je les invite même à dîner, ajouta encore mon interlocuteur, mais aujourd'hui je ferai en sorte de m'en débarrasser » Je le priai de n'en rien faire en l'assurant que je serais enchanté d'étudier le caractère de ces nouveaux Mandrins de la Syrie. En effet peu après, l'heure du dîner étant arrivée, les deux chefs prirent place à table toujours armés de leurs pistolets et jetant de temps à autre des regards scrutateurs sur nous. Comme ils n'ont point l'habitude de se servir de couverts, je ris intérieurement de bon cœur en voyant les efforts énouis qu'ils fesaient pour manger à l'européenne, tantôt c'était le potage qu'ils prenaient avec la fourchette, tantôt le couteau qu'ils passaient à leur ceinture après en avoir fait usage, enfin les carafes qu'ils essayaient de verser sans enlever le bouchon ou qu'ils portaient sans façon à leurs lèvres. Ces curieux personnages, restèrent jusqu'à minuit chez M. Belfante, je leur fis voir mes armes, entre autres le sabre que m'avait donné Abd-el-Kader; ils l'admirèrent beaucoup; avant de partir Osman Aga m'invita à aller le trouver dans ses montagnes, en ajoutant que si j'y allais, il enverrait cinquante cavaliers à ma rencontre et qu'il me ferait voir un spectacle étrange dont je n'avais aucune idée; mais

ils ne voulut pas en dire davantage et malheureusement je ne pus effectuer cette promenade dont j'avais pourtant le plus vif désir.

Comme j'attendais de jour en jour le chevalier de Castellengo qui venait de m'écrire que la naissance de deux poulains avait elle seule retardé son départ d'Alep, j'allais souvent me promener à cheval dans la direction du village de Beïlan, dans l'espoir de le voir arriver et aussi parce que ce chemin tracé parmi les rochers et les broussailles avait ce cachet particulier que l'on ne rencontre qu'en Asie. Dans une de ces promenades je m'écartai une fois de la route ordinaire, pour m'aventurer dans une petite gorge tapissée de mousse et de verdure qui ressemblait assez au ravin dont l'auteur anglais de Rasselas donne la description toute poétique pour arriver à la demeure mystérieuse du Prince d'Abyssinie. Je marchais depuis une demi-heure environ dans cette vallée perdue, sans avoir trouvé la moindre trace de l'espèce humaine, lorsque j'aperçus tout à coup la cabane d'un pâtre à mi-côte de ce passage qu'elle barrait et abritée par les rochers. Autour paissaient une douzaine de chèvres remuantes, défiantes, accrochées partout où il y avait un trou et n'aimant que les herbes des fondrières, de

vraies chèvres de Virgile, suspendues au roc et broutant le cytise amer. Je descendis de cheval et l'ayant attaché à la tige d'un arbousier, j'entrai dans la cabane; là je vis accroupi sur une natte de paille un vieillard à la longue barbe blanche qui fumait un narguillé, près de lui se tenait une jeune fille qui pouvait avoir quatorze ou quinze ans; malgré son teint hâlé par le soleil et ses vêtements presqu'en lambeaux, il y avait dans la physionomie de cette pauvre enfant une expression de douceur et d'obéissance envers le vieux pâtre qui intéressait en sa faveur: lorsque je parus elle porta instinctivement ses mains à sa figure pour la cacher, selon l'usage des femmes orientales, mais le vieillard lui ayant dit quelques mots en arabe, elle se leva en souriant et sortit; je m'assis alors près du pâtre qui m'offrit son narguillé tout en m'adressant quelques mots dans sa langue, mais voyant que je ne pouvais le comprendre, il prit le parti de me parler par signes; j'en fis autant de mon côté et il réussit ainsi à m'expliquer qu'il guérissait des individus par le moyen de plantes dont il connaissait les propriétés; sur ces entrefaites la jeune fille rentra avec deux tasses de café qu'elle venait de préparer dans un grand trou

pratiqué sous le rocher, et qui formait pour ainsi dire une deuxième pièce de cette modeste habitation. Malheureusement le café était sans sucre et je l'avalai par pure complaisance en faisant la grimace. Le vieillard me chanta ensuite de sa voix chevrotante une chanson arabe tout en s'accompagnant sur une mandoline d'une simplicité inouïe; elle consistait en trois cordes de boyaux tendues sur une petite planche de bois. Après avoir passé quelque temps dans la cabane, observant le singulier spectacle que j'avais sous les yeux, je donnai quelques pièces de monnaie à la petite chevrière; mais je ne pus savoir si elle était parente du vieillard ou son esclave, et je repris le chemin d'Alexandrette en rêvant à la destinée des choses humaines, à ces deux êtres que je venais de rencontrer dans un coin ignoré de la terre, l'un sur le point de terminer sa carrière, l'autre à peine au printemps de la vie, et condamnés tous les deux à ne jamais connaître un instant qu'un autre monde pût exister en dehors de celui où la Providence les a placés.

Deux jours après eut lieu dans un village situé à une très-petite distance d'Alexandrette une fête Ansarienne; sans compter quelques factoreries Européennes dont j'ai parlé et un

petit nombre d'indigènes Turcs ou Arméniens, la population principale de Scanderoun se compose d'environ 1200 Ansariés que l'on y désigne communément sous le nom de *Fellahs*; cette population vit dans des espèces de huttes faites en joncs ou en roseaux fortement tressés ensemble et recouvertes de paille. L'hiver, les Fellahs couchent par terre pêle-mêle, hommes femmes et enfants sur des nattes de paille, mais l'été ils vont se jucher sur des espèces de colombiers établis au sommet de quatre forts pieux afin de ne pas être dévorés par des myriades de moustiques qui ne dépassent jamais une certaine hauteur du sol. Ces ansariés gagnent leur vie soit en travaillant comme journaliers à l'embarquement des nombreuses marchandises, soit en cultivant quelques morceaux de terrain. D'ordinaire l'habillement des hommes est, comme celui des femmes, d'une grande misère, mais le jour de leur fête religieuse je remarquai que les ansariés d'Alexandrette, qui se rendaient au village de Caragach s'étaient vêtus avec ce qu'ils avaient de meilleur en fait de costumes arabes. Mon intention était d'essayer s'il y aurait moyen de pénétrer dans l'enceinte du temple où devait avoir lieu leur cérémonie païenne, mais M. Belfante m'ayant

assuré que je ne pourrais en aucune manière y être admis et qu'il savait maints étrangers qui s'étaient exposés à des dangers très-sérieux en voulant forcer cette sévère consigne, je renonçai à me rendre à Caragach. J'ajouterai encore une particularité touchant les fellahs d'Alexandrette, elle se rapporte aux coiffures des femmes qui ressemblent un peu à d'anciens casques gaulois, sans mentonnière, et qui sont faites avec une infinité de monnaies turques en argent, attachées les unes aux autres par de petites cordes qui passent dans un trou pratiqué au centre de chaque pièce; ces monnaies sont la dot des jeunes filles que l'époux leur donne le jour du mariage et qu'elles conservent ainsi en guise d'ornement; ce qu'il y a de singulier, c'est qu'une fellah mourrait plutôt de faim que de toucher à une des pièces qu'elle porte sur sa tête; ces coiffures sont recouvertes d'un voile ou d'un morceau de toile lorsque les femmes sortent de leurs habitations.

Me trouvant un jour près de la jetée où débarquent d'ordinaire les voyageurs qui arrivent par mer à Alexandrette, je vis descendre d'un canot un homme d'une taille élevée qui venait d'arriver par le paquebot russe de Constantinople; il portait un costume moitié européen, moitié orien-

tal; une certaine recherche se distinguait dans l'ensemble de sa mise: ainsi de gros anneaux en pierres persanes gravées avec des diamants ornaient ses doigts et une quantité de breloques étaient suspendues à sa chaîne de montre d'un dessin lourd et colifichet. Les traits de cet individu étaient tirés, on aurait dit que sa peau avait été plissée derrière la nuque; sur son visage on n'apercevait pas la moindre trace de barbe et son teint était d'une couleur olivâtre qui le fesait paraître plus repoussant encore. Ayant demandé par curiosité quel était ce vilain monsieur, on m'apprit que j'avais devant moi un des eunuques du Sultan qui allait en congé au Caire.

A une époque très-reculée les vastes provinces du Soudan, du Fazoglou, du Cordofan et du Sennaar furent envahies par les Arabes, depuis lors cette partie de l'Afrique commença à être livrée au trafic des esclaves dont le placement avantageux se trouve dans la haute Egypte.

Quand les esclaves achetés sont arrivés en Egypte, s'il se trouve parmi eux des sujets convenables, c'est-à-dire de jeunes garçons de neuf à douze ans, leurs maîtres les livrent à des moines coptes qui habitent un couvent dans le village de Zawy-el-Dyr près de Siout. C'est là

qu'on les mutile, qu'on en fait des eunuques; et ce sont de prétendus religieux chrétiens qui pratiquent cette infâme opération.

Les moines tranchent avec un rasoir toutes les parties extérieures de la génération, puis ils versent de l'huile bouillante sur la blessure, et y jettent de la poudre de hénneh, en plaçant un petit tuyau pour conserver une ouverture. Ensuite les opérateurs enterrent les victimes dans le sable jusqu'à la poitrine et les y laissent vingt-quatre heures. Lorsqu'ils les retirent, ils font un pansement avec un onguent d'huile et d'argile.

La moitié au moins des enfants ainsi martyrisés succombe avant la guérison. Mais ceux qui survivent acquièrent une valeur beaucoup plus considérable; les spéculateurs y trouvent leur compte et les exécrables Coptes reçoivent leur salaire d'après un tarif.

Voilà comment des hommes affublés d'un capuchon, font les eunuques; ils sont les seuls pourvoyeurs de tous les musulmans; on n'a sans doute trouvé nulle part des misérables disposés à imiter leur exemple! C'est donc l'Egypte qui fournit des eunuques à la Turquie et à toute l'Asie Mineure.

Quoique ce soit un sujet qui n'a pas une

affinité directe avec la Syrie, dont j'ai tâché de tracer la situation actuelle, dans cet ouvrage, toutefois ayant fait mention des Coptes je donnerai aussi un petit précis sur ce peuple de l'Egypte, qui s'élève à environ 150,000 âmes. Les Coptes possèdent environ 130 églises ou chapelles consacrées à l'exercice du culte. Ils ont un chef spirituel et suivent les doctrines d'Eutichès, célèbre hérésiarque condamné par les conciles de Constantinople et de Chalcédoine, et qui mourut en l'année 451. Eutychès ne reconnait qu'une nature en Jésus-Christ, ou du moins il prétend que la nature humaine a été absorbée par la nature divine comme une goutte d'eau par la mer. (*)

Les Coptes communient sous les deux espèces et se lavent le corps avant d'approcher de la sainte table. Ils se font circoncire comme les Israélites et les Musulmans. Ils sont monogames et leurs prêtres, fort ignorants en toutes choses, doivent être mariés. On célèbre les offices en langue copte, mais personne ne la comprend. De nos jours les Coptes ne parlent que l'Arabe comme les autres Egyptiens. Ils se marient entre eux et n'épousent en général que

(*) GISQUET: *L'Egypte, les Turcs et les Arabes.*

des filles de neuf à douze ans. Leurs femmes restent voilées, même en présence de leurs parents. Elles sont soumises et tremblantes, elles servent leurs maris en toutes choses; aux heures du repas elles apportent les aliments et restent debout sans que jamais il leur soit permis de s'asseoir à la table du maître.

Dans quelques parties des déserts qui confinent avec l'Egypte il existe plusieurs couvents de moines Coptes.

Employés à des travaux pénibles, les néophites ne peuvent entrer dans la communauté qu'après avoir subi ces épreuves. Quand ils sont admis, on récite sur les récipiendaires les prières des morts. C'est presque toujours parmi eux que l'on choisit les prêtres.



CHAPITRE VIII.

My beautiful! my beautiful! that standest meekly by,
With thy proudly arch'd and glossy neck, thy dark and fiery eye,
Fret not to roam the desert now with all thy winged speed;
I may not mount on thee again, thou'rt sold, my Arab steed!
Fret not with that impatient hoof, snuff not the breezy wind,
The farther that thou fliest now, so far am I behind.
Farewell! those free, untired limbs full many a mile must roam
To reach the chill and wintry sky, which clouds the stranger home;
Some other hand, less fond, must now thy corn and bread prepare;
The silky mane, I braided once, must be another's care.
The stranger hath thy bridle rein, thy master hath his gold,
Fleet limb'd and beautiful, farewell! thou'rt sold, my steed, thou'rt sold!

The Arab's farewell to his steed. . . . Ballad.

Le 31 Mars le chevalier de Castellengo m'ayant prévenu de son arrivée, j'allai à sa rencontre presque jusqu'à Beïlan. Notre entrée dans Alexandrette mit en émoi tout le village. La caravane se composait de plus de vingt chevaux tous conduits à la main par des *Saïs* ou palefreniers Arabes. Les chevaux étaient six à six

sous la garde d'un des palefreniers du Roi qui montait un cheval de louage; vingt cavaliers arabes escortaient ce cortége qui était ouvert par le *Cavass* de M. Tomasini et par deux sergents de cavalerie Turque que le nouveau pacha militaire d'Alep avait eu la complaisance de mettre à la disposition du Colonel; nous avions en outre deux magnifiques chiens turkomans et deux poulains de dix jours que l'on portait dans des *tartarouans,* sortes de grandes litières, comme on s'en servait autrefois en Espagne et en Sicile, posées sur de longs brancards soutenus par deux forts mulets dont l'un marche devant, l'autre derrière; mais ce qu'il y avait de singulier dans cette manière de porter les poulains, c'est que partout où passait la caravane, on croyait que c'était le harem du chevalier de Castellengo qu'il conduisait ainsi à sa suite: les pachas ayant d'ordinaire l'habitude de se servir de ces palanquins arabes pour leurs femmes; aussi les indigènes auraient-ils été bien surpris, si en ouvrant les portières, ils avaient vu paraître, au lieu d'une odalisque, la tête d'un petit cheval très-courroucé de se trouver secoué de la sorte loin de sa mère. Grâce à des soins sans nombre et à l'énergie infatigable du chevalier de Castellengo,

après cinq jours de marche les chevaux arrivèrent tous sains et saufs à Alexandrette où j'avais déjà fait préparer toutes les écuries nécessaires pour les abriter le mieux possible.

Le lendemain de l'arrivée des chevaux, quelques instants avant l'heure du déjeûner, un officier turc entre chez M. Belfante avec un jeune garçon qui paraissait avoir quinze ou seize ans et qui avait sur la tête une coiffure d'une forme très-originale, composée d'un *talbous* arabe orné d'une immense visière, un large manteau à capuchon l'enveloppait entièrement ne laissant à découvert que ses pieds que l'on voyait chaussés de grosses bottes munies d'éperons. Bientôt après le jeune homme ayant quitté son manteau je vis tout de suite que c'était une femme déguisée; une veste de chasse en velours lui serrait la taille qu'elle avait beaucoup trop fine pour appartenir au sexe masculin et à sa ceinture elle portait un couteau poignard suspendu à un ceinturon en cuir noir. L'officier turc était un Polonais du nom de Wojciechowski qui se trouvait au service turc en qualité de médecin, et celui que j'avais d'abord cru un jeune homme était sa femme, jeune Milanaise qu'il accompagnait à Alexandrette d'où elle devait s'embarquer pour l'Italie

afin d'y rétablir sa santé qui avait souffert du climat d'Asie. Le Colonel ayant connu le docteur et sa femme à Alep où ils venaient d'arriver depuis peu, nous nous amusâmes à tourmenter un peu Madame Wojciechowska sur le costume qu'elle avait adopté pour être moins gênée pendant le voyage.

Nous étant mis à table, le docteur Polonais raconta les deux anecdotes suivantes qui caractérisent singulièrement les mœurs orientales.

Un pauvre Juif allemand allant d'Orfa à Diarbekir, s'arrêta à moitié chemin chez des Arabes; là on vint le chercher à la hâte pour aller donner ses soins au chef de la tribu qui se trouvait sérieusement incommodé; le malheureux enfant d'Israël, qui ne connaissait que le commerce, protesta de son ignorance complète en fait de médecine, mais ce fut en vain, on lui objecta qu'en sa qualité d'Européen il devait forcément la connaître et, bon gré mal gré, il dut se rendre auprès du *cheick*, où on l'assura que s'il parvenait à le guérir il serait largement récompensé, mais que dans le cas contraire, si l'arabe venait à mourir, on lui trancherait la tête sans le moindre sursis.

A moitié mort de frayeur, le Juif ne voyant

comment sortir de la triste impasse où il se trouvait, se décida enfin à faire avaler à son client forcé une forte dose de rhum, qu'il avait sur lui, et qu'il mêla avec quelques pincées de poudre à fusil; ce remède de cheval opéra d'une façon singulière sur le malade qui commença à transpirer abondamment et se trouva par la suite sauvé. Voulant alors rémunérer l'habile médecin qui ne demandait autre chose que sa mise en liberté, il lui dit: « Tu viens de me sauver la vie et il est juste que je te prouve que les musulmans savent aussi récompenser ceux qui en sont dignes; eh bien! écoute ce que je vais faire pour toi, et bénis Allah. Je suis un des descendants du Prophète et dans ma famille existe le droit d'envoyer au paradis un infidèle qui nous aura rendu quelque service signalé, je vais donc te délivrer ce firman miraculeux muni de mon sceau qui t'assurera à ta mort, quoique tu sois un chien de Juif, une place certaine dans le royaume des élus. »

Le sectaire de Moïse aurait sans doute préféré une marque de reconnaissance beaucoup plus terrestre, toutefois il se garda bien d'en dire un mot, et s'étant prosterné, il reçut humblement son billet de faveur pour le paradis de

Mahomet. Comme il fesait ensuite, tout penaud, ses préparatifs de départ, il se vit tout à coup entouré par plusieurs arabes qui lui proposèrent de leur vendre son firman, étant disaient-ils disposés à sacrifier une forte somme plutôt que de voir un infidèle jouir d'une place dans un paradis, où ils avaient eux seuls le droit d'entrée. A ce discours le front du Juif se dérida aussitôt et, son astuce mercantile prenant le dessus, il mit aux enchères son firman, qu'il sut si bien faire mousser, que non seulement on le lui paya par la cession de plusieurs chameaux, mais on y ajouta encore une forte somme d'argent.

Voilà la première histoire; quant à la seconde dans laquelle le Docteur Polonais nous assura avoir eu une part active, pour être d'un autre genre, elle n'en est pas moins plaisante.

Monsieur Wojciechowski se trouvant avec son régiment dans une petite ville de l'Empire turc non loin de Mossul, fut appelé pour aller soigner un Bey qui se trouvait atteint d'une colique néphrétique. Lorsqu'il arriva à la demeure du malade, on l'introduisit dans une chambre où régnait une odeur insupportable; là il vit plusieurs femmes qui se tenaient accroupies autour d'un lit oriental d'où sortaient

deux longues oreilles d'âne. Poussé par un sentiment de curiosité le docteur s'approcha, et ayant soulevé à demi les immenses couvertures que l'on avait empilées, il mit à découvert le museau même de l'animal; se croyant alors le jouet d'une mystification, il se tourna brusquement vers le harem en jurant qu'il irait se plaindre au pacha et que l'on payerait cher cette plaisanterie. Mais quel fut son étonnement lorsqu'il entendit, tout à coup, une voix humaine qui paraissait sortir du corps de l'âne, s'écrier en turc; » par Mahomet, que je souffre! » En un clin d'œil le docteur jeta de côté les couvertures et ayant coupé la peau d'âne, il en retira le malheureux Bey, sur le point d'être asphyxié et qui grâce au remède, illustré par Molière, se trouva bientôt rétabli.

Il paraît qu'un Santon consulté sur le moyen de guérir le Bey avait ordonné d'écorcher vivant un pauvre âne de trois ans et de coudre ensuite le malade dans sa peau. Ce traitement insensé avait été suivi à la lettre et depuis six heures le Bey étouffait dans l'ignoble défroque, où il serait infailliblement mort sans l'arrivée du médecin européen.

Monsieur Dépaillère que nous avions interrogé sur la possibilité d'embarquer tous les

chevaux en même temps sur le premier paquebot des Messageries Impériales qui partirait pour la France, nous avait répondu qu'il attendait pour le prochain voyage l'*Amérique*, le plus grand bateau à vapeur que sa Compagnie eût sur cette ligne, mais qu'il ne pouvait pourtant point nous assurer si nous pourrions y placer trente et un chevaux et deux poulains, car cela dépendait du chargement que le navire avait pris à Constantinople. Nous attendions donc avec la plus vive inquiétude l'arrivée de l'*Amérique*, pour être fixés sur notre départ et aussi pour savoir si nous devrions nous séparer en fesant partir seulement huit ou dix chevaux chaque fois, lorsqu'enfin le Jeudi 4 Avril, le vapeur en question entra dans le port d'Alexandrette à cinq heures du matin. Nous allâmes aussitôt à bord, le chevalier de Castellengo et moi, et là nous eûmes la satisfaction d'apprendre du Capitaine de Sommer qu'il était disposé à prendre tous nos chevaux en une seule fois. Dès lors il ne nous restait plus qu'à nous occuper des préparatifs nécessaires pour l'embarquement, ce qui n'était pas chose facile dans un endroit comme Alexandrette où il n'y a ni môle, ni pont, ni même de grands chalands. Notre premier soin fut de faire hisser

une immense grue que nous fîmes établir aussi près que possible du rivage, ensuite nous louâmes plusieurs grands bateaux destinés à embarquer les marchandises et à une heure commença le placement des chevaux dans les caisses qui nous étaient arrivées avec le Malfatano. Cinq chevaux sortaient ensemble des écuries, on les fesait entrer dans les stalles et on les déposait ensuite deux à deux sur les bateaux. Le chevalier de Castellengo présidait à l'embarquement à terre, je recevais les chevaux à bord et les fesais placer sur deux rangs, les étalons d'un côté, les juments de l'autre. Celui qui n'a jamais assisté à une pareille opération ne peut se figurer les immenses difficultés et les dangers même qu'il y a pour faire entrer des chevaux fougueux du désert, dans des caisses étroites dont la vue leur cause déjà une frayeur extrême; un étalon seul nous renversa dix hommes d'un bond tandis qu'on le poussait à toute force dans sa stalle; en se voyant ensuite hissés dans les bateaux qui devaient les transporter à bord de l'*Amérique* ces pauvres bêtes se mettaient dans un état d'orgasme qui me fesait craindre à chaque instant de les voir mettre en pièces leurs stalles. Il était six heures et demie du soir lorsque nous eûmes fini

d'embarquer tous les chevaux, alors nous laissâmes à bord les hommes nécessaires pour les surveiller et nous nous occupâmes du fourrage et de nos effets que nous avions encore à terre. A neuf heures nous primes congé de M. Belfante dont le zèle pour le service du Roi fut en cette occasion au-dessus de tout éloge et nous nous rendîmes sur l'*Amérique* où l'on nous donna deux magnifiques cabines très-spacieuses; depuis quatre heures du matin nous étions sur pied sans avoir pris un seul instant de repos, ni la moindre nourriture, aussi nous fîmes honneur à un petit souper que l'on nous servit avant le départ du vapeur qui quitta le port d'Alexandrette à dix heures et demie.

Le 5 Avril nous descendîmes un instant à terre à Tripoli où j'eus le plaisir de connaître M. Blanche, Consul de France et auteur de quelques écrits très-estimés. La mer fut sans cesse unie comme un lac et le 6 à huit heures du matin l'*Amérique* relâchait à Beyrouth, pour s'y arrêter deux journées entières. J'en profitai pour visiter les personnes que j'avais connues pendant mon long séjour dans cette ville, je revis entre autres avec plaisir les aimables habitants de la Villa Bentivoglio et je passai une soirée charmante chez le Comte.

Quant aux affaires de Syrie je les trouvai à peu près au même niveau où elles étaient lors de mon départ: la commission toujours permanente, mais sans avoir pu trouver une bonne solution à ce terrible nœud gordien; Son Excellence Fuad Pacha terminant son Rhamadan à Damas et le Corps Expéditionnaire Français dont j'avais appris à Alexandrette que le séjour en Syrie était prolongé, sans cesse condamné à une triste inaction. On parlait cependant de la possibilité que la question fût portée sur le terrain de Constantinople où l'on espérait que les Puissances Européennes, la France surtout, pourraient enfin, en présence du Divan, organiser quelque système de gouvernement possible pour le Liban.

Le 8 au matin nous reçûmes encore à bord la visite du chevalier Villanis et du Vice-Consul M. Berio, qui d'Alexandrie venait d'être transféré à Beyrouth, en attendant qu'on l'envoie Consul quelque part, ce qui, je l'espère, ne tardera pas, dans l'intérêt même du Gouvernement qui aura dans ce jeune homme un digne représentant à l'Étranger; le docteur Medana, jadis médecin dans l'armée Sarde et une des victimes de Damas où il s'était en dernier lieu établi quelques années, vint aussi nous

serrer la main et je l'engageai fortement à rentrer en Italie.

A neuf heures on leva l'ancre et deux heures ne s'étaient point écoulées que nous avions perdu de vue la côte d'Asie.

La Méditerranée nous fut propice jusqu'à la hauteur de l'île de Candie que nous vîmes le 10 au matin, mais une fois là, les rafales commencèrent, les vagues se couvrirent d'une blanche écume et pendant environ quarante-huit heures nous fûmes le jouet du majestueux élément qui nous ballotta dans tous les sens. Tout le monde a lu des descriptions d'un gros temps sur mer, aussi j'éviterai d'en tracer ici les différentes phases, mais je noterai seulement, que lorsqu'il y a sur un navire trente-deux chevaux, presque tous rendus furieux par un violent tangage et par un roulis continuel, que la nuit est sombre, que les feux sont défendus sur le pont et que les vagues viennent à chaque instant vous couvrir, cela augmente sensiblement ce qu'il y a de sérieux dans une pareille situation. Un étalon du nom d'Iblis (Diable), perdit la tête au point que nous dûmes le lier dans tous les sens, avec de grosses cordes, afin qu'il ne fît pas voler sa caisse en éclats; la pauvre bête ne hennissait plus, mais

elle rugissait comme un lion et comme de ma vie je n'ai entendu crier un cheval; cela dura pendant douze heures, enfin le malheureux coursier du désert s'affaissa dans sa caisse et tomba dans un état complet de prostration qui dura jusqu'à Malte où nous arrivâmes le 12 à trois heures de l'après-midi. Je descendis à terre pour me procurer de l'herbe fraîche dans le but d'égayer un peu les chevaux et je fis en même temps un petit tour dans la ville que je trouvai très-embellie par de nouvelles construction, depuis plus de dix ans que je n'y avais été. Environ huit mille soldats Anglais formaient dans ce moment la garnison de Malte; je vis en outre dans le port plusieurs bâtiments de guerre de la Grande Nation maritime. A mon retour à bord je trouvai le pauvre Iblis que l'on venait de saigner, soutenu par plusieurs sangles qu'on avait passées sous lui, le démon de la veille était devenu un agneau et ses yeux tristement voilés semblaient dire : « vos soins sont inutiles, je suis perdu. » A sept heures du soir l'*Amérique* quitta Malte après avoir embarqué plusieurs passagers de première classe; la nuit fut encore un peu agitée, mais la mer se calma pourtant insensiblement et nous retrouvâmes un temps magnifique sur

les côtes de Sicile que nous longeâmes dans la matinée du 13: là nous perdîmes Iblis, qui mourut à la suite d'une congestion cérébrale, conséquence de son état de paroxisme, on le jeta à la mer presque en face de Marsala et lorsque les vagues s'ouvrirent pour lui accorder un tombeau, digne du moins de sa noble race, le pauvre George, un arabe des environs de Mossul qui nous avait suivis partout depuis Damas et que le chevalier de Castellengo conduisait en Europe, versa deux grosses larmes et ce jour-là je le surpris plus d'une fois regardant dans la direction où Iblis avait disparu.

La traversée continua à être magnifique et le 15 à huit heures du matin nous entrions dans le port de la Joliette à Marseille où nous débarquâmes les chevaux; ce ne fut pas une petite affaire que de traverser toute la ville pour les conduire dans une écurie que nous avions pu trouver au Taterssall où se tient le marché aux chevaux, les rues étaient encombrées de voitures et nos coursiers arabes, qui n'avaient point l'habitude de ces véhicules, se câbraient à chaque instant en nous causant de vives appréhensions.

Le surlendemain de notre arrivée j'allai dîner chez le Commandant de Sommer dont l'a-

mabilité à notre égard fut excessive pendant tout le temps que nous passâmes sur l'*Amérique;* il me présenta à sa femme qui m'accueillit de son côté avec beaucoup d'empressement.

Aussitôt arrivés à Marseille, une dépêche télégraphique ayant prévenu S. M. de notre retour, le Général de Cigala écrivit au chevalier de Castellengo que deux frégates du Roi viendraient nous chercher et nous les attendîmes tout en donnant nos soins aux chevaux pour les remettre en état autant que possible.

Les deux vapeurs se trouvaient à Toulon où ils venaient de remorquer une grande frégate à voile, la Reine que l'on y avait envoyée pour recevoir l'hélice. Ces bateaux de l'Etat fesaient autrefois partie de la marine Napolitaine, l'un se nommait le *Ruggiero*, l'autre le *Tancrède;* ils arrivèrent à Marseille le 17, mais la mer étant très-mauvaise, les commandants nous engagèrent à différer l'embarquement des chevaux qui ne put avoir lieu que le 20. Les étalons furent placés sur le *Ruggiero* sous la direction du chevalier de Castellengo et j'eus avec moi sur le *Tancrède* toutes les juments, plus deux étalons. Ayant quitté Marseille à quatre heures de l'après-midi, nous entrions le 21 Avril à sept heures du soir dans le port de Gênes; le 22 nous

débarquâmes de bonne heure les chevaux qui se reposèrent toute la journée dans une des écuries du Roi et le 23 nous les plaçâmes dans les wagons écuries du chemin de fer pour les transporter à Turin par un train spécial. A sept heures du matin le convoi quitta la gare de Gênes et à une heure il entrait dans celle de la capitale où nous trouvâmes plusieurs amis qui étaient venus nous attendre, entre autres mon frère que je revis avec bonheur après une si longue absence. Les chevaux furent aussitôt conduits aux écuries royales où S. M. daigna les visiter quelque instants après et témoigner ensuite au chevalier de Castellengo sa satisfaction sur ses achats.

Ainsi se termina cette mission en Syrie dont j'ai tâché de détailler ce qu'elle pouvait offrir d'intéressant dans l'espoir de trouver beaucoup d'indulgence dans les lecteurs bienveillants qui auront la patience de parcourir ce faible travail.



CONCLUSION

Depuis que ces lignes ont été écrites bien des évènements ont modifié sensiblement la situation de la Syrie.

Les troupes Françaises ont quitté ce pays, Davoud Pacha, Gouverneur Chrétien, a été nommé dans le Liban. Les Commissaires Européens paraissent s'être accordés sur plusieurs points et s'occupent actuellement des indemnités dues aux Chrétiens ruinés, enfin une escadre Française et une Anglaise établies sur ces côtes ont remplacé le protectorat qu'offrait aux

Maronites le Corps d'occupation commandé par le Général de Beaufort. Mais le plus important de ces changements a été la mort du Sultan Abdul-Medjid qui en mettant un terme à ce règne si rempli d'émouvantes péripéties, dues en grande partie au caractère même du Souverain, tantôt dominé par les puissances étrangères, tantôt soumis au système énervant de la vie orientale, vient de placer sur le trône de Turquie Abdul-Aziz son frère.

Si l'on doit en juger par les quelques actes qui ont inauguré ce nouveau règne, il s'annonce sous les plus favorables auspices, car nous trouvons, de prime abord, maîtrisée d'une part cette luxure qui fut sans cesse la ruine financière de la Sublime Porte et qui lui causa de si grands embarras, en même temps que par ses discours le nouveau Sultan paraît décidé, tout en voulant maintenir l'intégrité de son Empire, à y introduire, avec de sages réformes, ce système de véritable tolérance entre les différentes religions qui devrait être la base de tout Gouvernement en voie de progrès social, en Turquie surtout où les croyances religieuses sont si nombreuses et si partagées entre elles.

L'Armée turque n'a pas moins besoin d'une

modification radicale, car au lieu d'être le principal soutien de l'ordre et de la justice, on l'a vue malheureusement encore dans ces derniers temps, malgré son apparente discipline, protéger le désordre. Mais pour extirper ces germes funestes il faut avant tout anéantir ce système de corruption que l'on retrouve encore trop souvent en Orient dans presque toutes les administrations et y substituer des lois qui puissent exciter des hommes endormis par la Religion, car ainsi que l'a dit Montesquieu dans son Esprit des Lois : » Lorsque la religion » établit le dogme de la nécessité des actions » humaines, les peines des lois doivent être » plus sévères, et la police plus vigilante, pour » que les hommes, qui sans cela s'abandonne- » raient eux-mêmes, soient déterminés par ces » motifs. »

» De la paresse de l'âme », ajoute Montesquieu » naît le dogme de la prédestination ma- » hométane et du dogme de la prédestination » naît la paresse de l'âme. »

Pour obtenir un remède à ce vice organique dont la source vient d'un principe spirituel, je crois qu'il est surtout nécessaire d'amalgamer autant que possible ces peuples qui ont de si différentes croyances pour que leur contact

même puisse émousser cette susceptibilité qui, au lieu de leur laisser une juste liberté d'action, tend à les broyer l'un contre l'autre; sans quoi nous en sommes toujours à la fable *du pot de terre et du pot du fer* où la raison du plus fort domine exclusivement.

C'est donc dans l'Armée Turque que l'on pourrait d'abord tenter ce rapprochement des communautés religieuses. Soumis à une discipline militaire, toujours plus rigoureuse, mais qui serait impartiale pour tous, les chrétiens quoique bien inférieurs en nombre aux musulmans, cesseraient de mener cette existence de quasi *Parias* qui établit une défiance continuelle dans leurs rapports avec les sectaires de Mahomet et les rend tantôt misérables, tantôt martyrs. Les Turcs au contraire y laisseraient peu à peu cet esprit de fanatisme cruel qui rappelle encore des temps odieux et barbares où l'ignorance dictait seule ses tristes lois.

Pour ce qui concerne ensuite la Politique extérieure de la Sublime Porte, là se présente une nouvelle difficulté qui n'offre pas moins d'empêchement à son existence. Convoitée par quelques-unes des Grandes Puissances Européennes, soit en vue d'une influence morale, soit sous l'aspect d'une usurpation territo-

riale, elle se voit sans cesse sur le bord d'un abîme et il est certain que si la Turquie ne se hâte de trouver dans son sein les éléments de force et de vitalité, qui lui sont désormais indispensables, elle finira par succomber comme certain malade que les fréquentes rechutes ont complètement énervé.

Mais ici je m'arrête, car en narrateur fidèle, j'ai déjà été forcé quoiqu'à regret, de soulever un coin du voile qui couvre en Orient une de ces tristes phases que subissent maintes contrées du monde où le fanatisme religieux paralyse les heureux résultats du progrès social et je préfère m'arrêter à la pensée que S. M. le Sultan Abdul-Aziz, étant bien secondé par l'habilité et le bon vouloir de son premier Ministre S. E. Fuad Pacha, qui connait à cette heure mieux que personne la situation de la Syrie, saura sortir vainqueur d'une lutte qui mine cet intéressant pays, berceau du genre humain, et, qu'en cherchant ses alliances, comme le nouveau Sultan paraît décidé à le faire, parmi les Gouvernements qui ont arboré loyalement l'étendard de la liberté, il saura y puiser, avec l'énergie qui lui est nécessaire pour maintenir son indépendance, les principes d'une sévère justice et les lois équitables qui, en don-

nant un nouvel essor au commerce et à l'industrie, constituent le meilleur soutien des Souverains, tandis qu'ils assurent le bonheur des peuples qui leur sont soumis.

Je ne puis terminer ici ces pages sans donner une dernière pensée à l'homme illustre qui fut pendant dix ans l'étoile protectrice des plus généreuses aspirations de notre Péninsule.

A mon retour de Syrie je me rendis un jour au Ministère des Affaires Étrangères; j'y fus bientôt introduit dans le petit sanctuaire de la Politique Italienne où se tenait d'ordinaire le comte de Cavour; il m'accueillit avec cette franche amitié qui a sans cesse uni nos deux familles; sur ses lèvres errait ce sourire qui paraissait parfois ironique, mais qui au fond n'était que superficiel, car en lui comme dans certains chefs-d'œuvre de Raphaël, sur lesquels on a donné une légère couche de chaux, en grattant un peu l'enveloppe, ont retrouvait bientôt cette nature d'élite et ce cœur excellent que l'Homme d'État cherchait en vain à dissimuler.

Nous causâmes quelque temps des pays que je venais de visiter; le comte Camille m'interrogea sur ce que j'avais vu et je lui fis part de quelques observations que j'avais recueillies;

son génie exceptionnel effleura alors la situation actuelle de la Syrie vis à vis de l'Europe avec cette perspicacité qui le distinguait et se frottant ensuite les mains avec ce mouvement de tête qui lui était familier, il ajouta encore quelques mots qui en laissant percer une partie de ses convictions sur l'avenir de la Turquie, prouvaient assez qu'en dehors du gigantesque édifice de l'Unité Italienne, auquel il consacrait tous les trésors de sa science gouvernementale, il savait en même temps suivre, pour ainsi dire, jour par jour, les différentes variations de ce grand baromètre de la Politique Européenne qui donne aux initiés à ses mystères, la mesure du présent, tandis qu'il leur fait souvent entrevoir l'avenir. M. Artom un des secrétaires particuliers au Ministère des Affaires Étrangères, dont le dévouement et la rare capacité ne firent jamais défaut au comte de Cavour, entra avec des papiers, je me levai aussitôt et je pris congé du Président du Conseil, il me tendit la main et me dit *au revoir* . . . . . Je retournai le soir même à mon poste à Milan; quinze jours après l'Italie se couvrait d'un crêpe et depuis les Alpes jusqu'à Syracuse un glas funèbre résonnait dans les airs ! . . . Le comte de Cavour avait cessé de vivre . . . Dans

cette tombe, hélas! ouverte trop tôt, il emportait la reconnaissance d'un peuple entier, l'admiration de l'Europe et le respect même de ses ennemis . . .

A l'Histoire maintenant le soin de graver son nom en lettres d'or dans l'immortalité.

FIN.

TABLE

Pag.	lig.	ERRATA	CORRIGE
38	2	l'entrépide	l'intrépide
125	7	bauge	bouge
133	23	Rhamandan	Rhamadan
140	5	*Chaff*	*Taff*
144	16	didiée	dédiée
179	2	pourdre	pourpre
184	12	Mervalis	Mewalis
192	7	tournée	tourné
206	20	absteindrai	abstiendrai
221	26	Dyat	Dgat
229	17	*Soucidièh*	*Soueidièh*
230	5	Aidée	Aidé
235	19	Soucidiéh	Soueidiéh
236	8	renconstruite	reconstruite
262	4	Djébraïl	Djébaïl
id.	23	decourir	de courir
268	14	Haripa	Harissa
279	6	arrêté tait	arrêt était
295	20	tibutaires	tributaires
298	7. 17	*shütes*	*shyite*
300	6. 22	aiiah	eiiah
316	8	*shüte*	*shyite*
336	25	*raghisa*	*raghier*



3 Traus